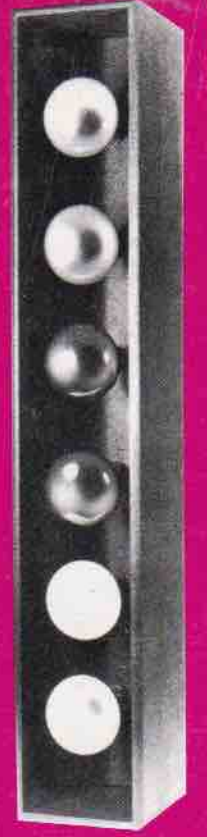


la Lutherie moderne
la Lutherie moderne
la Lutherie moderne
la Lutherie moderne
la Lutherie moderne
la Lutherie moderne
la Lutherie moderne
la Lutherie moderne

LE MINI LIGHT

Complet : 380 fr TTC
L'Appareil seul : 240 fr TTC



Seule une maison ayant l'expérience de J. COLLYNS pouvait se permettre de sortir sur le Marché international un appareil aussi complet que le MINI-LIGHT à un prix aussi bas. Cet appareil vraiment exceptionnel est un analyseur d'amplitude sonore faisant varier la puissance lumineuse des appareils branchés dessus en fonction d'une injection sonore. Il peut fonctionner aussi en gradateur, permettant ainsi de tamiser les lumières par l'intermédiaire d'un mini-réostat électronique intégré. Sa puissance est formidable - 2.000 Watts en 220 Volts -, son utilisation est multiple. En effet, il est partout présent :

- sur la scène, branché sur la sonorisation VOIX, l'amplificateur de guitare, d'orgue ;
- dans la discothèque ou du Night-Club, branché sur la sonorisation disque ;
- au magasin, branché sur la sonorisation d'ambiance, animant ainsi votre vitrine d'une lumière musicale et vivante ;
- à la maison, branché sur la chaîne HI FI, créant ainsi une ambiance chaude et agréable ;
- pour les jeunes, branché sur un électrophone ou un magnétophone à cassettes, leur permettant d'annuler ainsi leur surprise-partie par une lumière IN.

la Lutherie moderne
la Lutherie moderne
la Lutherie moderne
la Lutherie moderne
la Lutherie moderne
la Lutherie moderne
la Lutherie moderne
la Lutherie moderne

LA LUTHERIE MODERNE

LE PLUS GRAND SPÉCIALISTE DE MATÉRIEL D'AVANT-GARDE
TOUTES LES GRANDES MARQUES D'INSTRUMENTS, D'APPAREILS D'AMPLIFICATION
ET D'ÉCLAIRAGE POUR ORCHESTRES ET DISCOTHÈQUES

MATÉRIEL NEUF ET D'OCCASION
LOCATION — LOCATION-VENTE — CRÉDIT A LONG TERME

VENTE PAR CORRESPONDANCE
CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE



LUTHERIE MODERNE - 14, RUE DE DOUAI - PARIS 9^e - Tél. : 744-73-21 / 874-19-50

Photos J.L. RANCUREL -

rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON

REFERENDUM: STONES 1^{ers}

**JOHN
MAYALL
ET LE
BLUES
ANGLAIS**

**JOE TEX
AU
MIDEM**

**JOHNNY
HALLYDAY
EN 1969**

N°26 MARS 69 3 F SUISSE 3 F BELGIQUE 30 F



BARBRA STREISAND :
je suis la super
vedette



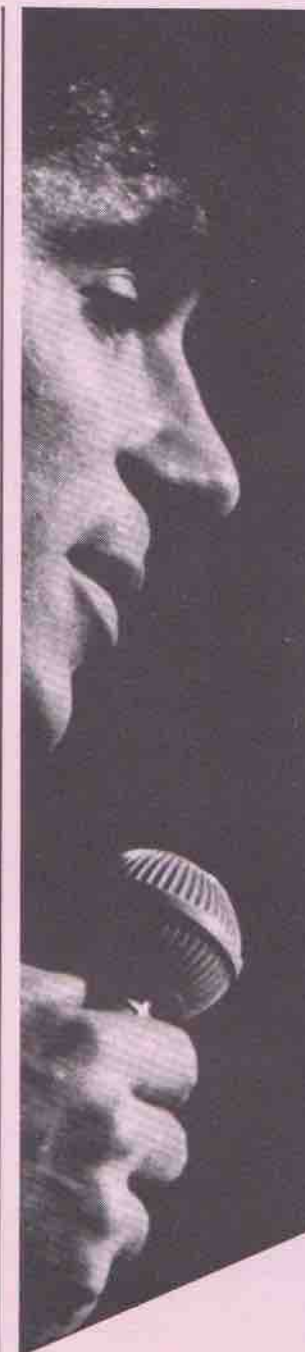
CHARLES AZNAVOUR

ADOPTÉ

Farfisa



Après un Musicorama triomphal, il sera à l'Olympia du 15 au 27 avril : à ne manquer sous aucun prétexte !



NOUGARO !

Un petit homme bardé de cuir bondit sur la scène. Avant même qu'il ait ouvert la bouche, la salle est debout et l'applaudit frénétiquement. Ce n'est pourtant pas un leader politique, ni une idole. C'est Claude Nougaro, dont le der-

nier passage sur une scène parisienne remonte à décembre 1965. On comprend l'impatience et l'enthousiasme de ses admirateurs. Nougaro, on l'avait oublié. On ne savait plus comment il était, comment il chantait sur

scène, ce qu'il était devenu. En fait, il n'avait pas cessé de sillonner toutes les Maisons des jeunes et de la culture de France et de Navarre. Et d'y soulever l'enthousiasme de ses auditoires. Nougaro est ce qu'on appelle un « cas ». En

effet, peu de chanteurs en France bénéficient comme lui du soutien des « professionnels », des animateurs et des programmeurs de radio. Pourtant, son public reste confidentiel. Alors que Nougaro devrait soulever les foules. Ou du moins de les « accrocher », leur faire tendre l'oreille. Tous ses « poèmes mis en musique » ne sont pas hermétiques, comme l'ont prétendu certains. Et même « La pluie fait des claquettes », qu'on peut considérer comme une chanson « moyenne » (quant à son impact possible sur le grand public, mais qui est à mon goût une chanson méritant tous les superlatifs), s'est fort bien vendue ces derniers mois. « Paris mai », aussi, me direz-vous, mais c'est parce que c'est sans doute la plus belle et la seule chanson « valable » qui ait été écrite sur les événements de mai. Mais des chansons comme « Le cinéma », « Marie-Christine », « La pluie » et même « L'amour sorcier » devraient se vendre autant que le dernier Adamo ou le dernier Macias.

Heureusement, tout le monde a eu l'impression, lors du Musicorama du 27 janvier dernier, que l'heure de Nougaro allait bientôt sonner, à nouveau. Rarement salle fut plus comble et plus « chaude », et plus « amoureuse » de « sa » vedette. Pas de cris, pas d'hystérie, mais une communauté de corps, de cœur, et d'esprit entre le chanteur et son public. Jean-Bernard Hebey, ce grand et fort jeune homme qui s'exhibait torse nu en « ouverture » du dernier numéro de Rock & Folk, était au bord des larmes. Même Bruno Coquatrix a été impressionné. A tel point qu'il vient d'engager Nougaro à l'Olympia, en vedette, du 16 au 27 avril. C'est un signe, ça !

Tout lecteur de Rock & Folk qui se respecte a le devoir d'aller applaudir Claude Nougaro, pour la première fois ou la nième fois. Il est tout, il est le jazz, la poésie, la chanson, le blues, l'afro-cubain. Rien de ce qui concerne les subtilités du rythme ou de la langue ne lui échappe. Quant aux musiciens qui l'entourent depuis des années, il n'y a rien à en dire, sinon que ce sont les meilleurs de Paris.

C'est après une trentaine de chansons, dont deux bissees, dix rappels, et quinze minutes d'applaudissements que Nougaro et son public se sont séparés, à regret, en janvier. Ils vont bientôt se retrouver, en avril. Pour persuader les

« réticents », pour convaincre les gens que Nougaro rebute encore un peu, une simple citation, lue dans un quotidien, le lendemain de ce Musicorama exceptionnel :

« On dit que Nougaro ne peut pas passer en vedette, je pense plutôt qu'il serait bien difficile à une vedette de passer après lui ! » — FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.

Ainsi, ce petit homme vêtu de cuir brun, seul dans son rond de lumière, est bien le plus grand chanteur français... Le temps d'une vingtaine de chansons (poèmes) tendres jusqu'aux larmes, drôles, superbes, acides aux dents ou tristes au cœur, il a démontré à une salle qui lui rendit bien ce qu'il lui donnait, c'est-à-dire tout, il a démontré, le petit homme brun, que personne n'était son égal. Personne. Showman il est, et grand, mais il y en a d'autres ; vocaliste parfait il est aujourd'hui, mais il y en a d'autres ; il compose des chansons (poèmes) vivantes et dont les textes veulent dire quelque chose, mais il n'est pas le seul. Là où il se retrouve tout seul, c'est quand on se demande QUI d'autre que Nougaro réunit toutes ces qualités, avec, en prime, une vie lavée de tout artifice qui est un véritable don de soi. Réponse : personne.

Ni poète souffreteux ni bête de scène - tout - dans - les hanches, juste poète et parfait homme de scène, Nougaro est le plus grand chanteur de France, et cela ne se sait pas assez. Il y a comme ça, dans la vie, des choses qui, si l'on cherche à les approfondir, sont bien capables de vous dégoûter de tout. Qui d'autre que Nougaro (et aussi Colette

Magny, autre grande ignorée qui vaut pourtant toutes nos mini-idoles réunies) est capable de chanter le blues avec une conviction à se briser la voix, de chanter du jazz sans être une seconde ridicule, ou même gênant ? Dites-moi qui peut chanter « Work song » en français et faire passer, grâce à sa science (amour) des mots et de leurs couleurs, toute l'émotion typiquement noire-américaine de l'original ? Réponse : Nougaro. Alors, c'est TROP bien ?

Et l'on a une furieuse envie de pondre d'interminables chapelets de superlatifs, et c'est justement ce qu'il ne faut pas faire car lesdits superlatifs ont perdu toute saveur à force d'être employés à tort et à travers. Dire que Nougaro est « génial », « fantastique », ou des choses de ce genre, ce serait l'assimiler, lui grand artiste, à quelques-uns de ses confrères, produits de consommation (qui n'étaient pas dans la salle, d'ailleurs) dont on peut se demander par quel accablant vice du goût de la majorité ils sont considérés comme les maîtres à penser (défense de rire, c'est trop triste) de toute une génération. Une génération qui a Nougaro à sa disposition...

Il ne faut pas se contenter de murmurer, entre deux verres et d'un air de conspirateur, que « Nougaro, c'est bien le meilleur ». Ce n'est pas là une position très satisfaisante, et surtout pas très efficace. Il faut DIRE que Nougaro est le meilleur, il faut le CRIER, il faut l'ÉCRIRE, souvent, jusqu'à ce que cela se sache bien, jusqu'à ce qu'il soit enfin à la place qui est la sienne, bien au-dessus de l'affligeante médiocrité générale. Qui a jamais écouté « Paris Mai » ne peut manquer de savoir cela. — PHILIPPE PARINGAUX.

PROGRAMMES DE L'OLYMPIA

Du 19 février au 16 mars :
Gilbert Bécaud, Melanie, Rodah Scott
MUSICORAMA EUROPE N° 1
le 19 mars :
Donovan
Du 19 mars au 24 mars :
Myriam Makeba

MUSICORAMA EUROPE N° 1
le 25 mars :
Nina Simone
Du 26 mars au 13 avril :
Georgette Plana et Antoine
Du 15 avril au 27 avril :
Claude Nougaro

par
Jacques Barsamian,
Jocelyne Boursier,
Pierre Chatenier,
Jean-Noël Coghe,
Gérard Conte,
François-René Cristiani,
Serge Dumontell,
Claude Fleuter,
François Jouffé,
Kurt Mohr,
Philippe Paringaux,
Jacques Vassal.

ROCK & FOLK ACTUALITES

Melanie enregistre



MELANIE
un peu magique.

Un dimanche de janvier, au studio C.B.E. dans le XVIII^e arrondissement, Melanie enregistrait. Nous y étions en compagnie des Philippe Rault et Paringaux. Le jeune directeur des disques Buddah et quelques-uns de ses acolytes étaient venus spécialement des États-Unis pour accompagner leur jeune protégée. Disons tout de suite qu'elle mérite bien un tel dérangement.

A vingt et un ans, cette débutante a déjà eu le temps de mûrir, artistiquement parlant. Voilà des années qu'elle s'entraîne à composer et à interpréter sa musique et ses paroles. On chuchote qu'à l'époque de ses études, elle séchait volontiers les cours et troquait les cahiers pour la guitare. Et voici que pour inaugurer l'année en beauté, 1969 la voit débarquer en Europe. Cela commence par la sortie chez nous de son premier 30 cm. Un disque enthousiasmant (voir chronique dans ce même numéro). Et cela continue par des séances de studio, le lendemain même du jour où « Born to be » était mis en vente ! Ce prochain disque sera conçu dans un esprit « européen » de la façon suivante : une partie en a été enregistrée à Paris, le reste doit l'être partie en Angleterre, partie en Allemagne. Et il sera vendu en priorité... aux États-Unis (tout de même). C'est pendant l'étape parisienne de cette préparation que les deux Philippe et votre serviteur ont eu l'occasion de « prendre leur pied » comme il arrive rarement. Cela commençait par « Leftover wine », une composition à vous couper le souffle. L'introduction en est tranquille

puis tout à coup, après quelques mesures, les choses sérieuses démarrent. Les musiciens français qui accompagnaient Melanie dans cette session ont très vite « pigé le truc » : le résultat à l'issue de quatre ou cinq prises est tout à fait convaincant. « Johnny boy, my friend » est une chanson beaucoup plus douce et triste comme la fin du printemps. Quand Melanie pleure, on pleure presque avec elle. Quand elle rit, de même. Sans public, comme ça, entre amis, elle paraît un peu magique. Et adorablement vraie.

L'idée de Melanie et de son entourage est qu'elle n'attaquera sérieusement son propre pays qu'après s'être fait connaître en Europe. D'où ces sessions cosmopolites, sa présence au M.I.D.E.M., et en ce moment son passage jusqu'au 16 mars, à l'Olympia, en « vedette américaine » (pour une fois, cette expression reprend toute sa valeur) du spectacle de Gilbert Bécaud. Un programme qui constitue un devoir pour tout lecteur de « Rock & Folk » qui se respecte. Les chansons de Melanie sont d'un style assez composite : elles empruntent tour à tour des éléments au blues, à la ballade traditionnelle, à la chanson d'enfant. Elle possède une guitare d'une fort belle sonorité, dont elle joue habilement. Sa voix et son enthousiasme devraient soulever des montagnes, à condition que les indigènes ouvrent leurs oreilles. A l'heure où les différents styles musicaux se rejoignent et s'épaulent mutuellement, Melanie a sûrement son mot à dire, car elle est « Née pour être »... une grande chanteuse. — JACQUES VASSAL.

Os Mutantes !

La vie musicale au Brésil est d'une telle richesse que chaque année on découvre, en France, de nouvelles vedettes. Soit qu'elles viennent d'elles-mêmes, comme le Trio Camara ou Baden-Powell, soit qu'on les découvre par leur disque, comme Chico Buarque de Hollanda, ou encore, et cela devient comme une tradition,



OS MUTANTES
agressifs.

lors de leur passage au Midem. L'an dernier, c'était Elis Regina qui est revenue cette année en compagnie de son auteur, le grand compositeur Edu Lobo à qui on doit les principaux succès brésiliens. Cette année, on attendait un peu Sergio Mendes et son Brazil 66, précédés d'une belle réputation. Il a eu le succès prévu. Mais sa musique est fortement nuancée d'américanisme qui la rend maintenant peu représentative de la musique brésilienne. Cette année, la révélation du Midem, ce fut le trio « Os Mutantes », dont personne à Cannes n'avait jamais entendu parler, en dehors des Brésiliens présents, bien sûr, puisqu'ils sont très connus dans leur pays. Leur apparition sur la scène du Palais des Festivals a vraiment surpris tout le monde. Surprise pour leurs costumes étonnamment beaux et discordants : la chanteuse Ritta Lee Jones est vêtue en mariée et tient dans ses mains des cymbales dont elle se sert pour marquer les temps forts. Les deux garçons sont en costumes du Moyen Age ou de la Renaissance italienne. Surprise pour leur étonnante performance musicale et scénique. C'était la première fois qu'ils quittaient le Brésil et ils ne connaissaient rien d'autre de l'Europe et de la France que l'aéroport de Nice et ce célèbre petit bout de macadam décoré de palmiers au bord de la mer qu'est la Croisette de Cannes. Ils sont tous les trois nés à São Paulo. C'est depuis quelque temps le « Liverpool » brésilien, le centre musical. Arnaldo Dias Baptista, 20 ans, et son frère Sergio, 18 ans, ont rencontré Ritta Lee Jones, 21 ans, en participant à un show télévisé. Elle jouait de la basse dans un groupe féminin. Ils ont depuis, ensemble, enregistré

« MUSIQUE AUJOURD'HUI »

L'action Musique Aujourd'hui se porte bien ! D'éclatantes réalisations, d'étonnants projets ! Grâce aux efforts concertés de Jo Dekmine, Marc Moulin, Claude Delacroix, et de la complicité de beaucoup d'autres, Pierre Barouh en tête. Créé il y a six mois, avec l'aide de l'ADAC, de la Société Philharmonique, et la bénédiction des cigarettes Belga, Musique Aujourd'hui fait vivre à Bruxelles des soirées mémorables, inoubliables. Au Théâtre 140, au Palais des Beaux-Arts. Pink Floyd, Count Basie, Baden Powell, Polnareff, Ravi Shankar, Higelin-Fontaine, Barouh - Croisille - Camara, l'American Folk Blues Festival, Béart, s'y sont succédés. Hugues Aufray, Dutronc, Barbara, Boudewyn De Groote, Little Richard, Donovan, Joan Baez, Harry Belafonte, entre autres, sont attendus. Par l'action Musique Aujourd'hui, la Musique se transforme en phénomène subi en phénomène dominé. Le Spectacle devient un mode d'expression, un moyen de communication, que n'influencent guère les hit-parades et autres critères commerciaux. On assiste ainsi à une participation permanente du public. A l'issue de son tour de chant, Hugues Aufray, Jo Dekmine, Marc Moulin et Claude Delacroix ont ouvert le dialogue avec les spectateurs. Ce fut une conférence de presse grand format. L'assistance y était conviée, bien plus que les journalistes. Malgré l'inconscience de certains professionnels parisiens, on verra, dans la première semaine de mars, Jacques Dutronc au Théâtre 140. Toujours au 140, les 5 et 6 mars, dans une série de galas d'adieu à la scène, se produira le « Chantre Provo Amstello danois » Boudewyn De Groote. Dans un show complet, total. Nous y reviendrons. — JEAN-NOËL COGHE.

« pop-music » et les protest-songs. Ils se placent dans la tendance du chanteur-compositeur Gilberto Gil qui est actuellement en prison et de Chico Buarque, qui vient d'en sortir. Leur compositeur préféré est Gaetano Veloso, également sous les verrous ! A l'étranger, ils admirent surtout Paul McCartney et les Beatles. Leur succès « Caminhante noturno » (the night hobo) est la description fantastique d'un promeneur noctambule, dans un style très proche du surréalisme. « Os Mutantes », cela veut dire « Les Mutants ». Ils se veulent farouchement tels. En pleine et continue évolution. — PIERRE CHATENIER.



Lobo do Brasil...



EDU LOBO situation terrible.

De tous les courants musicaux qui parcourent le monde d'aujourd'hui, il en est un, venu du Brésil, qui, d'année en année, se révèle plus important et plus influent. La contagion avait gagné les USA, il y a quelques années, avec la grande mode de la bossa-nova, puis avait effleuré l'Europe l'espace d'un bref engouement. Une mode, pensait-on, et qui passera comme les autres. Eh ! non, c'était bien plus que cela, pour la bonne et simple raison que la musique brésilienne est tout le contraire d'une chose fabriquée : l'une des plus riches du monde, un inépuisable trésor de beauté dans lequel quelques jeunes gens, il y a quelque temps, décidèrent de puiser pour en sortir une musique neuve. Edu Lobo, vingt-cinq ans, est de ceux-là, et non le moindre. — Edu Lobo, comment débute-t-on dans la chanson, au Brésil ?

— Comme partout ailleurs, je suppose : en en faisant et en aimant cela. Pour ma part, j'ai abandonné mes études de Droit à vingt ans pour me consacrer à cette chose que je trouvais beaucoup plus intéressante, la musique. J'ai alors eu la chance de connaître Vinicius de Moraes (le plus grand poète brésilien et l'auteur de cent chansons célèbres) qui m'a écrit quelques textes, puis Antonio Carlos Jobim, puis Baden Powell et Carlos Lira. — Vous avez composé la musique d'une pièce...

— Oui, en 1966, celle de « Zumbi », une pièce musicale de Jan Francesco Guarnieri. Nous n'avions guère d'argent pour la monter, et seulement trois musiciens !

— Et parmi les chansons de cette pièce...

— ... « Upa, Neginho », oui, qui est devenu un succès et qui a lancé Elis Regina. A partir de ce moment-là, j'ai été connu au Brésil et ai commencé à faire des galas et des disques.

— On dit que vous avez été le premier à « nationaliser » la bossa-nova, à en faire une musique dégagée de tout apport extérieur.

— Non, celui qui a fait cela, c'est Baden Powell. Et Vinicius de Moraes avec lui.

— Parlez-moi un peu de l'évolution de la musique brésilienne au cours de ces dernières années. Vu d'ici, cela paraît plutôt compliqué.

— Eh ! bien, disons qu'il y a quelques années, il n'existait pas de musique folklorique typiquement brésilienne mais un mélange assez composite d'apports extérieurs. Puis est arrivé Antonio Carlos Jobim qui a véritablement révolutionné la musique brésilienne, sur le plan harmonique comme sur le plan mélodique. Sans se couper des sources, il a fait d'une musique assez fruste une musique belle, complexe et délicate. C'est lui qui a introduit la notion d'arrangement au niveau même du compositeur. De même Baden Powell dont les chansons, « Berimbau » par exemple, conservent un rythme assez typique mais ne sont pas exactement du folklore. C'est, si vous voulez, du folklore transformé par des harmonies modernes.

— Et vous êtes venu juste après.

— Oui, en même temps que toute une génération de compositeurs brésiliens tels que Chico Buarque, Dori Caimi, Milton Nascimento, Marcos Valle et Francis Hime.

— Et arrive déjà une nouvelle

génération, avec le mouvement « Tropicalisme » représenté par Os Mutantes, Gilberto Gil, Gaetano Veloso. Qu'en pensez-vous ?

— Ceux-là sont plus orientés vers la pop-music, vers la recherche de sonorités universelles. Je crois qu'il est important de chercher, en musique comme partout ailleurs.

— Êtes-vous influencé par le jazz ou la pop-music ?

— Non. Mais peut-être inconsciemment, puisque la bossa-nova est aussi issue du jazz. Mais j'aime la pop-music, les Beatles par exemple, qui me semblent importants dans l'évolution de la musique d'aujourd'hui. Mais il y a des gens plus forts qu'eux et que l'on connaît moins, des gens comme Burt Bacharach.

— Êtes-vous choqué par les adaptations que font les Américains de votre musique ?

— Pas du tout, puisque c'est bien fait. Quand Stan Getz joue la bossa-nova, je n'écoute pas avec des oreilles de puriste mais avec celles d'un amateur de belle musique. Et c'est beau, même si ce n'est ni du jazz ni de la bossa-nova. Tenez, Frank Sinatra est en train d'enregistrer un disque de compositions de Jobim ; eh bien ! je suis certain que ce sera un disque important, parce que Sinatra chante bien et qu'il a la « manière ».

— Vous n'écrivez jamais vos paroles.

— Non, je compose la musique, je la fais écouter à un parolier, quelqu'un comme Rui Guerra par exemple, et je lui indique le thème de la chanson. Pour moi, la musique est plus importante que les mots.

— Peut-on facilement vivre de la musique au Brésil ?

— Oui, les seuls problèmes sont des problèmes techniques : mauvais enregistrements, mauvais pressages, etc.

— Et vivre tout court ?

— Vous voulez parler de la situation politique. Elle est terrible. Que des gens comme Gaetano Veloso et Gilberto Gil puissent être emprisonnés simplement parce qu'ils ont une attitude agressive en scène, cela n'est pas très normal, n'est-ce pas ? Je suis inquiet, en tant qu'homme, bien sûr, mais aussi en tant qu'artiste parce que j'ai l'impression que tout un mouvement vient d'être coupé net. Il y a là-bas une censure des professions, vous savez, et l'on peut très bien interdire à un musicien de jouer. Alors, beaucoup partent et ne veulent plus rentrer : Jobim, Buarque, Nascimento. C'est très dommage, parce

que nous avions l'habitude de tous nous réunir, à Rio ou à São Paulo, et de parler de musique, d'échanger des idées. — Vous avez chanté des chansons engagées, vous n'en chantez plus. Pourquoi ? — Parce que c'était devenu une mode et que cela n'avait plus de valeur. Mais, vous savez, on n'est pas obligé de dire les choses directement (et en ce moment on est même obligé de ne pas les dire directement). Une chanson d'amour peut être révolutionnaire... — PHILIPPE PARINGAUX.



Évidemment, le sujet ne touche pas à la musique proprement dite ; encore que son incidence sur cette musique soit suffisante pour qu'on parle. « Beaucoup de bruit pour rien », direz-vous. Peut-être, à vous de juger :

Alors que chez nous certains établissements en sont à se vanter du nombre de décibels crachés par leur installation acoustique, aux États-Unis, pays de science et de raison, on a voulu savoir exactement quelles conséquences avait cette escalade du son sur la santé des teenagers, musiciens, patrons de boîtes, etc. ; en alléguant que le slogan bien connu : « Blow your mind », ne devait pas devenir « Blow your eardrum ». Le bruit couvrirait précisément alors qu'Eric



LES GOTHES
Un vrai groupe de « pop-music » française. Ils sont trois : Gino Frascione (20 ans), soliste et chanteur, Bruno Frascione (18 ans), son frère, batteur et chanteur, Bernard Faucher (22 ans), bassiste et chanteur. Ils adorent Les Cream, Jimi Hendrix et leur premier disque se révèle très prometteur.

pop potins par françois jouffa



LES BEATLES Pomme pourrie

LA POMME DES BEATLES TOURNE EN COMPOTE

Je ne vais pas pleurer. John, Paul, George et le bagué ne cherchent pas encore du boulot dans l'orchestre pop de l'Armée du Salut... Ils ont largement de quoi élever leurs enfants et leurs petits-enfants. Mais quand même... leur firme « Apple » perd de l'argent. John Lennon pense que la Société, si rien ne s'arrange, devra déposer son bilan dans les six mois. George Harrison s'est brouillé avec John après cette déclaration. D'après lui, s'ils sont en faillite, c'est pour avoir trop donné « aux aveugles et aux pauvres ». La mauvaise charité, quoi...

A la mort de Brian Epstein, les Beatles ont voulu créer leur propre affaire, découvrir des jeunes artistes... Apple (la pomme) est devenue l'emblème des nouveaux talents. Après deux ans d'activité, le bilan est faible :

Département films :

Quatre films ont été mis en chantier. En novembre dernier, quand ce département a cessé de produire, aucune pellicule n'avait été distribuée. Le film pour la télévision « Magical Mystery Tour » n'a pas été un grand succès. Il a coûté cent mille livres sterling qui ont tout juste été récupérées par la vente (l'O.R.T.F. ne l'a pas acheté, par exemple). Quant à « Yellow Submarine », le cartoon présenté par Apple, il marche bien, mais l'orga-

nisation n'y est que modestement intéressée.

Département boutiques :

Le projet était d'ouvrir une chaîne de boutiques pop. La première n'a duré que sept mois... Les Beatles, le jour de la fermeture, ont distribué gratuitement le stock de vêtements aux passants dans la rue.

Département électronique :

Les Beatles entretiennent une véritable armée de chercheurs aux idées psychédéliques. Aucune invention n'a encore été brevetée ni commercialisée.

Département disques :

Mary Hopkin a vendu 2 500 000 disques de « Those Were the Days ». Le trente centimètres de George Harrison : « Wonderwall » a atteint les hit-parades américains. Mais les autres productions d'« Apple » comme « Sour Milk Sed » et « Thingummybob » ont été des bides... Quant au petit disque « Two virgins », de Lennon et Yoko Ono, ce n'est pas le délire.

Voilà. C'est peu...

Robert Stigwood, l'impresario de trente-quatre ans qui a quitté les Beatles, l'année dernière, après une querelle de gros sous, a commenté l'échec de « Apple » : « Les Beatles n'ont jamais trouvé l'équilibre entre leur idéalisme et le sens pratique du commerce. » Pauvres Beatles ! Que de problèmes terre à terre... George Harrison a été condamné par le tribunal de Nice à mille francs d'amende, par défaut,

pour avoir frappé un photographe français, M. Charles Bebert, dans l'exercice de ses fonctions. Récemment, Paul McCartney a été traîné devant les tribunaux londoniens : il avait oublié d'envoyer un chèque de 70 livres à M. Jimmy Fallon, qui avait repeint son Hispano-Suiza de motifs psychédéliques. Pauvres petits Beatles ! Pendant ce temps-là, Northern Songs, la société dont John et Paul contrôlent une partie des actions, a racheté près d'un milliard d'anciens francs quatre mille vieilles chansons (oldies but goldies) dont la fameuse rengaine de grand-mère « Boomp a Daisy ». Et Ringo disait (lors de son passage à l'Olympia, en janvier 64) qu'il avait fait jadis la « manche » à Paris...

ALL THEY NEED IS LOVE

Les histoires de cœur de Sheila, Adamo et Mireille Mathieu inondent l'autre presse. Il n'y a pas de raison... Vous avez droit aussi aux histoires de fesses de la pop-music... Après tout, le blues est né, selon Duke Ellington, du fait que des Noirs américains, au retour de la guerre (du Mexique, je crois) ont découvert que leurs femmes les avaient fait cocus. Ils se sont lamentés, en chœurs et en rythme.

A. — **Paul McCartney.** Il a été élu le « Beatle favori » par les lectrices du Daily Express quand elles ont appris qu'il avait laissé tomber Jane Asher, sa vieille fiancée. « Trois femmes dans la vie de Paul », titre le Daily Mirror :

1. Jane. Paul insinue que « nous sommes toujours amoureux l'un de l'autre, bien que Jane ne soit plus ma petite amie. Je reste toujours amoureux de mes anciennes copines ».

2. Mary Hopkin. Et oui ! Les fans du seul Beatle célibataire pensent qu'il se passe (ou s'est passé) des trucs, genre romance, entre Mary et Paul. Il a répondu après ces rumeurs : « J'assiste Mary dans sa carrière, et c'est tout. »

3. Linda Eastman. 25 ans. Américaine. Divorcée. Paul l'a rencontrée à New York, l'a invitée dans sa ferme écossaise. Elle est venue avec sa

fillette de cinq ans (Heather). Aujourd'hui, ils vivent tous trois dans la maison de Paul : St John's Wood, à Londres. Elle photographie les pop-groups. Commentaire de Paul : « Je ne sais pas comment ça va se terminer, cette histoire, mais je suis heureux. »

B. — Restons dans le Beatle. Qu'est devenue Cynthia Lennon ? Après avoir divorcé de John, elle n'a pas semblé traumatisée de voir la photo du nu de son ex-mari et de sa svelte Yoko Ono. Cynthia la blonde s'est consolée à Sess-trières, aux sports d'hiver, dans les bras d'un riche hôtelier : Roberto Bassanini (26 ans). D'après Cynthia : « Il s'agit d'une amitié partagée aussi entre sa mère, son père, ma mère, mon fils Julian, ma tante et mon oncle. » En somme, une histoire de famille... Après Ovide, un nouvel art d'aimer signé Cynthia.

C. — **Lulu**, 20 ans, la petite grosse démente aux cuisses d'écossaise, s'est fiancée avec Maurice Gibb (19 ans) de la tribu des Gibb des Bee-Gees. Ils ont annoncé l'événement en direct à la télé. Lulu, fille d'un boucher de Glasgow, avait déjà été fiancée avec Davy Jones, des Monkees.

D. — **Robin Gibb**, autre membre du groupe (et frère jumeau de Maurice) s'est, lui, marié. L'épouse a 21 ans et s'appelle Molly Hullis. Ils se sont aimés dans un accident de train à Mither Green, en novembre. Quarante-neuf passagers avaient été tués. Robin avait sauvé Molly en la tirant des décombres par une issue de secours. Molly était la réceptionniste de Brian Epstein, chez Nems.

E. — **Dozy** (de Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich) s'est marié en cravate avec une certaine Yvonne.

F. — **Tich** (de Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich) a aussi suivi le mouvement. Elle s'appelle Suzanne.

G. — **Nancy Sinatra**. A 28 ans, elle se remarie avec un homme de 35 : Jack Haley, un metteur en scène. En pleine euphorie, Nancy a changé d'humeur. De style, même. Dans son nouveau disque, plus un milligramme de saccharine, plus trace de sa fausse sensualité de jeune chatte aux moustaches usées.

Clapton s'était brisé le tympan au cours d'un concert américain!

C'est l'Université de Knoxville, Tennessee, qui suite à de « stupéfiantes » constatations faites lors de la visite médicale des petits nouveaux, décidait de se livrer à une enquête et à diverses expériences, avant de publier un rapport de mise en garde.

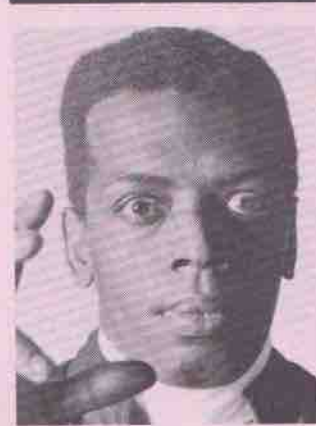
On a mesuré l'acuité auditive et la faculté de perception des très hautes fréquences chez de nombreux sujets, à des époques différentes. Quant aux expériences proprement dites, elles ont eu lieu... sur des cochons d'Inde auxquels on a distribué du rock (?) pendant 3 mois, à intervalles réguliers et sous une intensité de 120 décibels. Cela est équivalent au bruit d'un avion supersonique mais il paraît que dans certaines boîtes on va jusqu'à 138 décibels (le seuil de douleur étant comme chacun le sait à 140...).

On a constaté ensuite sur les oreilles des rongeurs soumises entièrement à l'expérience (certains avaient été bouchés au bout de six semaines, etc.) une atrophie très nette de nombreuses cellules. Le rapport est paru dans le « New-York Times », suscitant diverses réactions. L'objection principale étant bien sûr dans l'assimilation hâtive des populations des Fillmores avec les cobayes employés; le fait qu'on ne précise pas exactement le genre de musique utilisée peut également prêter à contestation...

Récemment, et en Angleterre cette fois, un Membre du Parlement, Mr. Roberts, a demandé au Ministère de la Santé Publique que soit ordonnée une enquête sur les éventuels effets nuisibles, tant sur le plan physique que mental, de la pop-music trop bruyante. Dans une seconde question qui le trahit (puisque son unique rapport avec la première est d'être « anti-pop ») il demande que soit diminuée l'importance de cette dite musique sur la chaîne de radio BBC 1 passé minuit... On voit donc à quel point certains responsables s'émeuvent de la santé de la jeunesse!... et l'on se prend à espérer que cet excès de zèle mal placé ne fasse pas école chez nous: de là à la promulgation de quelque loi réglementant les « décibels permis »... Heureusement on laissera les usines telles quelles pour ceux qui ne peuvent se passer de bruit. Ceci précisé, revenons sur le plan musical pour reconnaître

avec évidence que l'exagération du volume sonore n'apporte rien, sinon une sorte d'accoutumance chez l'auditeur — qui n'apprécie plus à un niveau inférieur — et une lassitude stérile chez des musiciens qui ne s'entendent pas jouer eux-mêmes (je ne parle pas du chanteur...).

Clapton a reconnu que pendant les tournées US des Cream il se serait bien passé personnellement de jouer aussi fort. Quant à Steve Winwood, il déclarait il y a quelque temps: « Tout le monde semblait penser que le volume sonore était la révolution de la musique. C'est d'accord sur un plan « théâtral » mais certainement pas musical »; et d'ajouter péremptoirement: « Je ne veux plus rien savoir, je ne jouerai plus ainsi ». La voix de Stevie est pourtant loin d'être de celles qu'un petit écart dans le réglage d'une sono perd complètement! Que les musiciens n'utilisent que partiellement la puissance mise à leur disposition si libéralement (?) par les fabricants d'amplis, et alors on reconnaîtra sans doute mieux quels sont les meilleurs d'entre eux sur scène! — SERGE DUMONTEIL.



DAVY JONES
Je suis en feu.

Davy Jones, le Canadien, s'est installé en France. Jeune (25 ans), sosie d'Otis Redding (même charpente, même lèvre inférieure et intérieure), il est surtout connu dans le monde

du disque par « Sookie Sookie ». Il s'est acheté à Paris une série de meubles modernes en plastique gonflable dont un rocking chair (très bon pour garder le rythme) et un fauteuil pour sa femme enceinte. « Je vais être père, m'a-t-il dit, d'un fils ou d'une fille, ou peut-être d'un monkey (singé)... » A ce propos, Davy Jones n'aime pas qu'on lui rappelle qu'il a un homonyme dans le groupe américain des Monkees. « Ce Davy Jones là n'était qu'un petit minable quand je l'ai rencontré en 61, à Manchester. A cette époque-là, moi j'avais les Beatles comme backing group (accompagnateurs) ». Il est resté très ami avec John, à qui il téléphone souvent. Quant à Ringo, il l'a rencontré de nouveau à Paris, au Psychedelic. (Je signale à mes amis et confrères de se méfier des animateurs - videurs de cette boîte; les journalistes qui ont porté plainte pour coups et blessures reçus dans ce temple de la vulgarité, sont légion). Ringo, donc, qui n'est d'après Davy, « qu'un batteur confortablement commercial, mais une grosse personnalité ». Dans son nouveau 33 tours (chez Philips) Davy Jones chante un « Burning Desire » dans la bonne tradition des cochonneries du blues: je t'aime, je suis en feu, etc...

FRANÇOIS JOUFFA



DONOVAN
L'enfance.

Sur scène, il a l'art d'imposer la difficulté. D'une voix douce, légèrement paresseuse et voilée de tristesse, il chante des ballades du dix-septième siècle, les mêle à de la musique indienne, à des mélodies plus ou moins moyenâgeuses et saupoudre le tout d'un rythme

syncopé de jazz. Et le public l'accepte, parce que rien de son art ne sent la fabrication, parce que sa musique respire l'authenticité rare, le raffinement et la sensibilité en demi-teinte, la gentillesse jamais mièvre et l'humour discret.

Donovan a vingt-trois ans. Depuis quatre ans déjà, il est l'un des noms les plus marquants de la pop-music. D'abord protest-singer, il abandonna bien vite le folklore pour donner du muscle à un tempérament romantique en tournant son inspiration vers le jazz. A sa guitare, il ajouta des instruments classiques, violon, violoncelle, clavecin, ou anciens, harpe, vielle. Il a aujourd'hui trouvé un style original, d'une finesse, d'une musicalité et d'une rigueur étonnantes, où le blues et le jazz côtoient en permanence la musique ancienne et la recherche inquiète de nouvelles sonorités. Jeans rapés, chemise bariolée et mèche romantique, Donovan était récemment de passage à Paris. Nous l'avons rencontré. Il a parlé.

« J'ai commencé par jouer du folk. Et puis, j'ai su jouer un peu mieux de la guitare, j'ai écouté d'autres musiques, j'ai évolué. Au tout début, en 1965, j'avais vingt ans et le succès m'est brusquement tombé dessus. C'est étrange pour un jeune compositeur d'être loué ou critiqué, étrange, parce qu'en réalité, on ne sait pas trop bien encore ce que l'on fait. Aujourd'hui, je commence seulement à savoir que ma musique se rattache à quelque chose, mais je ne me sens pas du tout une vedette de la pop-music. Ce que j'ai à dire, les temps qui ne sont pas faciles et mes rêves, je le dis dans mes chansons, c'est tout.

« J'ai fait des disques, j'ai fait des galas et beaucoup d'autres choses; j'ai gagné de l'argent, mais j'ai senti que si je continuais au rythme fou du show-business, je perdrais toute ma liberté, je ne pourrais plus écrire mes chansons. Je crois qu'un jour j'irai vivre au fond des bois sauvages de l'Ecosse et que, de temps en temps, je ferai un voyage à Londres, à Paris, à New York, à Los Angeles.

« Je chante tous les jours, je m'explique beaucoup mieux en chansons, comme la vie mes chansons poussent et changent: voici ce qui m'est arrivé hier, voici ce qui m'est arrivé aujourd'hui... Les mots n'ont pas d'importance, ils ne sont rien, seul le sentiment compte car il est vrai. Je n'aime

pas les mots anglais, j'aime simplement utiliser leurs sonorités pour en tirer des formes différentes, des images.

« Je pourrais parler de l'Ecosse, de la vie que j'ai là-bas avec quelques amis. Au nord, tout en haut, nous avons une ferme où les mouettes crient et où la terre est belle. On y voit très peu de monde.

« Mes chansons ne sont pas loin de moi, elles sont moi, en ce moment. Je me sens insatisfait et détaché de tout. J'ai besoin d'une compagne, je sais que c'est ça. Je ne passe pas mon temps à coucher avec des dizaines de filles, ce genre de performance ne m'intéresse pas.

« Oui, c'est effrayant le nombre de gens qui vous demandent comment on écrit une chanson. Je ne le sais pas. Je leur demande pourquoi ils ne savent pas fournir eux-mêmes la réponse. Les vieux, ils la connaissent la réponse, les vieux poètes, parce qu'ils ont appris. Mais je suis jeune, je ne fais que jouer. Je ne suis pas réaliste, idéaliste, pacifiste, matérialiste, tous ces « istes ». L'important n'est pas là. Moi, je ne fais que chanter, je ne sais pas où vont les choses.

« Cela dit, je crois que la guitare est le plus bel instrument du monde, parce qu'on peut l'emporter dehors, on peut laisser le vent jouer les accords, on n'a qu'à la soulever. C'est peut-être cela, la musique. Quand le vent est très doux, on peut émettre un son; quand il est fort, on peut émettre un autre son, totalement différent.



TOULAI D'ANATOLIE

Toulai, en turc, cela veut dire « pleine lune ». Elle a vingt-six ans et a choisi de vivre en France parce que son père, homme politique turc, contrariait sa farouche vocation. Profondément enracinée dans la tradition du folklore turc, elle a essayé et réussi, avec l'aide de l'écrivain Erdem Burdi, à donner enfin à cette musique des résonances universelles. « On dirait un sabre vivant planté au milieu de la scène, dit d'elle l'écrivain soviétique Rady Fish. Et les paroles qu'elle chante sont autant de flammes qui semblent jaillir de la terre, virevolter autour d'elle comme des danseurs folkloriques tournoyant autour de ce sabre... ».

le tremplin du golf drouot

Le Golf Drouot, 2, rue Drouot, Paris-9^e est ouvert tous les jours (sauf le mardi) de 15 h à 20 h, le vendredi jusqu'à 2 h et le samedi jusqu'à 5 h. Chaque mois Henri Leproux fait ici le point sur les activités de son célèbre club. 17 janvier: Tremplin remporté par le Tac Poup Système, un groupe qui joue dans le style de John Mayall. Avant, ils faisaient souvent la manche aux terrasses des cafés de province, principalement l'été sur la Côte d'Azur. Ils chantaient surtout à l'époque des thèmes de Guy Béart. Ils ont beaucoup fait parler d'eux dans la presse du midi lors du Festival d'Avignon parce qu'ils étaient très amis avec la troupe du Living Theatre. Autres candidats au Tremplin ce jour: Les Kanty's qui animent régulièrement les mercredi Chouettes au Gold Drouot. Ils sont quatre, constituent un groupe surtout vocal qui puise abondamment dans le répertoire des Beatles. Les Crazy de Marseille, « Fou » étant une expression très employée sur la Canebière. Les Crazy ont des posters délirants qu'ils ont eux-mêmes dessinés et jouent sur scène beaucoup de titres de Jimi Hendrix dont ils sont bien entendu dingues. Pourtant, ils regrettent que cette musique ne soit pas plus populaire dans leur région. Les Exodus 70, un quatuor d'étudiants hollandais qui avaient beaucoup entendu parler du Golf Drouot dans leur pays où le british blues marche à fond; aussi n'était-il pas étonnant qu'ils en jouent.

18 et 19 janvier: week-end animé par le Tac Poup Système en compagnie des Goths de Vernon qui viennent d'enregistrer un disque chez EMI.

24, 25 et 26 janvier: en vedette pendant trois jours, les Variations. Comme pour Vigon, nous avons installé un circuit magnétoscope pour enregistrer l'image et le son, ce qui nous a permis de revoir ultérieurement le show complet sur une télévision. Les Variations m'ont surtout impressionné le samedi et le dimanche. Jo, leur chanteur est bien le meilleur showman que j'ai jamais vu depuis Johnny Hallyday. Il produit un show très spectaculaire, érotique même, au cours duquel il est secondé par Freddy, une jeune danseuse. L'ensemble des Variations est très homogène et ils devraient être le Groupe Vedette de 69. On attend avec impatience leur premier 45 tours. Le samedi 25, au même programme, les Médiums, trio de Cherbourg qui revient les 1^{er} et 2^{es} mars.

31 janvier: nouveau Tremplin avec les Small Devils, rock'n'rollers de Mantes; les Winds of Future, bluesmen de Meaux et les Sounds qui l'ont emporté. Les Sounds sont Guy Geuilly, chanteur-guitariste rythmique, 21 ans; Alain Crépin, soliste, 20 ans; Jean-Paul Mercier, batteur, 20 ans et Robin Crommar, bassiste, 22 ans. La formation fut créée l'été dernier à Boulogne-sur-Mer. Ils ont eu des débuts difficiles en raison de la vogue du rhythm'n'blues. Eux, préférèrent le blues moderne de Mayall, Clapton, Hendrix et des Canned Heat.

1^{er} et 2 février: retour du Kama Sutra Blues Band qui progresse à chacune de ses venues au club. Jean Maresca, leur chanteur a beaucoup de personnalité tant dans la vie que sur scène. Autres

animateurs de ce week-end, les We Three sur lesquels je mise également beaucoup pour cette année.

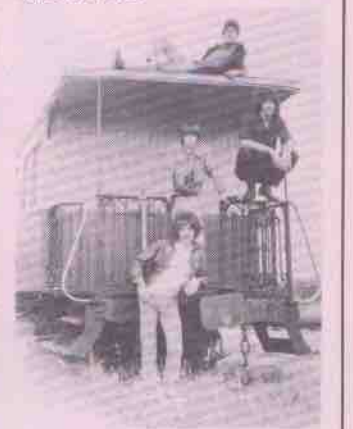
7 février: un groupe anglais en vedette, Heaven. Ils se sont produits dans divers clubs renommés de Londres comme le Middle Earth, le Speakeasy et le Revolution. Ils jouent une musique assez psychédélic qui les rapproche des Family et du Jefferson Airplane. Ils sont ensemble depuis octobre dernier. Robert Hagger, leur batteur, jouait précédemment avec les Syn. Le reste du groupe est composé de Paul Sheaff, soliste-chanteur; Kevin Tunstall, organiste; Peter Bond, bassiste - chanteur. Quatre groupes ont participé au Tremplin: les Family Zoo, de l'American College de Paris; le Mark Robson Sound, groupe de rock'n'roll dirigé par Jojo, l'ancien batteur de Moustique que nous avons revu avec plaisir au Golf; le Traffic Light et les Clashes, vainqueurs.

Le Traffic Light a un très bon light-show. John Parido, soliste-chanteur; Guy Adrien, batteur et Jésus, bassiste, composent le groupe. Ils sont tous originaires de Thiais (Val-de-Marne), jouent surtout du Jimi Hendrix, ce qui ne les empêche d'adorer également les Soft Machine et le groupe de Janis Joplin. Les Clashes, eux, jouent ensemble depuis une bonne année. Ils apprécient particulièrement le groupe de Jeff Beck, les Ten Years After, le Fleetwood Mac. Les Clashes sont Bruno Bobbi (chant), Daniel Blanvillain (batterie), Yves Bastien (guitare solo); Gérard Guenebaut (orgue) et Alain Albertelly (basse). 8 et 9 février: week-end animé par Ghislain et le Blues Bag, chouchous actuellement au Golf. Ghislain (Claude Guillein) vient d'enregistrer son premier disque chez Pathé-Marconi. Originaires de Bour-en-Bresse, tous les

membres du groupe se sont désormais installés à Paris. Ce sont Claude Guillein (guitare, vocal, harmonica); Bernard « Kiwi » Guyonnet (basse); Pierre Legendre (orgue); François « Papy » Breton (flûte) et Roland « Daffy » Tudor (batterie). Le groupe a fait un virage, dans le sens où ils font aujourd'hui beaucoup plus de recherches musicales: musique africaine, musique électronique. Ghislain reviendra au Golf les 15 et 16 mars.

Chaque samedi en matinée, nous avons la réunion des fan-clubs rock et blues. Les membres des clubs ont une réduction. Au son de nos orchestres, ils viennent discuter ensemble des dernières importations de disques et des venues en Europe des Elvis Presley, Little Richard et autres Carl Perkins. Ils distribuent leurs bulletins, comme par exemple celui de notre ami Dominique Thura (I remember) qui est très bien fait. En mars, une bonne surprise: Vigon qui sera au Golf Drouot le vendredi 7. — JACQUES BARSAMIAN.

THE SOUND.



GHISLAIN BLUES BAG.



« Pourquoi je chante si doucement ? C'est peut-être la simplicité de l'enfant. Les gens s'imaginent qu'un enfant ne doit pas voir certaines choses, que s'il voit tuer un homme, par exemple, il sera abîmé pour la vie. Mais l'enfant regarde, il voit la mauvaise chose et puis l'oublie dans sa simplicité d'enfant. Il passe à autre chose. Je ne sais pas si je chante pour les enfants, je ne le pense pas. Je chante pour les adultes qui aimeraient se souvenir qu'ils ont aussi été des enfants. » — Propos recueillis par CLAUDE FLEOUTER.

Où
vont les
Haricots
?

Le groupement des Haricots Rouges est certainement celui qui des jeunes orchestres Nouvelle-Orléans français a le mieux réussi à sortir du minicercle des jazz fans. Leur dynamisme a été leur principal atout mais il faut également mentionner un farouche désir de sortir des sentiers battus. Pour la première fois un orchestre, sans renier ses attaches avec le jazz traditionnel, subissait honorablement les épreuves d'un passage devant le grand public.

Le problème du répertoire s'est posé presque immédiatement et l'adaptation de morceaux à succès (les Copains d'abord, Bonnie & Clyde) — joués conjointement à des thèmes authentiquement « New » — a permis aux Haricots Rouges de réussir la gageure d'être à la fois un orchestre de jazz et une formation de variétés. Mais on ne peut rester indéfiniment un orchestre de collégiens en rupture de ban sous peine tôt ou tard de sombrer dans le ridicule et les Haricots ont fort bien senti la nécessité de rechercher sinon un nouveau style, du moins un genre plus adapté à leur tempérament actuel.

Plusieurs musiciens ont quitté l'orchestre depuis l'origine. Marc Richard a été remplacé au cornet par Patrick Geoffroy dès les premiers disques. L'armée a appelé Daniel Bardo non pour jouer du trombone mais pour lui faire passer plusieurs mois de villégiature à

Verdun. Sa place a été prise par Jean-Pierre Henkart qui a eu l'insigne chance de vivre (et de jouer) plusieurs mois à la Nouvelle-Orléans. Le « washboardier » Gilbert Leroux a fait place à Maurice Van Eck. Ce nouveau batteur est sans doute l'un des meilleurs dans le style qu'il soit possible de trouver en Europe (Angleterre comprise). Ces nouveaux venus devraient vivifier un peu un orchestre qui depuis quelque temps avait déçu ses supporters. Une trop grande place dans les disques avait été laissée à des vocaux d'intérêt souvent discutable, une sélection de thèmes trop bâclée et peu adaptée au sound Haricot, une recherche d'idées nouvelles... qui tardaient un peu à venir, une production de disques désordonnée où le meilleur côtoyait le pire les ont détachés d'un public acquis et ne les ont pas pour autant fait aborder d'autres rivages musicaux.

Ils ont eu le tort de vouloir suivre la mode des succès alors qu'il faut être en avance sur elle de quinze jours... ou en retard de quarante ans. — GÉRARD CONTE.

Un
peu de
folie...

Il est un spectacle qui fait courir jeunes et vieux à New York, Londres, Los Angeles, Tokyo. Malgré la réputation qu'on lui a faite, ce n'est pas un spectacle « osé », même si, à un certain moment, les acteurs se promènent nus sur scène. Non, c'est un vaste panorama des problèmes de la jeunesse d'aujourd'hui, c'est HAIR. Plus qu'une comédie musicale au sens habituel du terme, « Hair » est un happening organisé, créé dans le but de faire réagir les spectateurs. Ces derniers aiment ou n'aiment pas, peu importe, l'essentiel est qu'ils réagissent. Et puis, s'ils n'aiment pas, ils peuvent toujours écouter la musique et de tout entendre de « Hair », deux heures et demie de spectacle et plus de trente chansons. Financièrement parlant, tout

marque au mieux pour « Hair » : à New York, le bureau de location a été fermé car il n'y a plus une place de libre avant des mois ; à Londres, il faut réserver au moins un mois à l'avance.

« Hair » aborde tous les problèmes auxquels peuvent être confrontés les jeunes dans la société actuelle, problèmes sexuels, raciaux, financiers, familiaux, sentimentaux, etc. Les grands moments du spectacle sont « Aquarius », ouverture du spectacle, « I got life », « Hair », « Frank Mills » (thème chanté par un jeune garçon (Crissy) qui parle de son penchant pour Frank Mills), « Be In », « Easy to be hard » et « What a piece of work is a man ».

Tout à tour satiriques ou émouvants, les dialogues et

les chansons ont une force d'impact admirablement dosée. Et il semble bien que les spectateurs soient plus choqués (si choqués ils sont) par les vérités qu'on leur lance à la figure que par la fameuse scène déshabillée qui se déroule dans une pudique pénombre (la morale est sauve!).

Reste à savoir ce que le public retire de tout cela : une prise de conscience ou bien un simple amusement...

Le livret et les chansons ont été écrites par Gerome Ragni et James Rado, la musique par Galt McDermot, les danses réglées par Julie Arenal. Il ne nous reste plus qu'à espérer que « Hair » sera bientôt monté en France, où un peu de folie et d'air frais ne feraient pas de mal. — JOCELYNE BOURSIER.

R 'n' B News

DISCOGRAPHIE 1943-1966 par Mike Leadbitter & Neil Slaven (1). 381 pages, relié. Vendu pour le prix de deux à trois longplay, ce livre est d'une importance capitale pour tous ceux qui s'intéressent aux disques de blues. Collectionneurs, critiques, discographes, programmeurs radio, responsables du répertoire américain dans les maisons de disques, bref, tous ceux qui doivent compiler, parler ou écrire sur les artistes de blues y trouveront largement leur compte. Même les spécialistes les plus au courant de la question y trouvent foule de renseignements inédits qui ont pu être recueillis dans les archives de certaines maisons de disques, notamment les Studios ACA (Duke, Peacock), Chess et Aladdin. Pour cette dernière, même des dates d'enregistrement exactes qu'on croyait à jamais perdues sont indiquées. Il y en a tant que vous n'aurez jamais le temps de recopier ça chez un copain. Achetez le livre vous-même. Il vaut largement son prix. Voici donc pour le côté positif. Au passif il faut tout d'abord inscrire le choix des disques que les auteurs ont cru bon d'inclure, ou plutôt d'exclure. Aucun artiste comme Ray Charles, Otis Redding, Chuck Berry, etc. n'y figure. Soit ! Mike Leadbitter a l'intention de leur consacrer un prochain volume. Mais où l'on cherche en vain quelque logique, c'est d'y voir figurer Floyd Dixon et non Charles Brown (deux artistes dont les disques se ressemblent au point de s'y méprendre). Dans l'impossibilité de pouvoir écouter tous les disques, les auteurs ont néanmoins tenté d'opérer un choix critique, basé sur leurs propres goûts (à forte tendance puriste). C'est là où ils échouent, où ils irritent, où ils aboutissent souvent par éliminer les meilleurs œuvres d'un artiste, sous prétexte que « ses disques ultérieurs ne présentent plus d'intérêt ». C'est le cas pour Amos Milburn, Bo Diddley, Jimmy McCracklin, etc., etc. Par ailleurs y figurent (tant mieux !) nombre d'artistes dont les disques sont loin de satisfaire aux critères

puristes (Arnold et Irene Wiley, Guitar Shorty, par exemple). Partout donc où le sens critique des auteurs n'est pas mis à contribution, leur livre est très bien fait, très bien présenté. Les détails sur les séances (numéros de matrices et titres, même inédits) sont notés avec soin, mais même là peuvent se glisser de curieuses erreurs. Ainsi pour Elmore James, on donne tous les détails pour une séance Flair-Modern qui se serait tenue à Chicago, le 1^{er} avril 1956. Or les disques qui en sont issus ont été chroniqués dans Billboard à partir du 6 mars 1954. Avis donc aux discographes : notez toujours la source et la date de vos renseignements !

SOUL BAG : revue mensuelle ronéotypée traitant du blues et de la soul-music (2). 30 pages. Trois numéros parus à ce jour, contenant des études biographiques et critiques, discographies inédites, label listings. Liste de tous les disques Stax américains (avec les numéros correspondants anglais et français), discographies de Joe Tex, Buddy Guy, Stevie Wonder, Clarence Carter, Sugarpie De Santo, etc. (avec nombreux personnels), étude sur B.B. King, ainsi que les artistes précités. Liste très complète de tous les disques R & B paraissant tous les mois aux États-Unis. Cette revue, qui évite soigneusement de faire double emploi avec français et étrangers, est indispensable à tous ceux qui s'intéressent sérieusement au R & B. — KURT MOHR.

(1) Édité par Hanover Books, Ltd. 4 Mill Street, London W. 1.
(2) Publié par Jacques Périn, 36, rue Marius-Aufan, 92-Levallois-Perret. Sur abonnement. Envoi d'un exemplaire contre Fr. 2 en timbres-poste.

• Vient de paraître, chez RCA, le catalogue des disques de jazz. Il sera envoyé gracieusement à tout ceux qui en feront la demande, accompagnée de 1,50 F en timbres pour frais d'expédition.

Où peut-on trouver un pareil choix de guitares
et d'amplificateurs GIBSON - FENDER -
GRETSCH - MARTIN - GUILD -
RICKENBAKER - SOUND, etc...?

Une
seule adresse :

Paul BEUSCHER

25-27-29-35, boulevard Beaumarchais, PARIS-4^e

Téléphone : 887-09-03

(Sans succursale)





par Jacques Barsamian

FRANCE

Sylvie Vartan vient de faire une tournée en Italie où elle est classée parmi les cinq vedettes préférées de la chanson. ■ On annonce un spectacle Johnny Hallyday au Palais des Sports pour le 27 avril. ■ Barry Ryan a tourné le Show Jean-Claude Killy à Avoriaz. On verra ce show à la TV courant mars. ■ Donovan, vedette d'un Musicorama le 18 mars. ■ Jo Dassin, qui retourne au Canada ce printemps, sort un 33 t avec plusieurs chansons inédites et ses principaux succès. ■ Vogue lance Leslie Hart, une jeune californienne chantant en français. ■ L'Olympia du 16 au 25 mars: Myriam Makeba et du 26 mars au 18 avril: Antoine. ■ F. R. David a enregistré « Le bonheur est un cerf-volant » mi-février. ■ Julien Clerc a fait un excellent succès à l'Ancienne Belgique où il était jusqu'au 16 février. ■ Vega mise à fond sur Guy Narboni. Son titre: « Les dimanches à Bourg-en-Bresse ». ■ « Sirop typhon », nouveau 45 t gravé par Richard Anthony pour le compte de sa nouvelle firme de disques Tacoun. ■ Une rumeur circule dans les couloirs de Vogue: les Doors et Judy Collins viendraient à Paris. ■ Françoise Hardy ferait un rallye international au Sahara. ■ Sortis chez Mercury: la Fantastique Épopée du Rock, volume 4 et deux albums de Chuck Berry. ■ C'est suite au triomphe qu'il a fait lors de son Musicorama que Bruno Coquatrix a engagé Claude Nougaro à l'Olympia du 15 au 27 avril. ■ Philips considère Béa Tristan comme la meilleure ACI depuis Barbara. Béa vient de sortir son premier album. ■ Ivan Rebroff tiendra le rôle principal de « Fiddler on the roof » cet automne à Paris. ■ « Monsieur Julien » et « Bonjour la vie », nouveaux titres de Stone. ■ Polydor sort un 45 t des Res Animi, deux jeunes Anglais assez formidables, un peu dans le style de Donovan. ■ Noël Deschamps sera en tournée avec Johnny Hallyday du 16 février au 7 mars. ■ Sortie ces jours-ci chez RCA-Victor de l'« Elvis TV Special » du King Presley. ■ Georges Chelon prépare actuellement un nouveau 45 t. ■ Musicorama exceptionnel Nina Simone le 25 mars à l'Olympia. ■ Frida Boccara représentera la France le 29 mars à Madrid lors du Festival de l'Eurovision avec sa chanson « Un jour, un enfant ». ■ Vient de sortir: le 45 t enregistré par Ronnie Bird aux États-Unis, « Sad soul »/« Rain in the city ». ■ Nicoletta reçoit actuellement en moyenne quarante propositions de galas chaque jour. Riviera dit que son planning est complet jusqu'au mois de décembre. ■ Serge Gainsbourg a fait la musique du film « Slogan ». ■ Jean Guillou vient de sortir « Visions cosmiques », improvisations dédiées aux cosmonautes d'Apollo 8. ■ On parle beaucoup de Glenmor, troubadour breton de 38 ans qui glorifie la vie de la campagne. ■ Eddy Mitchell sort quatre titres de Les Reed enregistrés à Londres. ■ Alain Delon va enregistrer son premier disque pour les Productions Bardot-Barclay courant mars. ■ Suite à une forte grippe début février, Jacques Brel avait été obligé de faire interrompre « L'homme de la Mancha » pendant quelques jours. ■ Le thème du film « Le mur à Jérusalem » figure sur le nouveau Gilles Dreu. ■ Les Dimitrievitch feront le Gala du Disque à Amsterdam les 6, 7 et 8 mars. ■ Antoine, grande vedette du Carnaval de Nice, il y a même eu une journée Antoine le 18 février. ■ Le guitariste classique Michel Ditrach fera un Musicorama à l'Olympia le 10 mars. ■ Michel Polnareff est parti avec sa nouvelle Mustang se reposer quelques jours à Marrakech. ■ Nouvel EP prévu pour les Sunlights à la fin du mois. ■ Romuald représentera le Luxembourg au Festival de l'Eurovision avec une chanson intitulée « Catherine ». ■ Jacques Brel, heureusement surpris par le triomphe de « L'homme de la Mancha », Peter Holm s'est acheté un appartement à Neuilly. ■ Guy Marchand: tube de l'été (dixit Riviera). ■ Nino Ferrer est retourné dans les studios d'enregistrement début février. ■ Jacques Dutronc: mécontent de son voyage aux Indes. ■ Pierre Parret fait depuis le 8 février une tournée des grandes villes françaises. ■ Jazz à Paris en mars: Le MJQ, le 4 et Cannonball Adderley, le 27. ■ Enfin les français, grâce à « Funny girl », commencent à apprécier à sa juste valeur Barbra Streisand. ■ Dans « La guerre des ombres », Serge Reggiani joue le rôle d'un coiffeur, métier qu'il pratiquait dans le temps. ■ On verra les Savage Rose, un excellent groupe danois ce mois à la TV dans les émissions « Forum musiques » et « Discorama ». ■ Gilles Vigneault, grande vedette canadienne est en France pour deux mois:

les Parisiens pourront l'apprécier au cours d'un Musicorama le 31 mars à l'Olympia. ■ C'est habillée en zorro que l'on verra Sylvie Vartan dans « La Grande Farandole » le 5 mars. ■ Le pop-blues Festival qui devait avoir lieu le 7 mars au TOP a été repoussé à une date ultérieure. ■ Roy Burns, le célèbre batteur américain, est en Europe. Après l'Angleterre, il se produira à Paris, le 3 mars, pour une Drum Clinic Rogers. Pour de plus amples renseignements, téléphoner à Socaro, 606.68.06. ■ Le Festival International du Son se tiendra au Palais d'Orsay du 6 au 11 mars.

GRANDE-BRETAGNE

« Apple perd de l'argent. Si nous continuons ainsi dans six mois nous serons complètement ruinés », c'est ce qu'a dit John Lennon dans Disc & Music Echo. ■ Les Moody Blues et les Pentangle représenteront la Grande-Bretagne au Grand Gala Annual du Disque à Amsterdam. ■ Le 9 février, les Who ont donné un gala de charité au profit d'étudiants. ■ C'est Terry Silvester des Swinging Blue Jeans qui a remplacé Graham Nash au sein des Hollies. ■ Barry Ryan a enregistré « Eloise » en allemand, espagnol, italien et français. ■ Les Pink Floyd écrivent actuellement la musique d'un film. ■ Les Beatles recherchent ce que tous les bons chrétiens savent déjà: ce sont les propres paroles de Cliff Richard. ■ Le Jethro Tull retournera aux États-Unis à la mi-mars. ■ Le premier LP des Gun contient un morceau de plus de 11 minutes. ■ Les Who ont refusé de passer dans l'émission télévisée de Tom Jones, considérant qu'ils n'étaient pas assez payés. ■ Les Spooky Tooth ont fait un succès équivalent à celui des Beatles il y a quelques années lors de leur passage au Star Club d'Hambourg. ■ Jimi Hendrix vit actuellement avec sa petite amie Cathy dans une maison qui appartient au compositeur Haendel. ■ Capitol sort le 2^e volume « Best of Gene Vincent ». ■ Le Record Mirror, par la plume de Derek Boltwood, croit beaucoup au groupe de Sam Gopal. ■ Georgie Fame prépare un nouveau simple et nouvel album avec Bob Johnson, producteur de Bob Dylan. ■ Donovan aurait pris le métro pour arriver au Royal Festival Hall où il donnait un concert. ■ Le Fleetwood Mac vient d'obtenir un disque d'or pour les ventes d'« Albatross ». ■ P. J. Proby fera une tournée en Afrique du Sud à partir du 4 avril. ■ Allan Klein, l'homme d'affaires des Rolling Stones, va s'occuper de la société Apple pour les Beatles. ■ Ginger Baker enregistrerait avec Stevie Winwood et Eric Clapton. ■ Trevor Burton ayant formé un nouveau groupe, les Move l'ont remplacé par le guitariste Rick Price. ■ Hank Marvin avait auparavant refusé cette place. ■ Les 4.500 tickets du Festival de Jimi Hendrix au Royal Albert Hall de Londres se sont vendus en quelques heures. ■ « Pinball wizard », nouveau 45 t des Who est une composition de Pete Townshend. ■ Spencer Davis, qui vient d'être opéré d'une hernie, voudrait s'installer en Amérique. ■ Arthur Brown consulte avec attention son horoscope tous les matins. ■ La Princesse Alexandra est une grande admiratrice de Donovan. ■ C'est à l'Odéon d'Hammersmith (Londres) que débute la tournée anglaise de Stevie Wonder le 7 mars. ■ Screamin' Jay Hawkins annoncé en février en Angleterre. ■ « Baby what you want me to do » par Little Richard vient de sortir en Angleterre chez Action. ■ Les Jethro Tull ont déclaré: « Les Stones sont de mauvais musiciens. D'ailleurs Brian Jones joue très mal ». Pourtant, ils admettent avoir beaucoup d'admiration pour eux. ■ Un album sera peut-être réalisé avec les bandes sonores de « Rock'n Roll circus », T.V. des Rolling Stones. ■ Stevie Winwood écrirait la musique d'un film « Rainbow ». ■ Maintenant qu'Hank Marvin est parti, les Shadows sont définitivement dissous. ■ Les Beatles ont enregistré courant février un film documentaire sur leur façon de travailler. ■ Jimi Hendrix a produit l'album « Sunrise » des Eire Apparent. ■ Tom Jones, chanteur préféré des étudiants hongrois. ■ Billy Preston, organiste de Ray Charles, a eu son émission TV le 31 janvier. ■ Les Gun ont dit: « Maintenant que nous nous sommes fait connaître avec un titre commercial « Race with the devil », nous allons pouvoir jouer la musique qui nous plaît ». ■ Buck Owens, vedette de Country and Western sera au Palladium de Londres le 9 mars. ■ Alan

Price ferait cette année plusieurs galas en compagnie de Georgie Fame et Eric Burdon.

ÉTATS-UNIS

Les Canned Heat retourneraient une dizaine de jours en Angleterre au mois de mai. ■ Certains prédisent une remontée des Everly Brothers cette année. ■ Un tube pour les Deep Purple: « River deep, mountain high » d'Ike & Tina Turner. ■ Joni Mitchell, John Sebastian et Mary Travers (Peter, Paul & Mary) étaient les invités de l'émission TV spéciale de Mama Cass. ■ Il est question que la Tamla Motown quitte Detroit pour Los Angeles. ■ Janis Joplin paraît avoir quelques difficultés avec ses nouveaux musiciens qui n'arrêtaient pas de changer. ■ Tim Hardin vient de refuser une tournée européenne. ■ Il tient à devenir avant tout une grande vedette en Amérique. ■ Judy Collins et Steve Stills seraient de très grands amis. Y aurait-il idylle sous roche? ■ Bob Dylan est allé se reposer quelques jours à la Jamaïque. ■ Ike & Tina Turner pressentent pour une tournée européenne courant mars. ■ Judy Collins chante deux morceaux dans le film « The subject was roses ». ■ Little Richard n'a pas pu se produire au Royal Albert Hall de Londres, l'union des musiciens anglais ayant refusé qu'il vienne avec son orchestre: 15 accompagnateurs, pas moins. ■ Les Jefferson Airplane ont dû interrompre temporairement leurs galas, Grace Slick ayant été opérée des amygdales. ■ Le groupe qui risque de faire mal en 69: Mother Earth avec leur chanteuse Tracy Nelson. ■ Gene Vincent, qui vient de signer un contrat avec Cal International, passerait bientôt au Show TV d'Andy Williams. ■ James Brown a acheté une chaîne de self-services, « James Brown's Gold Platter » qu'il mettra en marche en avril. ■ Les Iron Butterfly feront une tournée de promotion aux États-Unis au mois de mai. ■ Les Américains comparent Led Zeppelin, le groupe de Jimmy Page à de nouveaux Cream. ■ CBS sort en avril un LP de Big Brother & the Holding Co, avec Janis Joplin, enregistrement effectué avant leur séparation. ■ D'après Jerry Lee Lewis, le pionnier du rock, Dale Hawkins serait disc-jockey en Louisiane. ■ Dionne Warwick a enregistré le grand succès d'Herb Alpert, « This guy's in love with you ». ■ Arlo Guthrie fait un film basé sur l'histoire d'« Alice's restaurant ». ■ Dion a enregistré le « Purple haze » de Jimi Hendrix. ■ « Soul '69 », titre du nouvel album d'Aretha Franklin. ■ Les Ten Years After et le Jeff Beck Group participeront au Festival de Newport cet été. ■ Rumeurs: Elvis Presley ferait une tournée des stades prochainement. ■ Programme chargé pour les Vanilla Fudge: West Coast, Hawaii et grande tournée européenne. ■ Sly & the Family Stone passeront une bonne partie de juillet en Angleterre. ■ Duane Eddy a enregistré un 45 t vocal lors de son passage à Londres. ■ Bob Dylan serait la vedette d'un film basé sur la vie de Woodie Guthrie. ■ « My music, my life » est le titre du livre de Ravi Shankar qui vient de sortir. ■ Mason, Capaldi, Wood et Frog seront aux États-Unis à partir du 9 mars où ils débiteront à New York. ■ « Goodbye », nouvel album des Cream a recueilli un excellent accueil. ■ Johnny Nash vient de graver « Lovey dovey » qu'avaient sorti précédemment Otis Redding et Carla Thomas. ■ Les Doors de nouveau n° 1 avec « Touch me ». ■ Il paraît que « 20-20 », nouvel album des Beach Boys, est un tournant dans leur musique. ■ Dusty Springfield a été engagée au fameux Copacabana de New York où elle chantera courant mai. ■ « See saw », onzième disque d'or pour Aretha Franklin. ■ Chuck Berry ira en Angleterre à partir du 23 mai. ■ John Mayall est actuellement en tournée aux États-Unis. Ce, pour trois mois. ■ Ray Charles et Tom Paxton seront en Europe cet automne. ■ B.B. King ira en Grande-Bretagne du 22 au 29 avril participer à une tournée avec le Fleetwood Mac et Duster Bennett. ■ Elvis Presley est retourné à Memphis enregistrer 16 titres. ■ Van Morrison, ex-Them, a toujours la grosse côte ici. ■ Pour la première fois depuis 59, Champion Jack Dupree ira aux USA. On lui a proposé de participer au Festival de Newport. ■ Tony Bennet et Count Basie iront ensemble en Europe en avril. ■ Le Fleetwood vient d'enregistrer un LP avec Otis Spann. — JACQUES BARSAMIAN.



JULIE DRISCOLL
accompagnée par
BRYAN AUGER



sur
CLAVINET
HOHNER

Nouveautés POP

polydor



"HAIR" (London Cast)
658.118 G.U.



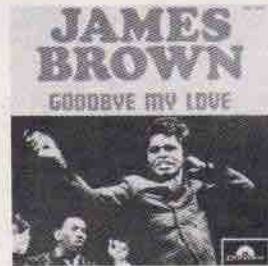
**UN NOUVEAU GROUPE DANOIS
EXTRAORDINAIRE
"THE SAVAGE ROSE"**
658.119 G.U.



BARRY RYAN
"Love is love"
61.623



THE BEE GEES
"I started a joke"
421.423



JAMES BROWN
"Goodbye my love"
421.415



RAYMOND FROGGATT
"Roly"
421.420

rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Johnny Hallyday	1		Jean-Pierre Leloir
Rock & Folk Actualités	3 à 12		
Claude Nougaro	3	Cristiani, Paringaux	J.-P. Leloir
Melanie	5	Jacques Vassal	J.-P. Leloir
Os Mutantes	5	Pierre Chatenier	J.-P. Leloir
Edu Lobo	6	Philippe Paringaux	J.-P. Leloir
Escalade du son	6	Serge Dumonteil	
Pop potins	7	François Jouffa	Collection Boursier
Davy Jones	8	François Jouffa	
Donovan	8	Claude Fleoufer	Crollalanza
Golf Drouot	9	Jacques Barsamian	Golf Drouot
Haricots Rouges	10	Gérard Conte	
Hair	10	Jocelyne Boursier	
Courrier	17, 19		
Hit Parades	21		
Referendum	23		J.-P. Leloir
Joan Baez	26	Joan Baez	
Midem 69	29	Robert Baudalet	J.-P. Leloir
John Mayall	34	Philippe Paringaux	Bruno Ducourant, J.-P. Leloir (38)
Johnny Hallyday	40	Pierre Chatenier	J.-P. Leloir
Doors	45	Jocelyne Boursier	Dister, Kopelowicz
Barbra Streisand	47	Cristiani, Paringaux	CBS
Disques hors étoiles	58, 59, 60, 61, 62		
Disques du mois	63		

Qui est Barbra Streisand ? (page 47).



Les Stones de Mick Jagger à l'honneur (page 23).



Johnny Hallyday décontracté (page 40).



Editions du Kiosque - Administration, Rédaction et Éditions, 14, rue Chaptal, Paris-8^e, Tél. : 874 44 62 et 71 37

Revue mensuelle, Numéro 26, mars 1969.

Abonnements: France et pays franc. 1 an (11 numéros) : 30 F

Etranger, 1 an, 35 F français. Voir bulletin d'abonnement page 70.

Editions du Kiosque, C.C.P. Paris 1964-22

Les abonnements non insérés ne sont pas rendus.

Comité de Direction: Philippe Adler, Philippe Kachian et Jean Tranchot.

Service Photo: Jean-Pierre Leloir.

Directeur: Robert Baudalet, Rédacteur en Chef: Philippe Kachian, Secrétaire Général: Jean Tranchot.

Tous droits de reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays. Copyright by Editions du Kiosque 1969

drums

drums

drums

KENNY
CLARKE
joue en
exclusivité sur
Premier

Premier
MADE IN ENGLAND
distribution exclusive
en France par
HENRI SELMER
PARIS

Documentation sur demande: SELMER, 18, rue de la Fontaine-au-Roi, Paris 11^e, tél.: 023-09-74

COURRIER DES LECTEURS

MONDE D'AMOUR

Je tiens à vous dire tout le plaisir que j'ai eu en savourant le dernier numéro de votre journal car il se dégage de celui-ci une philosophie admirable que je partage. Bravo à Paringaux pour son article sur la profession de foi de Burdon, bravo à Jacques Vassal aussi et à Cristiani pour la rencontre des trois géants. Que ressort-il de tout cela? L'Amour, la lutte pour le bien, la truculence de la vraie jeunesse au travers de sa musique qui exprime si bien son inadaptation à cette société dominée par la bêtise et la sénilité. Beatniks, Flower Power, Anarchie, tout se tient et s'exprime en partie dans notre musique que vous défendez si brillamment (« qui comprend égale » disait Nietzsche). Comme le disait un lecteur le mois dernier, votre journal rejoint les mêmes objectifs que Hara-Kiri, lui par l'humour grinçant (oh combien), vous par la musique. Souhaitons que votre appel, notre appel, soit entendu et que nous soyons enfin compris pour qu'un jour, nous connaissions un monde d'Amour et non de haine et de souffrance. Il serait à désespérer des hommes si nous n'aboutissions pas, car notre audience grandit de jour en jour. Bien à vous et félicitations. P.S. Si je ne me suis pas trompé sur votre journal, j'aimerais que ma lettre soit publiée. Merci.

ROCK & FOLK ET CAMPUS

Je profite de ce que je me réabonne à votre revue pour vous dire ce que j'en pense, ne vous ayant pas encore écrit bien que j'en ai eu envie. Je suis étudiant en architecture, ou je fais de la sociologie, je trouve que vos articles sont très intéressants parce qu'ils sont présentés, conçus de telle manière qu'ils placent la pop-music dans le cadre de notre société actuelle, qu'ils montrent plus ou moins le pourquoi de telle ou telle tendance, de telle préférence. Il me semble que c'est ainsi que l'on doit concevoir une revue comme la vôtre qui doit étudier la forme et le fond de la musique actuelle, qui doit s'intéresser au personnage, à la personnalité des chanteurs sur le plan musical, bien sûr, mais sur le plan humain et de la pensée aussi, et non pas seulement des produits de maquillage utilisés comme d'autres revues le font bien trop souvent. J'ai envie de comparer Rock & Folk sur le plan des revues avec Campus sur le plan des émissions de radio.

DU SNOB

Et alors, qu'est-ce qu'on va devenir si Rock & Folk se met à raconter du snob et du n'importe quoi? Où voulez-vous en

venir? Et vous, M. Mohr? Vous avez dû en laisser beaucoup de raides après vos articles sur les Beatles. Je n'ai jamais rien lu d'aussi prétentieux, je suis vraiment très déçu. Je sais bien que beaucoup des titres de l'album des Beatles correspondent à votre vision de ce disque: la dérision et le ridicule se trouvent presque partout. Mais il ne faudrait quand même pas généraliser: si « Obladi Oblada » est assez bête pour être ridicule, il ne l'est pas assez pour être une œuvre de dérision. De même pour « I will » ou « Helter skelter ». La perfection et le raffinement de l'ensemble rend l'intention très difficile: surtout pour « Revolution n° 1 », message raté ou autodestruction sublime? Je ne sais que croire. Heureusement, il y a un reste clair et merveilleux: l'extraordinaire n° 9, et quelques petites choses excellentes comme « Back in the U.S.S.R. », « Wild honey pie », « Bungalow Bill ». « While my guitar gently weeps », (pour le solo de George) « Martha », « Don't pass me by » (dérision évidente mais magnifiquement interprétée et orchestrée) « Julia », « Long, long, long », « Revolution n° 9 », « Good bye » (les deux ne pouvant pas aller l'un sans l'autre).

En attendant, écoutez-le souvent si vous voulez y faire des tas de découvertes extraordinaires (les petits bruits de « Cry Baby Cry ») ou décevantes. Et écoutez aussi « Hey Jude » de Pickett, le cantique est devenu hymne! Que Conley a l'air petit à côté! Et vive Brigitte Fontaine et Forum musique!

JOHNNY JUSTE

Cher Rock 'n' Folk. Pour une fois, je lis un papier sur Johnny qui sonne juste. Il faut féliciter M. Pierre Chatenier pour ça. Cet article m'a décidé à vous écrire, alors j'en profite pour vous féliciter pour votre bouquin indispensable à mon avis. Une seule restriction: pourquoi ne pas faire un article sur J.-P. Leloir? On ne voit que ses photos et pas lui, qui est un chef. Je vous serre la poigne. Amitiés d'un lecteur.
Bill Garbiès,
Avenue St-Maur,
64 - Pau.

BIDE EN DEUX MOIS

Je viens de lire les courriers des lecteurs du n° 25 de Rock & Folk, et j'ai bondi de sur mon siège en m'apercevant de la bêtise écrite par J.-A. Rouinsard. Je ne suis même pas un admirateur des Bee Gees, mais une ânerie pareille ne se rate pas. Deux mois pour réaliser le merveilleux « A day in the life », mais qu'il me prouve que le fabuleux « Sexy Sadie » n'a pas été composé en quatre minutes 59 secondes. On peut faire un

OFFRE SPÉCIALE

17 ROCK & FOLK
POUR LE PRIX DE 10!

Pour 30 F., vous recevrez votre Rock & Folk pendant un an et vous pourrez choisir six n° anciens ou recevoir les trois prochains n° du « Métier ».

Remplissez ou recopiez le bon que vous trouverez page 70 en précisant votre choix.

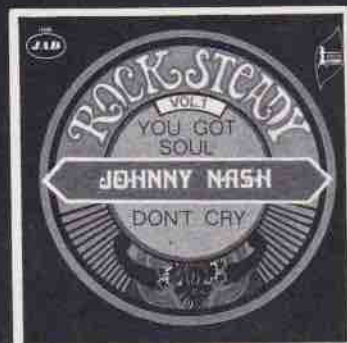
ROCK STEADY

JAD un nouveau label distribue par **CBS DISQUES**

Entre le Bubble-Gum Rock (The Monkees, Paul Revere and the Raiders) qui trouve la masse de ses fans parmi les teen-boppers et l'Underground Rock, violent, sauvage même et le plus souvent nimbé de fumées interdites, voici le ROCK STEADY !

Adoucie par le chaud soleil de la Jamaïque, cette musique a su marier — comme le rhum de cette île — le nerf d'acier du rythme Rock'n' Roll à la lascivité des mélodies caraïbes.

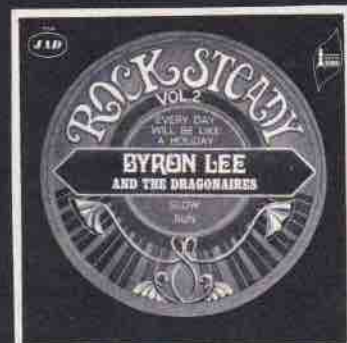
Voici les premiers exemples de ce rythme chaud, doux et pourtant survolté. L'âpreté de Detroit, la dureté de Chicago, la colère de Nashville tempérées par la douceur tropicale : c'est ce que nous offrons aujourd'hui Bob, Rita and Peter, Lloyd Price, Byron Lee et Johnny Nash.



JOHNNY NASH

YOU GOT SOUL
DON'T CRY

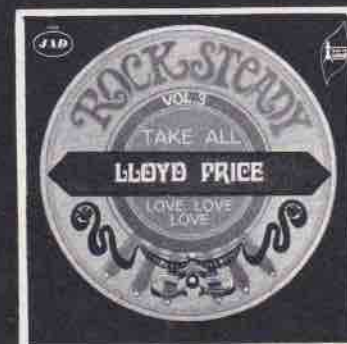
45 T. JAD série Gémini 17520



**BYRON LEE
AND THE DRAGONAIRES**

EVERY DAY WILL BE LIKE
A HOLIDAY
SLOW RUN

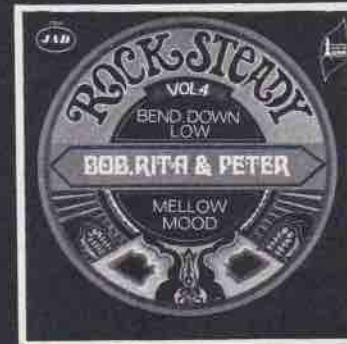
45 T. JAD série Gémini 17514



LLOYD PRICE

TAKE ALL
LOVE, LOVE, LOVE

45 T. JAD série Gémini 17516



BOB, RITA and PETER

BEND DOWN LOW
MELLOW MOOD

45 T. JAD série Gémini 17519

chef-d'œuvre en cinq minutes et un « bide » en deux mois. Ceci dit de nombreux et bons articles sillonnent le journal. Amitiés à toute l'équipe de Rock & Folk.
Marc Dzalba-Lydis,
6, allée de l'Oseraie,
94 - Fresnes.

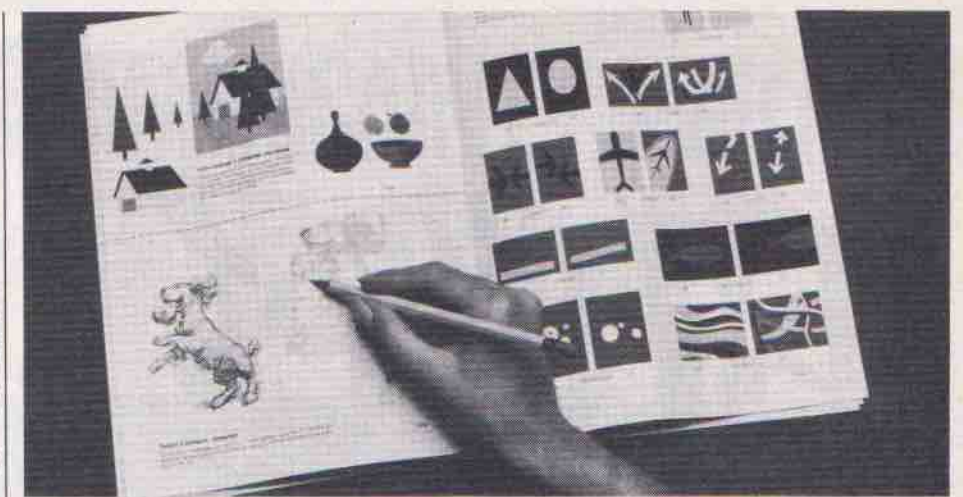
PLACE AU SOLEIL

Chers amis de Rock & Folk. Je tiens tout d'abord à vous dire que j'aimerais énormément que cette dernière soit publiée dans le canard. Ma requête si j'ose m'exprimer ainsi, s'adresse en particulier aux critiques portées mal à propos à un groupe comme les autres, j'ai nommé les Bee-Gees. Je suis tout à fait d'accord avec M. B. Parent car, effectivement, la drogue ayant envahi le milieu, surtout en Angleterre, les Bee-Gees ne sont pas des saints (loin de là). Venons-en aux critiques de Mlle E. Baroukhet et M. J.-A. Rouinsard. Ces derniers ont surtout critiqué la production dite d'après eux « commerciale » des Bee-Gees. Je ne les détrompe pas, mais tiens à leur faire savoir que les trois quarts du show-business, sans le dévoiler (groupes, je citerai les Stones, les Beatles, les Canned Heat, le Scaffold et bien d'autres malheureusement), travaillent primo pour leur musique et secundo pour se faire « une place au soleil ».

Serge Die,
Résidence Condat,
13 - Marseille (15^e).

POP AND BLUES CLUB

Depuis déjà quelques mois fonctionne le « Pop and Blues Club » qui comme son nom l'indique est un club qui s'intéresse à la pop-music et surtout au blues. Je serais très heureux si vous nous aidiez Claude Paterson, Pierre Bélang et moi-même à le faire connaître à tous les fans du blues en le publiant dans le seul bouquin vraiment au courant : « R & F ». Le prix d'inscription est de 20 F par an, les adhérents recevront en échange un 45 t simple de blues de leur choix et chaque mois des listes de disques. Le principal avantage du club est qu'il procure aux membres la facilité de posséder des disques bien souvent d'importation, et peu connus, et surtout à des prix éditants. Mais je n'en dis pas plus, et puis les vrais fans du blues, du vieux comme du british blues, sauteront sur l'occasion. Pour tout renseignement, écrire au club en joignant une enveloppe timbrée, car je n'ai pas tout dévoilé. A propos, pas mal le petit dernier, messieurs et mesdemoiselles les journalistes de « Rock & Folk ». Pop and Blues Club, Claude Vanzavelberg, 18, rue Marcel-Leclerc, 62 - Angres.



Avez-vous un don artistique qui mérite d'être développé ? Pour le savoir, faites ce test gratuit.

Vous êtes-vous quelquefois demandé si vous aviez des dons artistiques ? Voici le moment de le savoir. Les fondateurs de la Famous Artists School, l'École des Grands Illustrateurs, ont mis au point un Test d'Aptitude Artistique : beaucoup d'artistes et de professeurs le considèrent comme le plus révélateur de tous les tests connus. Vous pouvez le passer gratuitement.

Spécial pour ceux qui doutent de leurs capacités
Ce test d'Aptitude Artistique est passé par des personnes de tous âges et de toutes professions. La plupart ont peu ou pas de formation graphique. Jugés par des professionnels, leurs dessins peuvent paraître maladroits. Mais le test permet de détecter, par de nombreux recoupements, ceux qui possèdent ce don précieux qu'est le talent. A travers de petits exercices simples, ils montrent leur sens du dessin, leurs dons pour la composition, leur aptitude à l'observation, et leur imagination, c'est-à-dire les composants essentiels du talent artistique. La précision de cette méthode de sélection, et l'efficacité de la formation, ont été prouvées des centaines et des centaines de fois par la réussite de nos élèves.

Ils ont passé le test et pris la route du succès

Beaucoup d'étudiants, après formation, sont entrés dans des firmes qui leur offraient de bonnes possibilités de promotion et un avenir assuré :

R. Bohy nous écrit : « Votre cours m'a permis d'obtenir une commande d'une importante maison de mode bruxelloise. Je dois dessiner pour eux plus de cent modèles pour leur collection d'été ».

M^{me} Caudron : « Depuis que j'ai commencé à suivre votre cours, je me suis mise à peindre. J'ai fait les portraits de mes enfants et petits enfants, et bien d'autres tableaux. J'ai déjà vendu une vingtaine de toiles ; le produit de ces ventes est allé à des œuvres de charité. Je peins pour mon plaisir, et je peux vous assurer que c'est très amusant et délassant ».

Ce ne sont que quelques-unes des centaines d'histoires de réussite que nos étudiants nous envoient. Et vous ? Vous qui aimez crayonner ou barbouiller, vous vous êtes peut-être demandé si vous aviez les dons nécessaires pour devenir un artiste commercial bien payé, ou un peintre professionnel à temps partiel. Pourquoi ne pas saisir cette occasion d'être fixé ? Il ne vous faut qu'un crayon et une demi-heure. Ce sera probablement une des demi-heures les plus intéressantes et les plus agréables de votre vie.

Que contient le Test d'Aptitude Artistique ?

D'abord vous y trouverez dix paires de dessins simples, vous devrez désigner dans chaque paire celui qui paraît le mieux équilibré. Puis 20 paires de photographies ; et vous devrez trouver, dans chaque paire, celle dont la composition est la plus agréable. Vous aurez à faire quelques esquisses pour montrer votre imagination et vos qualités d'observation. Et, de la même façon, nous testerons vos sens de l'expression, de la forme, du mouvement.

Une fois ce test terminé, renvoyez-le-nous : il sera noté gratuitement. Si vous donnez des preuves suffisantes de vos aptitudes artistiques, vous aurez la possibilité d'adhérer à notre École. Mais ceci sans obligations.

Nos cours donnent un enseignement personnel

Cet enseignement a été étudié spécialement pour les personnes douées de sens artistique, qui ne pouvaient pas se permettre de quitter leur famille ou leur travail pour suivre des cours. Les 25 artistes célèbres qui ont fondé notre École, il y a 20 ans, ont mis en commun tous les secrets techniques qu'ils avaient appris durant leur vie professionnelle ; c'est à partir de cette riche matière qu'ils ont créé le meilleur cours artistique jamais mis au point. Ils contribuent régulièrement à sa mise à jour par l'ajout de nouvelles techniques. De plus, ils ont établi et supervisent une méthode de correction par correspondance aussi personnelle qu'une leçon particulière : et ils patronnent toujours son application.

Votre professeur, qui est lui-même un artiste professionnel en pleine activité, passe un long moment sur chacun de vos devoirs. Il dessine ou peint ses suggestions pour améliorer votre travail, puis il vous « parle », dans une longue lettre personnelle, vous donnant amicalement les conseils utiles et les encouragements nécessaires.

Faites ce test révélateur

Demandez votre test gratuit dès aujourd'hui. Il révélera si vous avez les dons nécessaires pour réussir dans ce domaine à la fois rémunérateur et passionnant : la carrière artistique. Envoyez donc le bon, dès maintenant. S'il a déjà été détaché, n'hésitez pas à écrire à :

FAMOUS ARTISTS SCHOOL
L'École des Grands Illustrateurs - Atelier 1173 A
47, avenue Otto - Monte-Carlo

pour la Belgique :
1309, Centre International Rogier, Bruxelles.

pour la Suisse :
Florastrasse 28, 8008 Zürich.


La Famous Artists School est membre du Conseil Européen de l'enseignement à domicile.

FAMOUS ARTISTS SCHOOL
L'École des Grands Illustrateurs
Atelier 1173 A
47, avenue Otto - Monte-Carlo

J'aimerais savoir si j'ai un talent artistique qui mérite d'être développé. Veuillez m'adresser, gratuitement, et sans aucun engagement de ma part, le test d'aptitude artistique des Famous Artists, et toutes informations concernant vos cours.

Ecrire en majuscules
M^{me}, M^{lle}, M.
Profession _____ Age _____
Rue _____ N° _____
Ville _____ Arrdt _____
Département _____

Buffet



Crampon

18-20 Passage du Grand Cerf, Paris 2^e / Tél. : 488-88-78



G. Pétré.

HIT PARADES AMERICAIN ET ANGLAIS

Grâce à l'obligeance de « Melody Maker » en Angleterre et du « Cashbox » en Amérique, nous sommes en mesure de publier tous les mois les hit-parades des ventes de disques 45 t et 30 cm en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Notre tableau comprend les dix meilleures ventes dans chaque catégorie, arrêtées à la mi-février. Sur la liste « Cashbox », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux qui sont entourés signalant les disques dont les ventes grimpent fort ; les chiffres en maigre indiquent les positions des disques les semaines précédentes. Sur la liste « Melody Maker », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux en maigre leur classement la semaine précédente. Bien entendu, les références indiquées concernent les éditions américaines et anglaises.



Melody Maker

- | | | | |
|-----------|--|-----|-----|
| 1 | EVERYDAY PEOPLE | 2/8 | 2/1 |
| | Sly & the Family Stone-Epic 10407 | 3 | 5 |
| 2 | TOUCH ME | | |
| | Doors-Elektra 45646 | 1 | 2 |
| 3 | CRIMSON & CLOVER | | |
| | Tommy James & Shondells-Roulette 7028 | 2 | 1 |
| 4 | BUILD ME UP, BUTTERCUP | | |
| | Foundations-UNI 55101 | 5 | 13 |
| 5 | THE WORST THAT COULD HAPPEN | | |
| | Brooklyn Bridge-Buddah 75 | 4 | 6 |
| 6 | CAN I CHANGE MY MIND | | |
| | Tyrone Davis-Dakar 602 | 7 | 11 |
| 7 | YOU SHOWED ME | | |
| | Turtles-White Whale 292 | 8 | 10 |
| 8 | THIS MAGIC MOMENT | | |
| | Jay & The Americans-United Artists 50475 | 9 | 16 |
| 9 | I STARTED A JOKE | | |
| | Bee Gees-Atco 6639 | 6 | 7 |
| 10 | I'M LIVING IN SHAME | | |
| | Diana Ross & Supremes-Motown 1139 | 12 | 26 |

**30
cm**

- | | | | |
|-----------|---|----|--|
| 1 | TCB | | |
| | Diana Ross—The Supremes—The Temptations (Motown MS 682) | 2 | |
| 2 | THE BEATLES | | |
| | (Apple SWBO 101) | 1 | |
| 3 | THE ASSOCIATION'S GREATEST HITS | | |
| | (Warner Bros./7 Arts WS 1767) | 4 | |
| 4 | WICHITA LINEMAN | | |
| | Glen Campbell (Capitol ST 103) | 3 | |
| 5 | YELLOW SUBMARINE | | |
| | The Beatles-Original Soundtrack (Apple SW 153) | 18 | |
| 6 | ELVIS-TV SPECIAL | | |
| | Elvis Presley (RCA LPM 4088) | 7 | |
| 7 | IN-A-GADDA-DA-VIDA | | |
| | Iron Butterfly (Atco 2501) | 9 | |
| 8 | BLOOD, SWEAT & TEARS | | |
| | (Columbia CS 9720) | 10 | |
| 9 | FOOL ON THE HILL | | |
| | Sergio Mendes & Brasil '66 (A&M SPX 4160) | 5 | |
| 10 | BEGGARS BANQUET | | |
| | Rolling Stones (London PS 539) | 6 | |

**45
t**

- | | | | |
|-----------|--|--|--|
| 1 | ALBATROSS | | |
| | Fleetwood Mac, Blue Horizon | | |
| 2 | BLACKBERRY WAY | | |
| | Move, Regal Zonophone | | |
| 3 | FOR ONCE IN MY LIFE | | |
| | Stevie Wonder, Tamla Motown | | |
| 4 | OB-LI-DI OB-LA-DA | | |
| | Marmalade, CBS | | |
| 5 | YOU GOT SOUL | | |
| | Johnny Nash, Major Minor | | |
| 6 | FOX ON THE RUN | | |
| | Manfred Mann, Fontana | | |
| 7 | DANCING IN THE STREET | | |
| | Martha Reeves and the Vandellas, Tamla | | |
| 8 | SOMETHING'S HAPPENING | | |
| | Herman's Hermits, Columbia | | |
| 9 | PRIVATE NUMBER | | |
| | July Clay & William Bell, Stax | | |
| 10 | PLEASE DON'T GO | | |
| | Donald Peers, Columbia | | |

**30
cm**

- | | | | |
|-----------|---|--|--|
| 1 | THE BEATLES (Double Album) | | |
| | Beatles, Apple | | |
| 2 | BEST OF THE SEEKERS | | |
| | Seekers, Columbia | | |
| 3 | THE SOUND OF MUSIC | | |
| | Soundtrack, RCA | | |
| 4 | THE WORLD OF VAL DOONICAN | | |
| | Val Doonican, Decca | | |
| 5 | YELLOW SUBMARINE | | |
| | Beatles, Apple | | |
| 6 | THE GRADUATE | | |
| | Soundtrack, CBS | | |
| 7 | BEGGARS BANQUET | | |
| | Rolling Stones, Decca | | |
| 8 | DIANA ROSS AND THE SUPREMES JOIN THE TEMPTATIONS | | |
| | Diana Ross and the Supremes & Temptations, Tamla Motown | | |
| 9 | HELP YOURSELF | | |
| | Tom Jones, Decca | | |
| 10 | THE WORLD OF MANTOVANI | | |
| | Mantovani, Decca | | |



**les
plus vendues
aux
U.S.A.**

batteries PEARL

importation directe du japon.
maintenant disponibles en france
rapport prix/qualité inégalé.

batterie complète 1453^F (cymbales en sus)
peau plastique
garantie totale • crédit longue durée

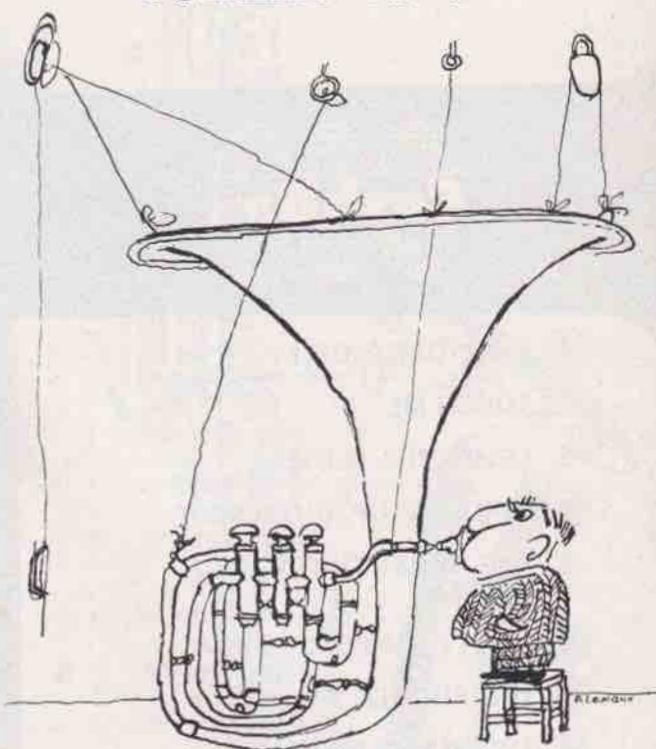
**Attention !
Nouvelle adresse !**

en vous recommandant de la revue, documentation
complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 99, rue de paris, 92-boulogne - tél. : 825.73.80

non!

ne faites pas
comme lui !!



ayez un instrument a votre mesure

consultez

L'HEURE MUSICALE

qui
vous
conseillera
sur
tous
vos
achats

auditorium
instruments de musique
haute fidelite

106 rue de Longchamp . Paris.16.

metro trocadero pompe tel : 553.03.40

classement général

	pts
1 Rolling Stones	28.507
2 Beatles	27.923
3 Cream	20.618
4 Jimi Hendrix Experience	20.151
5 Otis Redding	15.650
6 John Mayall & Blues-breakers	13.723
7 Canned Heat	13.698
8 Doors	11.335
9 Pink Floyd	10.607
10 Aretha Franklin	10.054

Il semble bien que la première remarque que l'on puisse faire en jetant un coup d'œil sur l'ensemble des résultats de ce référendum soit qu'il est très supérieur, du point de vue de la qualité musicale, à celui de l'année dernière. Aucun des dix premiers du classement général qui ne soit un grand artiste ou une grande formation ; une très belle brochette de talents, quels que soient les goûts personnels.

Les lecteurs de Rock et Folk ont voté. Leurs options sont assez sensiblement différentes de celles de 1968, et quelques remarques d'ordre général s'imposent.

1) La première place des Rolling Stones doit-elle être considérée comme une surprise? Sans doute non, puisqu'il est probable que leur retour à un style plus direct ajouté à la furieuse expression de leur révolte leur a valu pas mal de suffrages, ceux des « pionniers » comme ceux de tous les jeunes qui partagent leur colère. Et cela fait beaucoup de monde. « Street fighting man » a sonné plus agréablement aux oreilles que « Revolution ». A ces raisons, il convient sans doute d'en ajouter une autre : la constance de la suprématie des Beatles devait, un jour ou l'autre, amener une réaction. Voter pour les Beatles, c'est pour beaucoup un signe de conformisme. Et puis, on se lasse de voir toujours les mêmes au sommet.

2) Six des dix premiers de l'an dernier ont disparu du groupe de tête : Eddy Mitchell, Johnny Hallyday, Gene Vincent, Elvis Presley, les Bee Gees et Wilson Pickett. Ils sont remplacés par les Cream, John Mayall, les Canned Heat, les Doors, le Pink Floyd et Aretha Franklin.

3) La fulgurante ascension des bluesmen blancs. Dix-septièmes l'an dernier, les Cream deviennent troisièmes ; des profondeurs de la cinquantième place, John Mayall bondit à la sixième, suivi des Canned Heat, totalement ignorés (et pour cause) en 1967. D'autres groupes, également ignorés dans le dernier référendum, montrent le bout de leur nez aux bonnes places : Fleetwood Mac, Ten Years After. Plus récemment découverts, Jethro Tull et Chicken Shack se contentent des cinquantièmes places...

4) Le recul des « pionniers » du rock. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : Gene Vincent (7° - 38°), Elvis Presley (8° - 24°), Little Richard (11° - 34°), Jerry Lee Lewis (14° - 30°), Chuck Berry (18° - 36°), Eddie Cochran (17° - 37°), etc. Le temps passe et n'efface pas les rides... 5) La montée des groupes dits « undergrounds », ou

« psychédéliques », ou « free », ceux qui cherchent à créer une pop-music nouvelle et qui sont souvent politiquement très engagés. Il convient de s'en réjouir, c'est en marchant que l'on avance, généralement... Parmi ces groupes, les Doors, venus de nulle part et huitièmes cette année, le Pink Floyd (28° - 9°), le Jefferson Airplane (43° - 20°), les Mothers (44° - 32°), Big Brother (non cl. - 36°), les Nice (non cl. - 30°). 6) La nette baisse de popularité des groupes britanniques dits de la « seconde génération », remplacés, justement, par les groupes américains. La pop-music a ceci de formidable et de terrible qu'elle exige de ceux qui la font un constant renouvellement. Et les groupes anglais qui n'ont pas compris cela ou n'ont pas pu faire du neuf sont sur la pente : Bee Gees (9° - 16°), Who (22° - 25°), Traffic (23° - non cl.), Kinks (25° - 48°), Small Faces (36° - 44°). Les Move, les Troggs, les Flowerpotmen (!) Alan Price Set, les Pretty Things et le Procol Harum disparaissent des cinquante premières places. Même chose ou presque pour les Beach Boys (24° - 49°) et les Byrds.





artistes français

	pts
1 Johnny Hallyday	7.856
2 Eddy Mitchell	7.051
3 Michel Polnareff	4.897
4 Sylvie Vartan	4.080
5 Georges Brassens	3.366
6 Dick Rivers	3.265
7 Herbert Léonard	2.846
8 Jacques Brel	2.642
9 Claude Nougaro	2.633
10 Jacques Dutronc	2.429
11 Graeme Allwright	1.638
12 Julien Clerc	1.530
13 Françoise Hardy	2.041
14 Serge Gainsbourg	1.326
15 Serge Reggiani	1.122
16 Nicoletta	1.007
17 Noël Deschamps	943
18 Antoine	928
19 Gérard Manset	862
20 Barbara	703
— Léo Ferré	703

Grosse amélioration dans le choix des lecteurs par rapport à l'an dernier. Sept nouveaux venus de qualité: Claude Nougaro, Julien Clerc, Serge Gainsbourg, Serge Reggiani, Gérard Manset, Barbara et Léo Ferré. Johnny Hallyday, second en 68, a largement rattrapé et dépassé Eddy Mitchell. Egalement en hausse: Michel Polnareff (9^e - 3^e), Sylvie Vartan (14^e - 4^e), Herbert Léonard (11^e - 7^e), Jacques Brel (13^e - 8^e), Graeme Allwright (19^e - 11^e), Nicoletta (18^e - 16^e). La chose la plus satisfaisante, sans doute, de ce classement est l'apparition de Claude Nougaro, même s'il devrait être encore mieux classé. Même remarque, d'ailleurs, pour tous les nouveaux venus, qui donnent à cette liste un petit air sérieux, intelligent et pas désagréable du tout.



artistes étrangers

	pts
1 Otis Redding	15.650
2 Aretha Franklin	10.054
3 Bob Dylan	8.654
4 Donovan	7.400
5 James Brown	6.917
6 Wilson Pickett	5.921
7 Elvis Presley	5.453
8 Simon & Garfunkel	4.319
9 Ray Charles	4.150
10 Jerry Lee Lewis	3.728
11 Little Richard	3.555
12 Chuck Berry	3.519
13 Eddie Cochran	3.201
14 Gene Vincent	3.006
15 Arthur Conley	2.733
16 Joe Cocker	2.459
17 Tom Jones	2.418
18 Joan Baez	2.103
19 Barry Ryan	2.003
20 Sam & Dave	1.955

Soul, folk et rock. Plus d'un an après sa mort, Otis Redding conserve largement sa suprématie. Il est vrai que ses œuvres posthumes n'ont pas manqué tout au long de l'année. Qui s'en plaindra jamais? Les nouveaux venus de ce classement sont rares, puisque les gens qui décident de chanter seuls se font aussi très rares (en pop-music, tout au moins): Simon & Garfunkel, Joe Cocker, Tom Jones (!) et Barry Ryan. Honneur aux disparus: Buddy Holly, Vince Taylor, Scott McKenzie et Carl Perkins. Une «one-hit-man» et trois pionniers. Ces derniers restent tout de même bien présents, avec six représentants. Et

cela peut paraître curieux quand on sait qu'au classement général ils se promènent tous entre la 25^e et la 40^e place... En hausse: Aretha Franklin (12^e - 2^e), Bob Dylan (9^e - 3^e), James Brown (6^e - 5^e), Donovan (14^e - 4^e), Ray Charles (16^e - 9^e), Arthur Conley (17^e - 15^e). En baisse: Presley (3^e - 7^e), Gene Vincent (2^e - 14^e), Little Richard (5^e - 11^e), Jerry Lee Lewis (7^e - 10^e), Sam & Dave (8^e - 19^e), Eddie Cochran (10^e - 13^e), Chuck Berry (10^e - 11^e) et Joan Baez (15^e - 18^e). A noter que le classement de Bob Dylan et celui de Ray Charles ne reflètent pas leur vrai (et tout à fait anormal) classement général: 12^e et 28^e, respectivement. On pourrait faire la même remarque pour Joan Baez.

Grands absents de ce classement: Leonard Cohen, Richie Havens, José Feliciano, Pete Seeger, Judy Collins, Bobby Gentry, Dusty Springfield, Joe Tex, Ike & Tina Turner, Nina Simone, Tom Paxton, et les bluesmen noirs en général (Lightnin' Hopkins, B. B. King, Muddy Waters, John Lee Hooker), dont le premier au classement général est cinquième ou quelque chose comme ça.

groupes

	pts
1 Rolling Stones	28.507
2 Beatles	27.923
3 Cream	20.618
4 Jimi Hendrix Experience	20.151
5 John Mayall & Blues-breakers	13.723
6 Canned Heat	13.698
7 Doors	11.335
8 Pink Floyd	10.607
9 Eric Burdon & Animals	8.658
10 Fleetwood Mac	8.064
11 Ten Years After	7.509
12 Bee Gees	7.328
13 Julie Driscoll, Brian Auger & Trinity	6.583
14 Jefferson Airplane	6.162
15 Moody Blues	5.554
16 Who	5.244
17 Nice	3.732
18 Mothers of Invention	3.615
19 Big Brother & Janis Joplin	3.117

20 Crazy World of Arthur Brown	2.533
--------------------------------	-------

Nouveaux venus dans ce classement des groupes sensiblement différent de celui de 1968: Canned Heat, Doors, Fleetwood Mac, Ten Years After, Moody Blues (beau retour), Trinity, Big Brother et Crazy World. Disparaissent, à jamais sans doute: Traffic, Beach Boys, Procol Harum, Flowerpotmen (!), Move, Kinks, Small Faces et Troggs. Six groupes américains contre quatre seulement l'an passé. En baisse, Bee Gees, Who, Animals (pourtant en hausse au classement général), et... Beatles. En hausse, parmi ceux qui figureraient au classement l'an dernier: Cream, Mayall, Pink Floyd et Airplane.

Quelques absences très remarquées: Soft Machine, Vanilla Fudge, Grateful Dead, Booker T and MG's, Chambers Brothers, Jethro Tull, Chicken Shack, Steppenwolf, Electric Flag, Blood, Sweat & Tears, Iron Butterfly, Peter, Paul & Mary, et d'autres encore, aussi bons. Espérons que 1970 sera leur année (en France, parce qu'ailleurs c'est fait).

titres 45 t

1 Jumping Jack Flash, Rolling Stones	13.424 pts
2 Hey Jude, Beatles	9.981 pts
3 On the road again, Canned Heat	6.633 pts
4 All along the watchtower, Jimi Hendrix	4.488 pts
5 With a little help from my friends, Joe Cocker	4.183 pts
6 Dock of the bay, Otis Redding	3.970 pts
7 Fire, Arthur Brown	3.861 pts
8 Revolution, Beatles	3.489 pts
9 Hello, I love you, Doors	3.220 pts
10 Nights in white satin, Moody Blues	3.212 pts
11 Eloise, Barry Ryan	2.976 pts
12 Street fightin' man, Rolling Stones	2.736 pts
13 Spoonful, Cream	2.401 pts
14 Year of the Guru, Animals	2.328 pts



15 Sympathy for the devil, Rolling Stones	2.222 pts
16 Lady Madonna, Beatles	2.012 pts
17 Rain and tears, Aphrodite's Child	1.916 pts
18 Time has come today, Chambers Brothers	1.789 pts
19 America, Nice	1.632 pts
20 Guitar Man, Elvis Presley	1.427 pts
21 Mrs Robinson, Simon & Garfunkel	1.283 pts
22 Paris Mai, Claude Nougaro	1.118 pts
23 Hurdy Gurdy man, Donovan	1.066 pts
24 White room, Cream	1.023 pts
25 Voodoo chile, Jimi Hendrix	972 pts

Les Rolling Stones encore, grâce à leur petit rock-revival personnel. Le magnifique «Hey Jude» est loin derrière, ce qui constitue tout de même une petite surprise. Une, très bonne: «Paris Mai» fort bien classé et premier titre français, voilà qui fait plaisir...

P. S. Mais, au fait, où avez-vous mis «Suzanne»?

albums 30 cm

1 Wheels of fire, Cream	12.950 pts
2 Beatles, Beatles	12.783 pts
3 Beggar's banquet, Rolling Stones	9.992 pts
4 Electric Ladyland, Jimi Hendrix	9.335 pts
5 Their satanic majesties, Rolling Stones	7.826 pts
6 The Otis Redding Story (vol. 1) Otis Redding	7.402 pts
7 A saucerful of secrets, Pink Floyd	6.658 pts

8 Bare wires, John Mayall	6.383 pts
9 Boogie with the Canned Heat, Canned Heat	5.930 pts
10 Days of future passed, Moody Blues	5.236 pts
11 Waiting for the sun, Doors	4.878 pts
12 Sept Colts pour Schmoll, Eddy Mitchell	4.866 pts
13 Cheap thrills, Big Brother	4.642 pts
14 James Brown at Appollo (Vol. II), James Brown	4.318 pts
15 John Wesley Harding, Bob Dylan	3.697 pts
16 Idea, Bee Gees	3.339 pts
17 The Graduate, Simon & Garfunkel	3.245 pts
18 Mr Wonderful, Fleetwood Mac	3.066 pts
19 Undead, Ten Years After	3.008 pts
20 Rêve et amour, Johnny Hallyday	2.793 pts
21 Every one of us, Eric Burdon & Animals	2.442 pts
22 Lady soul, Aretha Franklin	2.268 pts
23 Dick Rivers story, Dick Rivers	1.898 pts
24 The rock machine, Divers	1.576 pts
25 Jour de clarté, Graeme Allwright	1.411 pts

«Wheels of fire», d'une courte tête devant le double album des Beatles. «Beggar's banquet» a-t-il souffert de n'être que simple, ou bien est-il arrivé trop tard pour se mêler à la lutte? Si tous ceux qui ont voté pour «Their Satanic Majesties» avaient porté leurs voix sur «Beggar's banquet» (ou l'inverse), les Stones réussiraient la passe de trois. Il leur restera la consolation d'être les seuls à avoir deux albums classés. Pas de grandes surprises dans ces résultats, sinon l'inimaginable absence de ce qui fut peut-être l'un des deux ou trois plus beaux disques de l'année: «The songs of Leonard Cohen». Apparition des double-albums: cinq dans les quinze premiers. Deux petites déceptions: le relatif mauvais classement de «John Wesley Harding» et de «Lady Soul». Pas de Donovan. Mais, malgré tout et encore une fois, une richesse et une qualité bien plus grandes que dans le classement de l'an dernier.

— Bon, vous êtes pacifiste. Que feriez-vous si quelqu'un, mettons, attaquait votre Grand-mère?

— Attaquait ma pauvre vieille Grand-mère?

— Oui. Vous êtes dans une pièce avec votre Grand-mère et voilà ce type qui se dispose à l'attaquer, et vous êtes témoin de la chose, que faites-vous?

— Je hurle : Trois hurras pour Grand-mère ! et je quitte la pièce.

— Non, sérieusement. Disons qu'il a un revolver et qu'il est prêt à tirer sur elle. Est-ce que vous tirez sur lui la première?

— Parce que... j'ai un revolver?

— Oui.

— Non. Je suis pacifiste. Je ne possède pas de revolver.

— Eh bien, imaginez que vous en avez un.

— D'accord, Suis-je bon tireur?

— Oui.

— Je fais sauter d'une balle le revolver qu'il tient à la main.

— Non. Vous ne savez pas vous servir d'une arme.

— Alors, j'ai peur de faire feu, je risquerais de tuer Grand-mère.

— Allons, allons... tenez, nous allons prendre un autre exemple... Disons que vous conduisez un camion. Vous êtes sur une route étroite et, de votre côté, c'est le précipice. Il y a, au milieu de la route, une petite fille. Vous allez trop vite pour vous arrêter. Que faites-vous?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que vous feriez, vous?

— C'est moi qui vous le demande. C'est vous qui êtes pacifiste?

— Oui, je sais. Très bien, ai-je ma direction bien en main?

— Oui.

— Et si je donnais un coup de klaxon pour qu'elle débarrasse le chemin?

— Elle ne marche pas encore. Et l'avertisseur est détraqué.

— Puisqu'elle ne bouge pas, je la contourne à sa gauche.

— Non, il y a un éboulement.

— Oh, alors dans ce cas, j'essaierai de faire passer le poids lourd à côté du précipice pour sauver l'enfant.

Silence.

— Et s'il y a quelqu'un avec vous dans le camion? Que ferez-vous?

— Quel rapport entre ma décision et le fait que je suis pacifiste?

— Vous êtes deux dans le camion et il n'y a qu'une petite fille.

— On a dit : Si vous avez à choisir entre un vrai mal et un mal hypothétique, prenez toujours celui qui est hypothétique.

— Hein?

— Je vous demande : pourquoi êtes-vous si acharné à massacrer tous les pacifistes?

— C'est faux. Je veux simplement savoir ce que vous feriez si...

— Si j'étais avec un ami dans le camion, en train de rouler très vite sur une route

étroite, en arrivant dans un passage dangereux où une petite fille de dix mois est assise au milieu de la chaussée, avec un éboulement d'un côté et une chute à pic de l'autre.

— Exact.

— Il est probable que je donnerais un violent coup de frein qui précipiterait mon compagnon à travers le pare-brise, et ferait déraiper le poids lourd sur l'éboulement en écrasant la petite fille, puis m'enverrait droit au précipice et à ma propre mort. Sans nul doute, la maison de Grand-maman étant au pied de la falaise, le poids lourd, défonçant son toit, s'écroulerait dans la salle où elle se tient, et c'est ainsi qu'elle serait finalement attaquée pour la dernière fois.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Vous essayez simplement de vous dérober...

— J'essaie simplement de vous dire deux ou trois choses : l'une est que personne ne sait d'avance ce qu'il fera dans un moment de crise. Et que les questions hypothétiques appellent des réponses hypothétiques. Je remarque en outre que vous me rendez impossible de sortir d'une situation sans tuer une ou plusieurs personnes. A seule fin de pouvoir dire : « Le pacifisme est une idée séduisante, mais irréalisable ». D'ailleurs ce n'est pas ça qui me tracasse.

— Qu'est-ce qui vous tracasse?

— Eh bien, ça ne vous plaira peut-être

« Que feriez-vous si ? »,
c'est le titre de ce chapitre
extraît du livre
autobiographique
de Joan Baez
qui vient de paraître,
« Le lever du jour ».
Nous reproduisons
ce chapitre
avec l'aimable
autorisation des
Éditions Stock.

LE LEVER DU JOUR



pas, parce que ce n'est pas hypothétique. C'est la réalité. Et ça classe l'agression contre Grand-mère dans la catégorie des petites réceptions mondaines.

— Quoi donc?

— Je pense à l'entraînement qu'on fait subir aux gens, afin de les familiariser avec les moyens efficaces de tuer leur prochain. Rien qui soit laissé au hasard, comme des camions et des éboulements. En fait, c'est exactement le contraire... Vous savez : on leur apprend à gronder et à hurler, à massacrer et ramper, à sauter d'un avion... Un vrai boulot, bien organisé. Bon Dieu ! Il faut devenir capable d'enfoncer une baïonnette dans le ventre de Grand-mère !

— C'est tout à fait différent.

— Bien sûr. Et ne voyez-vous pas que c'est beaucoup plus pénible à considérer parce que c'est une réalité et que ça se passe en ce moment même? Voyez : un général pique une épingle sur une carte. Une semaine après, une troupe de jeunes garçons, suant sang et eau, se mesurent au milieu d'une jungle, je ne sais où, s'arrachent mutuellement bras et jambes, pleurant et priant et perdant le contrôle de leurs entrailles... Est-ce que ça ne vous paraît pas idiot?

— Mais vous parlez de la guerre.

— Oui, je sais. Ça ne vous paraît pas idiot?

— Qu'est-ce que vous me proposez à la place? Présenter l'autre joue, je suppose.

— Non. Aime ton ennemi mais combat l'erreur du méchant. Aime ton ennemi : tu ne tueras point.

— Oui et voyez ce qui lui est arrivé.

— Il a grandi.

— On l'a cloué à la foutue croix, voilà ce qui lui est arrivé. Je ne veux pas qu'on me cloue à une croix.

— Aucun risque.

— Quoi?

— Je veux dire que vous ne pouvez pas choisir comment vous mourrez. Ni quand. Mais vous pouvez décider comment vous allez vivre. Dès maintenant.

— Eh bien, je ne vais sûrement pas laisser qui que ce soit me marcher sur les pieds, en tout cas.

— Jésus a dit : « Ne résistez pas au mal ». Le pacifiste dit exactement l'opposé. Il nous dit qu'il faut résister au mal avec tout son cœur, tout son esprit et son corps, jusqu'à ce qu'on ait triomphé du mal.

— Je ne comprends pas.

— La résistance par la non-violence organisée. Gandhi. Il a organisé les Indiens en vue de la résistance non-violente et il a livré une guerre non-violente aux Anglais jusqu'à ce qu'il ait libéré l'Inde de l'Empire Britannique. Pas mal, pour une première tentative, vous ne trouvez pas?

— Heuh... oui. Parfait. Mais il avait devant lui des gens civilisés : les Anglais. C'est pas notre cas.

— Nos adversaires ne sont pas civilisés?

— Sûrement pas. Essayez un peu toutes vos histoires sur les Russes.

— Vous voulez sans doute parler des Chinois?

— Oui, les Chinois. Essayez ça sur les Chinois.

— Oh, mon Dieu ! La guerre sévissait bien longtemps avant qu'on ait songé au communisme. C'est en date la dernière justification que nous ayons trouvée de notre hypocrisie. Le problème n'est pas le communisme. C'est celui du consentement général. Il existe un accord qui veut que ce soit bien de tuer quand le gouvernement se prononce sur qui doit être tué. Si vous tuez dans votre pays, vous avez des annuïs. Si vous tuez hors des frontières, à l'heure dite, à la bonne saison, le plus récent ennemi, on vous décore. Il y a environ cent trente États et chacun pense que ce serait une idée formidable de bousiller tous les autres, parce que lui-même est le plus important. Le pacifiste pense que tous forment une seule tribu. Trois milliards de membres d'une même famille et ils sont tous prioritaires. Nous pensons que ce serait une idée de crétin d'en tuer un seul. Nous pensons qu'il y a des façons plus convenables et plus intelligentes de régler nos différends. Et l'homme ferait bien de se mettre à étudier ces autres possibilités parce que si, par erreur ou à dessein, il s'y dérobe, il va probablement anéantir la race humaine tout entière.

— C'est dans la nature des hommes de tuer.

— Vraiment?

— Ça leur est naturel ; vous n'y changez rien.

— S'il leur est naturel de tuer, pourquoi les hommes doivent-ils subir tout un entraînement pour apprendre à le faire? Il y a de la violence dans la nature humaine, mais il y a aussi de l'honnêteté, de la tendresse et de la bonté. L'homme organise, achète, vend, favorise la violence. Les non-violents veulent organiser la tendance opposée. La non-violence n'est pas autre chose : l'organisation de la fraternité.

— Vous êtes folle.

— Sans aucun doute. Allez-vous me dire que le reste du monde est sain d'esprit? Dites-moi que la violence de ces cinq mille dernières années a été une grande réussite, que le monde est dans une forme splendide, que les guerres ont apporté à l'humanité la paix, la compréhension, la fraternité, la démocratie et la liberté et qu'à force de tuer, l'on a créé une atmosphère de confiance et d'espoir. Dites-moi qu'il est merveilleux qu'un milliard de gens vivent aux crochets des deux autres milliards, ou que, même si ça n'a pas toujours marché à la perfection, nous commençons maintenant à voir la possibilité de fonder un monde meilleur pour tous, dès que nous aurons réussi à nous débarrasser de

quelques guerres de second ordre.

— Je n'ai pas à me plaindre...

— Considérez ça comme un accident heureux.

— Je crois que je dois défendre l'Amérique et tout ce qu'elle représente. Est-ce que vous ne croyez pas à la légitime défense?

— Non. C'est par là qu'a débuté la Mafia. Un petit groupe de gens qui se sont unis pour défendre les paysans. J'ai choisi la résistance passive de Gandhi.

— Je ne vois pas quel but vise la non-violence.

— Le but de la non-violence est de construire un parquet, un sol neuf et robuste sous lequel nous ne puissions plus nous effondrer. Un palier qui se dresse au-dessus du napalm, de la torture, de l'exploitation de l'homme par l'homme, des gaz asphyxiants, des bombes A et H, des mécaniques. Donner à l'homme un endroit où il soit satisfait de vivre. Il s'est vautré dans le sang humain, les vomissures, la chair grillée, en criant que cela devait ramener la paix dans le monde. Il sort la tête hors du trou pendant une minute et voit une étrange bande de gens réunissant des matériaux et s'efforçant d'édifier une bâtisse au-dessus du sol, au grand air. « Idée séduisante mais difficile à réaliser », s'écrie-t-il avant de se laisser retomber dans le trou. Il s'est passé à peu près la même chose quand l'homme a découvert que la terre était ronde. Il s'est battu pendant des années pour proclamer obstinément qu'elle était plate avec, en mains, toutes les preuves qu'elle était ronde. Elle n'avait ni falaises abruptes à ses limites ni monstres marins prêts à engloutir son petit bateau entre leurs mâchoires béantes.

— Comment allez-vous construire cet ouvrage d'art, en pratique?

— Il sortira de la terre ! En étudiant, en mettant à l'épreuve tout ce qui, à tous les niveaux, peut s'opposer à la violence. En apprenant à dire non à la Nation-État, non aux impôts de guerre. NON au recrutement, NON aux tueries en général, OUI à la fraternité humaine ; en créant de nouvelles institutions reposant sur le postulat que le meurtre sous toutes ses formes est banni, en établissant (et en entretenant) dans le monde entier des rapports avec les adeptes de la non-violence ; en saisissant toutes les occasions possibles de provoquer des dialogues avec des individus ou des groupes afin de corriger cette opinion générale qu'il est parfois permis de tuer.

— Cela me paraît très joli, mais je ne crois pas que cela puisse marcher.

— Vous avez probablement raison. Sans doute le temps nous a-t-il manqué. Jusqu'à présent, nous enregistrons un fiasco monumental. Le seul échec plus complet que celui de l'organisation de la non-violence est celui de l'organisation de la violence.

MIDEM 69

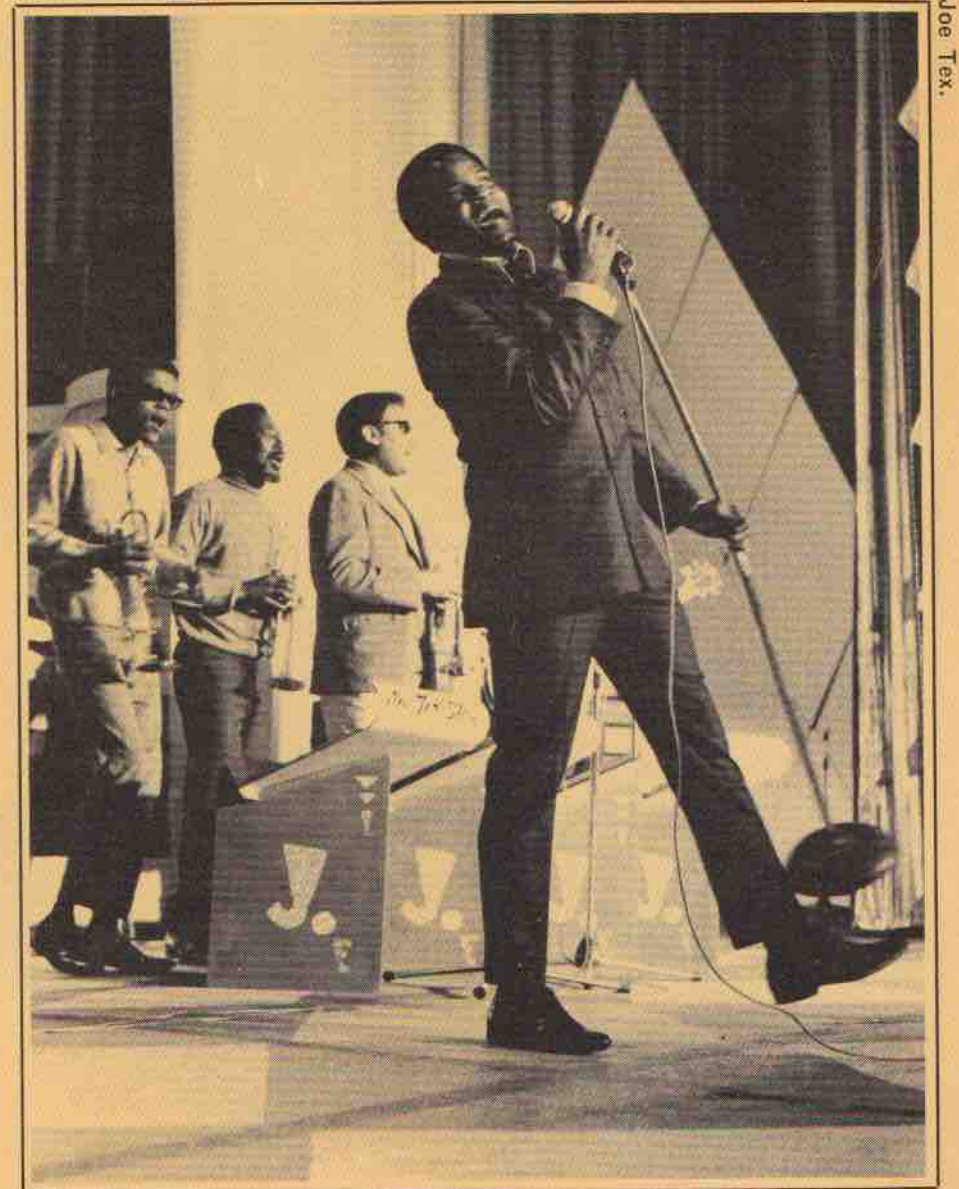
Ce 3^e MIDEM (Marché International du Disque et de l'Édition Musicale) restera, pour bon nombre de ses participants, celui des paradoxes.

1^o) Organisé en France, il est officiellement boudé par les grands producteurs de disques français.

2^o) Ces mêmes éditeurs étaient quand même presque tous présents autour et à l'entour, soit par des bureaux extérieurs, des réceptions des délégations itinérantes, des affichages dans la ville de Cannes qui prêtait sa Croisette plus belle encore d'être verdoyante et fleurie en ce milieu d'hiver, et si Vogue contestait globalement, Barclay « flottait », puisqu'il avait installé ses bureaux sur un magnifique motor-sailer de 25 m ancré devant le Martinez.

3^o) Invités nombreux pour tresser les louanges du MIDEM, les journalistes se voyaient l'objet de mesures maladroites qui, souvent, ont tempéré l'enthousiasme de leurs commentaires.

Mais, ici, à R & F, nous ne mangeons pas de ce pain-ci (ah, mais...) et si, faisant le bilan des chanteurs, groupes et orchestres nous ayant donné de grandes satisfactions auditives parmi les quelque 50 noms présentés au cours des quatre Galas et du Promo-Show qui pimentaient les soirées, nous trouvons le bilan un peu maigre pour nos colonnes, l'objectivité la plus stricte guide



Joe Tex.



nos plumes. Côté confirmation ; l'arrivée en force des Brésiliens derrière Elis Regina, révélation de l'année dernière : Edu Lobo, son compositeur favori, Os Mutantes, trio sympathique et pittoresque et finalement plus proche des groupes pop que du folklore brésilien moderne, Chico Buarque et surtout Sérgio Mendes dont le groupe, quoique très marqué par un déjà long séjour aux États-Unis, a soulevé l'enthousiasme d'auditeurs pourtant blasés. Il se passe quelque chose dans la chanson au Brésil... Les Polonais confirment une impression née en 1968 : ils ont les groupes les plus pop du continent et un public nombreux qui les suit.

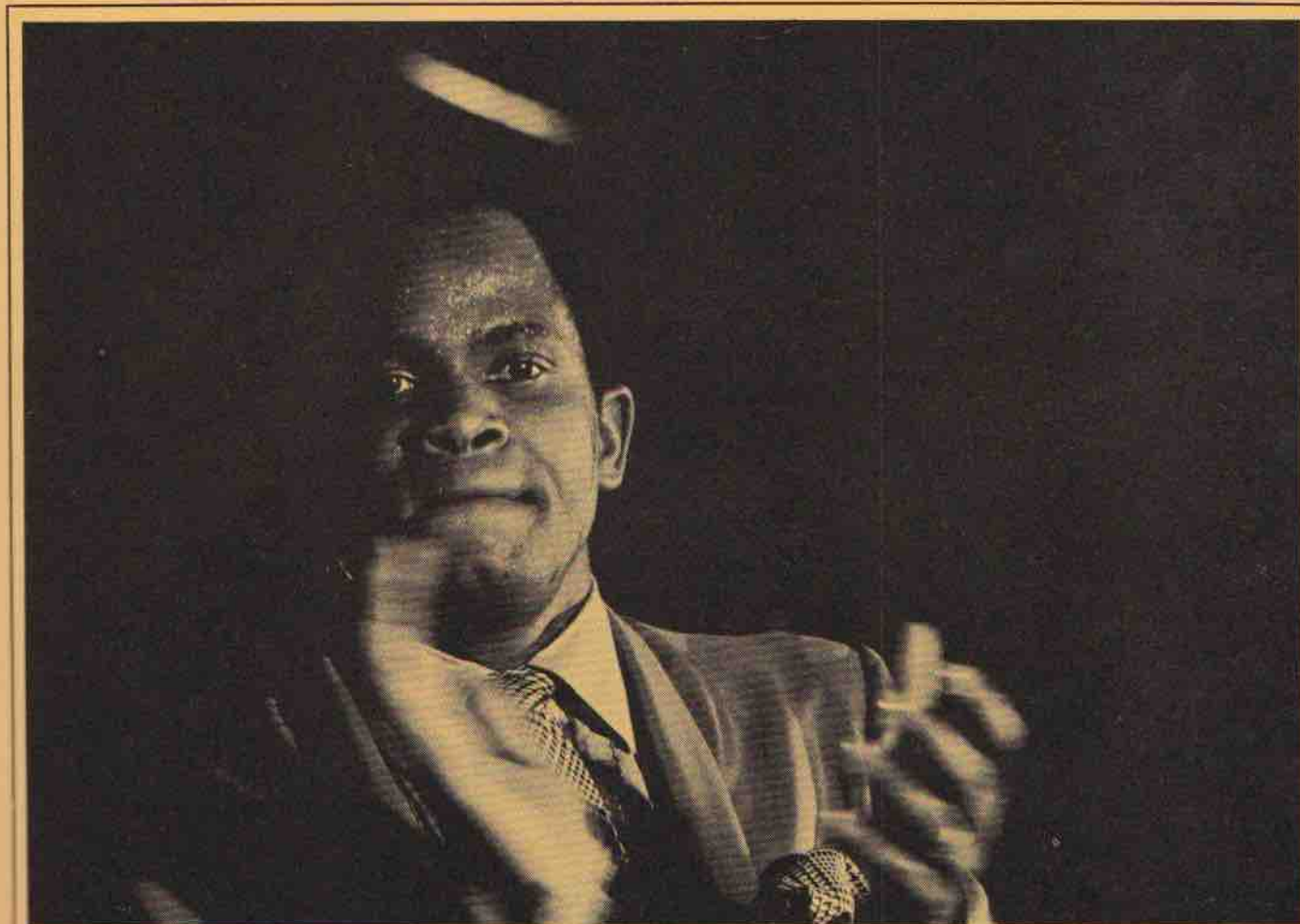
L'Aphrodite Child continue (Le « Canon » est devenu un tube...). Côté révélation : The Fifth Dimension, groupe de Noirs américains qui a su marier l'apport du Rhythm and Blues et celui des meilleures recettes visuelles et auditives du music-hall moderne pour donner un numéro musicalement et professionnellement au point.

Révélation également avec Joe Tex, nouveau prince du R & B, dont l'aisance scénique atteint des limites extrêmes et qui a fait un triomphe.

Parmi ceux dont nous devons saluer la prestation en ce Marathon de la Chanson, citons Les Irrésistibles, handicapés par le redoutable honneur d'ouvrir le Gala d'ouverture, faisant pendant

MIDEM

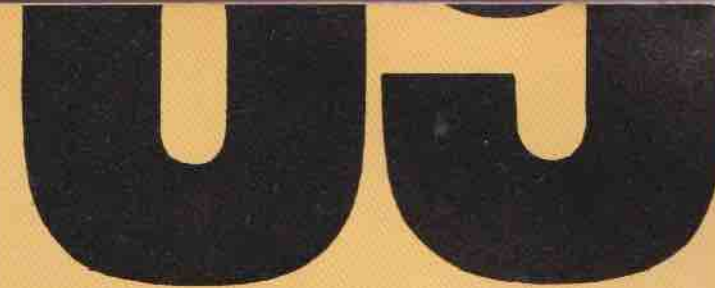
69





à Gilbert Bécaud qui clôturait le Gala de Clôture, la gentille Mary Hopkin, bien sûr, Ivan Rebroff, car c'est un phénomène vocal au-dessus des modes. Glissons sur les jeunes vedettes du Promo Show, soit qu'elles ne connaissent rien d'autre que le style « chanson de papa », soit que l'orchestre du Salon des Ambassadeurs les aient massacrés en des exécutions que l'on peut qualifier de pitoyables ou d'impitoyables suivant que l'adjectif concerne l'orchestre ou les chanteurs (Voir difficultés de la langue française, tome XXXV). Seuls Jess and James, jeunes chanteurs de rock anglais venus avec leurs accompagnateurs ne furent pas handicapés dans cette épreuve. Glissons également sur la présentation de Jean-Pierre Aumont, dont l'aspect juvénile me sidère toujours, mais qui n'a pas fait oublier les trop rares apparitions comme présentateur de Joe Dassin sur le plateau du Palais des Festivals, l'année dernière. Saluons l'O.R.T.F., responsable d'une sonorisation qui permettait, elle, d'oublier sans regret celle de 1968 dont Jean Tronchet écrivait dans son compte rendu (R & F n° 16, mars 1968) : « quelques crachotements, sifflements et bourdonnements — c'est la sono locale qui cafouille, et elle récidivera la bourrique !... » Regrettons que les États-Unis et l'Angleterre, ailes marchantes de la chanson, n'aient pas été mieux

MIDEM



représentés (il n'est pas nécessaire de citer des noms...) et constatons avec plaisir que les chanteurs et groupes les plus originaux, les plus familiers des styles que nous défendons et qui finiront par s'imposer tous tôt ou tard, sont parmi ceux qui ont remporté le plus de succès devant un public de professionnels auxquels se mêlaient, il faut bien le dire pour expliquer certaines ovations, une clientèle de vieux pique-fauteuils. Il paraît qu'ils sont encore plus nombreux qu'à Paris, là-bas !

Toutes restrictions émises, constatons enfin que le MIDEM, grosse entreprise encore en rodage demande un énorme travail de réalisation, que, malgré les ratés de cette année, il serait vraiment dommage de voir une idée aussi valable périr faute d'entente entre les parties et souhaitons que le Palais des Festivals agrandi accueille l'année prochaine un nombre accru de participants, que les contrats signés, pendant... ou après le MIDEM, permettent à un nombre jamais atteint d'auditeurs d'entendre une musique bien représentative des diverses formes de la civilisation contemporaine, musique par ailleurs généreusement dispensée au cours des divers galas présentés et retransmis à l'occasion de ce MIDEM 70. Après une semaine harassante, il est bien reposant de rêver... — ROBERT BAUDELET.



Sergio Mendes.



le blues aux yeux bleus

Il réajuste sa cartouchière, son poignard et ses franges de cuir, et entre dans les lumières. Précédant l'ovation, un bref frisson de ferveur quasi-mystique parcourt la foule, sans doute le même genre de frisson, ou presque, qui agite les fidèles massés sous le balcon du Pape de Rome. C'est que John Mayall est un petit Pape à lui tout seul, c'est qu'il a ses fidèles, les nouveaux convertis et ceux qui formaient jadis, au temps de la persécution, sa petite bande d'apôtres personnelle. En cela, les fidèles de Mayall diffèrent totalement de ceux de Presley ou des groupes pop actuels, ils ont profondément conscience d'être d'anciens martyrs que l'on autorise enfin, après des années de célébrations clandestines, à dire leur messe au soleil.

Pape du blues blanc, John Mayall est vénéré et adulé comme le vrai peut l'être, les différences essentielles entre les deux étant que les encycliques (disques) du premier ne sont jamais discutées et qu'il sourit beaucoup moins que son confrère du Vatican.

C'est que la route a été dure pour Mayall, et cela fait déjà partie de sa jeune légende, cela fait de lui l'égal des bluesmen noirs qui traînaient leurs chaussures éculées et leurs vieilles guitares sur les routes poussiéreuses du Deep South.

Du grand
John Mayall au
curieux Jethro Tull,
les Anglais
du blues vivent
à leur manière
cette implacable
trame
venue de
l'Alabama...

Une garantie, en quelque sorte. Mayall se plaît à rappeler cela (« vous savez, je joue de blues depuis vingt-deux ans, c'est long »), et il en a le droit puisque c'est vrai, même si l'incompréhension des autres n'est pas forcément un critère de qualité. Mayall a tout connu de l'envers du décor, des tournées miteuses dans des salles idem et à moitié vides, des quelques billets crasseux passés de la main à la main par des impresarii qui vous laissent entendre que « pour ce que c'est, ça n'est vraiment pas mal payé. Du blues! A notre époque! » Mayall a souffert, sans aucun doute, de l'indifférence totale d'une jeunesse entière qui se refusait absolument à partager sa, LA Vérité, qui fermait obstinément ses oreilles à la bonne parole. Sa musique arrivait à la fois trop tôt et trop tard. Oh! il y avait bien Alexis Korner, qui luttait pour la même cause, mais l'importance de ce dernier ne sera jamais que d'avoir été à l'origine d'un mouvement, sa musique n'étant pas d'une bien haute tenue.

De ces temps difficiles, de cette permanente solitude, Mayall a conservé la dureté et l'apparente (ou réelle) indifférence des incompris qui ont trop longtemps tourné leur regard vers l'intérieur, qui se sont enfermés dans une espèce d'auto-admiration permanente et ont trouvé là le seul moyen de ne pas être déçus. Et quoi de plus satisfaisant, en effet, pour un incompris que de regarder quelqu'un qui, enfin, le comprend, même si ce quelqu'un n'est que son reflet dans un miroir?

CROISADE

Croisade? Le mot est grand sans doute, mais la croisade de Mayall a au moins le mérite, contrairement aux « vraies », d'avoir toujours été désintéressée. C'est là une chose que personne ne pourra jamais retirer au barbu de blues : jamais il n'a souffert la compromission. Musicien assez complet et chanteur en valant bien d'autres, il eût pu, à l'époque de la vague des groupes pop et alors que les perspectives d'un blues-revival étaient sacrément floues et lointaines, il eût pu monter sans problèmes une formation dont le style eût parfaitement correspondu aux goûts de l'époque sinon aux siens propres. Combien l'on fait, dont les gros sous facilement gagnés ont vite étouffé la pureté originelle...

Seulement voilà, Mayall brûle de quelque chose qui ressemble fort à une foi, et il préférerait apprendre, apprendre sans arrêt le blues en compagnie d'Américains de passage (« Sleepy John Estes fut mon premier contact avec le blues. Nous l'accompagnâmes et, ce jour-là, je compris pas mal de choses. J'ai ensuite travaillé avec T. Bone Walker, Otis Rush, Junior Wells et bien d'autres »), souvent pour le plaisir. Mais quand le plaisir est

de cette qualité là, il ressemble fort à une obligation vitale. Pour cette raison, Mayall fait partie des quelques rares artistes pour lesquels la musique n'est pas un MOYEN de vivre mais, bien au-delà des questions matérielles, une NÉCESSITÉ absolue. Ce qui ne veut pas dire, n'en faisons pas un pur esprit, que Mayall crache maintenant sur les gros paquets de billets neufs que lui remettent dans de beaux bureaux des impresarii pleins de respects, « j'ai toujours cru en vous... ». Il a assez crevé de faim pour connaître la valeur (utilité) de l'argent, l'anecdote suivante le montre bien : Mayall était spectateur au Marquee Club, et l'orchestre prévu au programme était en retard. L'organisateur ayant demandé au barbu de faire patienter le public, celui-ci s'exécuta de bonne grâce, pianota et fredonna cinq minutes. Puis il alla réclamer son salaire! C'est qu'on ne se fait pas exploiter pendant quinze ans sans devenir dur en affaires...

UNE VIE EN UNE NUIT

Il est normal que, du fait de cette longue et difficile route qu'il a parcourue, la conception que John Mayall a du blues soit assez proche de celle de ses dieux noirs. Le blues est une chose qui s'apprend en même temps que l'on apprend la vie, par petites touches, à coups de douleurs et de joies, les unes effaçant sans cesse les autres mais jamais complètement. Le problème de Mayall, c'est évidemment qu'il est blanc et Anglais de surcroît. Comment, dans ces conditions, assimiler pleinement un art qui est, quoiqu'on en dise aujourd'hui, typiquement et absolument negro-américain? Mayall s'est souvent trompé au cours de sa quête, il le reconnaît lui-même, il s'est trompé tant que, toujours d'après lui, il n'a pas trouvé quelle est la signification profonde du blues. Et le bon, le meilleur moyen pour trouver la solution était encore de « faire ses classes », de jouer, et cela sans cesse, avec les musiciens du pays où le blues est né. Un jour vient, fatalement, où l'on sait. Le blues selon Mayall n'est rien d'autre que la fugitive restitution par celui qui le chante d'une certaine somme d'émotions. Et même, plus que cela, un vrai chanteur de blues doit pouvoir restituer la somme des expériences de toute une vie comme il raconterait quelque chose qui lui serait arrivé en une nuit. On le voit, ce n'est pas facile de chanter « my baby left me tonight » et de réussir à faire passer sa vie tout entière dans l'apparente banalité de ces mots. Et cette conception du blues (que l'on ne peut manquer de trouver exacte si l'on écoute attentivement les grands bluesmen noirs) supprime d'office toute possibilité de chanter le blues à des gens sans expérience. Comment, en effet, raconter dans ces conditions des histoires que

l'on n'a pas connues, une vie que l'on n'a pas vécue? Une belle pierre dans le jardin de certains...

UTILE, OUI...

John Mayall marquera-t-il une époque du blues? Dira-t-on, dans cinquante ans : « le blues des années soixante, c'est cela, c'est John Mayall »? On peut se poser la question. En effet, B.B. King, Lightnin' Hopkins, John Lee Hooker, T. Bone Walker, Muddy Waters et d'autres de cette envergure sont encore là et bien là, leurs disques le prouvent assez. Il semble bien que l'importance de John Mayall ne puisse se concevoir que dans un cadre britannique, voire européen, voire blanc. Il est le premier grand chanteur de blues blanc, c'est loin d'être une référence négligeable. Il aura aussi eu le mérite d'être de tous les artistes de blues celui qui vend le plus de disques. Non pas que cela soit un critère, mais la musique de Mayall étant de qualité, on ne peut que se réjouir de la voir largement diffusée et contribuer ainsi, par ricochet, à la redécouverte de grands bluesmen tombés dans un injuste oubli. Et qui peut-dire que Mayall n'est pour rien dans l'expérience qu'a tentée Muddy Waters avec son « Electric Mud », tentative de dépoussiérage et de mise au goût de l'époque du blues authentique? Expérience qui pourrait, dans un proche avenir, donner de bien beaux fruits.

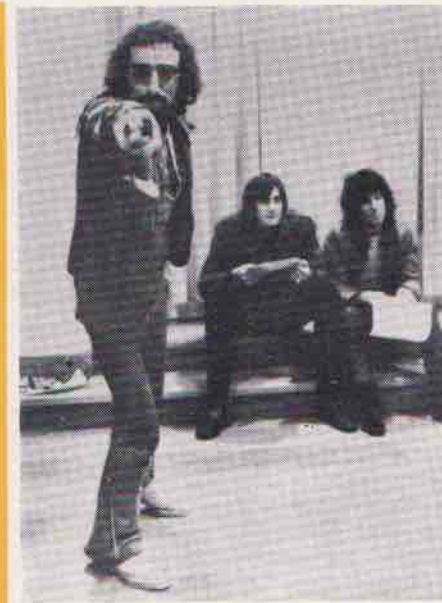
LA SÉRÉNITÉ

Que dire du cheminement purement musical de John Mayall, sinon que sa musique a évolué exactement comme l'homme a évolué, puisque, selon lui, chanter ou jouer le blues c'est faire part de ses expériences. Ce qui revient à dire, à l'extrême, que la musique de Mayall évoluera tant qu'il restera à son créateur un brin de souffle à faire passer dans un micro. Et l'évolution dont il est question ici n'est pas du tout celle que subissent les groupes pop, par exemple, évolution immédiatement perceptible à l'oreille et à l'esprit, évolution formelle et rapide. Non, l'évolution d'un Mayall est celle des chanteurs noirs de blues, c'est-à-dire un mûrissement incroyablement lent, aussi lent et aussi long que peut l'être une vie d'homme. Pas question de brûler les étapes (car, alors, l'expérience devient artifice), pas question de revenir en arrière (car on ne vit pas deux fois de la même façon), pas question non plus de s'arrêter en chemin (car ce qui était vie devient alors souvenir éternellement rabâché). Pour toutes ces raisons, il n'y a guère de changements perceptibles tout au long de la douzaine de microsillons gravés par Mayall, sinon quelques différences de forme, bien évidemment ; tout au plus remarque-t-on un pas fait dans le sens d'une plus grande sérénité,

un lent glissement vers la plénitude marqué par l'abandon progressif du style un peu mécanique et froid des débuts, par une inhabituelle chaleur de la voix qui, si elle ne crée pas encore tout à fait le blues, ne le recrée déjà plus. Il y a toujours eu beaucoup de déchet dans les disques de Mayall, que ce soit « Crusade », « Mayall and Clapton » ou « Blues alone ». Or, il y en a beaucoup moins dans « Bare Wires » et presque plus dans « Blues from Laurel Canyon », superbe disque presque intimiste, seconde étape d'un retour à une simplicité que l'on serait tenté de qualifier d'archaïque et que les cuivres et les arrangements de « Bare Wires » avaient pu masquer (en beauté) un instant. « Blues from Laurel Canyon » est de loin le plus beau disque de Mayall, le premier à porter d'un bout à l'autre l'empreinte de son créateur, la première (mais pas la seule car c'était déjà le cas dans quelques plages isolées et antérieures) œuvre vraiment personnelle d'un artiste qui a enfin dépassé sa période d'assimilation d'influences et se permet d'énoncer des vérités qui lui sont propres sous une forme qui n'appartient qu'à lui. Et si ce n'est pas une leçon d'humilité (car un John Mayall humble eût attendu la fin de 1968 pour enregistrer son premier disque), c'est toujours une belle preuve de fidélité et de constance... Reste que « Blues from Laurel Canyon » est le premier disque de Mayall à ne restituer d'autres voix que la sienne.

LE MAÎTRE ET SES ÈLÈVES

Et cela nous amène tout naturellement à nous poser la question de savoir si les gens qui accompagnent Mayall sont vraiment importants pour lui et pour son œuvre telle qu'il l'envisage. Qui l'accompagne... Tout est dit. Que Mick Taylor ou Peter Green tiennent la guitare, Stephen Thompson ou John McVie la basse, Colin Allen ou Aynsley Dunbar les baguettes, cela n'a, au fond, aucune importance : John Mayall suit son chemin obstiné sans beaucoup se soucier d'eux. Tout au plus ouvre-t-il un œil sévère de temps à autre et jette-t-il un de ses élèves à la porte pour le remplacer aussitôt par un autre qui lui ressemble comme un frère jumeau. Et Clapton? direz-vous. Eh! bien, Clapton comme les autres, qui n'était d'ailleurs pas, à l'époque, la vedette qu'il est aujourd'hui. Eric Clapton est précisément l'exemple qui illustre la théorie : il jouait mieux qu'aucun autre guitariste des Bluesbreakers, il était intrinsèquement plus fort qu'aucun des musiciens qui aient jamais joué avec Mayall, c'est vrai. Mais il n'est pas moins vrai que Mayall ne s'est jamais nourri de Clapton, alors que le contraire est certainement exact. L'image (vieille) du maître et de ses élèves convient assez bien à John



PETER GREEN, MICK FLEET WOOD, JOHN McVIE
Vie faisaillée.

Mayall et à ses Bluesbreakers : l'un donne la parole, les autres la reçoivent, écoutent attentivement, récitent leur leçon mais n'ont pas vraiment droit au dialogue. On peut même se demander, à la limite, si John Mayall s'encombrerait d'accompagnateurs s'il n'avait besoin de leur soutien, de leur puissant fond sonore pour asseoir la faiblesse d'émission de sa voix (quelle foi animait donc Mayall pour qu'il ait décidé de chanter le blues après avoir comparé son petit filet de voix aux puissants et rocaillieux organes de B.B. King, John Lee Hooker ou Big Joe Turner?). John Mayall possède une sorte de génie, un flair incroyables qui lui permet de découvrir chez un jeune homme de seize ans qui s'emmêle les doigts dans les cordes de sa guitare le grand soliste du lendemain. Cela n'est pas discutable. Mais il est également vrai qu'une fois intégré aux Bluesbreakers, et tout futur génie qu'il soit, le jeune homme en question n'est plus qu'un sideman obéissant et qu'il doit savoir qu'il n'apportera rien à l'esprit du maître s'il apporte une couleur nouvelle à l'orchestre. Est-ce un bien? Est-ce un mal? Explicable en tout cas, si l'on sait qu'avec sa conception du blues (il faut toujours en revenir à cela pour tenter d'expliquer John Mayall), Mayall ne peut concevoir de dialogue vrai et surtout enrichissant qu'avec des gens qui ont tâté du blues plus longtemps que lui. Ils ne doivent pas être légion en Angleterre... C'est pourquoi Mayall n'hésite pas à faire, au cours de ses tournées américaines, d'énormes détours pour aller écouter tel ou tel chanteur de blues et échanger avec lui dix mots, le temps pour le maître de redevenir élève. Que pourraient bien apporter, dans ces conditions et toujours — bien entendu — par

rapport à son art, à notre homme de petits Anglais qui sortent à peine de l'âge ingrat? Ce n'est pas du mépris, pas du tout, juste une question d'utilité ou, plutôt, de non-utilité.

ET VIVRENT LES « HÉRÉTIQUES »...

« Citez-moi donc un bluesman blanc », répondait-il n'y a pas longtemps John Mayall à un journaliste. Sous-entendu : « A part moi ». Allusion à peine dissimulée à tous les groupes de blues blanc qui prolifèrent en ce moment en Angleterre et nous feraient presque croire que le Deep South d'aujourd'hui c'est la vieille Albion, que Chicago s'est transporté à Londres. Ces groupes dont Mayall dit encore : « J'en ai entendu quelques-uns, et je crois qu'ils font complètement fausse route. Trop plongés dans le côté show-business, ils voient autour d'eux des choses qui ne sont pas forcément les bonnes. Sans aucun doute, ils regardent du côté de la pop-music progressiste et ne sont plus eux-mêmes. Et quand ils sont eux-mêmes, ils jouent fort et c'est tout. Ils écoutent un disque, et puis ils le reproduisent ».

C'est dur mais assez juste et parfaitement logique quand on sait ce qu'est le blues pour Mayall (voir plus haut). Le seul groupe de blues blanc à trouver grâce aux yeux du Maître du genre, du moins si l'on se fie à ce qu'il chante dans « The Bear » (« Laurel Canyon »), chanson-hommage à Bob Hite, est celui du Canned Heat : « J'ai vécu avec l'Ours dans une grande maison pleine de blues... Tous les membres du Canned Heat font partie de ma famille ». Pour quelle part entre l'amitié dans ces mots, impossible de le dire.

C'est que notre homme est un puriste, « Bare Wires » ne prouve pas le contraire

MICK TAYLOR
Chez les « Casseurs ».





Chick Churchill...



... Ric Lee...



... Alvin Lee
TEN YEARS AFTER.

mais tout simplement que Mayall applique sa théorie de l'expérience aux instruments et aux orchestrations qu'il est nécessaire de connaître et de contrôler toujours mieux. Puriste pour lequel il est difficile d'accepter, de concevoir, de cautionner le succès fulgurant de bluesmen ou prétendu tels qui n'ont pas vingt ans et ne connaissent rien ou presque de la vie. Mayall n'est pas aigri, il a le courage de dire ce qu'il pense, quitte à froisser quelques susceptibilités. Et si ce n'est pas ça, le blues pour lui, pourquoi ne le dirait-il pas quand on le lui demande? Pas aigri, non, juste un peu amer de constater qu'il a lutté pendant plus de vingt ans pour une cause et que, à peine venue l'heure de la reconnaissance, les « hérétiques » s'emparent déjà de son art. Ce n'est certainement pas la gloire rapide de ses cadets qui indispose Mayall, on est au-dessus de cela après vingt ans de blues, mais le fait qu'à eux comme à lui on colle sur le dos l'étiquette « blues » et que l'on en vienne à ne plus faire la différence entre les Bluesbreakers et le Chicken Shack; « c'est du blues... »

Alors? Faut-il voir les choses avec l'œil sévère de Mayall et se refuser absolument à considérer le Fleetwood Mac, les Ten Years After, le Chicken Shack,

le Jethro Tull, l'Aynsley Dunbar Retaliation et quelques autres encore comme des groupes de blues? Oui, si l'on pose dès le départ comme condition essentielle du blues qu'il doit être une tranche de vie, et bien faisandée. Non, si l'on se fie uniquement à la forme de la musique que pratiquent les groupes en question, qui est indiscutablement bluesy.

Difficile problème que les Anglais semblent avoir eux-mêmes résolu en intitulant ce surprenant mouvement « british blues » et les groupes « blues form groups ». Restrictions légères mais qui montrent bien que les Britanniques sont conscients des énormes différences qui existent (ceci n'étant pas péjoratif) entre leurs groupes et les authentiques bluesmen noirs. La meilleure solution est bien de considérer les formations plus haut citées comme étant simplement des groupes pop influencés par le blues américain. Ceci dit sans purisme ni sectarisme.

Mais, si l'on voit les choses sous cet angle-là, la sélection faite plus haut devient tout à fait arbitraire. Pourquoi, dès lors, ne pas citer les Cream qui étaient sans doute le meilleur groupe de blues anglais, en dépit de quelques restrictions qui, cette fois, tiennent plus à la forme qu'au fond (1 + 1 + 1 égalaient 3 et non pas 1)? Pourquoi ne pas citer les Rolling Stones, après leur « Beggar's banquet » bourré de ce sound épais et juteux qui leur est propre et convient si parfaitement au blues? Pourquoi pas Jimi Hendrix, dont le « Voodoo Chile » vaut bien, à lui tout seul, tout le blues blanc du monde? Ah! oui, c'est vrai, il est noir, et Américain de surcroît! Mais pourquoi pas Eric Burdon dont le « New York 63-America 68 » était bien du blues, et avec l'Esprit? C'est que le blues est la constante, la seule peut-être, de la pop-music. Pas un groupe, pas un chanteur qui n'en ait subi l'influence, même inconsciemment. Prenez le chanteur le plus révolutionnaire de l'heure, le plus progressiste, et demandez-lui par qui il a été influencé; puis allez voir l'homme qu'il aura cité et posez-lui la même question; inévitablement, au bout du fil, vous trouverez un ou deux bluesmen...

La caractéristique des groupes qui nous intéressent ici est qu'ils prennent directement le fil à son origine et essaient de brancher la guitare d'Elmore James sur quelques tonnes de sono. On dit que c'est là une forme de réaction contre la complexité et l'ésotérisme de la musique underground, une sorte de purification par le retour à la simplicité antique, la redécouverte de vraies valeurs qui « étaient celles de nos pères », etc. Un langage qui fait frémir. Car si le blues revival devait n'être que cela, une nostalgique recherche d'un passé à jamais enfui, il aurait aussi peu d'intérêt pour l'évolution de la musique que les chan-

sons de Georgette Plana. Mais il sera autre chose, déjà son évolution se dessine à travers quelques disques récents, déjà les Canned Heat se lancent dans des recherches sonores qui n'ont que peu de rapports avec le blues négro-américain, déjà les Ten Years After peuvent être qualifiés de psychédélics, même si leur répertoire est classique, déjà Fleetwood Mac et le Chicken Shack s'adjoignent des sections entières de cuivres et Ian Anderson, du Jethro Tull, joue de la flûte comme Roland Kirk. Et l'on respire en songeant que tous ces gens ne vont pas se limiter au plagiat, au pillage éhonté d'un art qui n'est pas le leur. S'ils ont compris que le blues est avant tout un état d'esprit et que sa forme n'est jamais aussi belle que quand on la bouscule un peu, s'ils ne se confinent pas dans un stérile respect, la partie sera gagnée. Que l'on prenne une chanson d'Elmore James ou de Cisco Houston et que l'on s'en serve comme point de départ pour créer une musique neuve, c'est bien, seuls les Montalbanaï du blues crieront au sacrilège. Que l'on prenne la même chanson pour la reproduire exactement, et l'on obtiendra une œuvre bien moins belle que celle d'Elmore James ou Cisco Houston et, de plus, parfaitement inutile. Tout est là.

DES GROUPES...

Assez paradoxalement, le groupe de blues anglais qui semble le plus prometteur est celui qui tarde le plus à se dégager de ses influences, à s'envoler: Fleetwood Mac. Le groupe sonne (volontairement) « vieux » et son dernier disque, « Mr Wonderful » fait irrésistiblement songer aux vieux enregistrements de T. Bone Walker après-guerre ou à ceux de B.B. King chez Crown. Pourquoi, dans ces conditions, le groupe est-il prometteur? Je me pose ma propre question et ne trouve pas la réponse. En fait, prometteur n'est pas le mot juste. Disons plutôt que Fleetwood Mac est le groupe qui JOUE le mieux le BLUES, qui en reproduit la couleur et la chaleur avec la plus grande perfection et le plus profond respect, ce grâce à la qualité des musiciens (Peter Green, gt, voc; Jeremy Spencer, gt, voc, p; John McVie, bgt; Mick Fleetwood, dms) tous parfaitement maîtres de leur instrument. Cette fidélité va évidemment à l'encontre de la théorie exposée plus haut et fait que le Fleetwood Mac n'apporte pas grand chose à la musique contemporaine, mais il est difficile de boudier son plaisir en écoutant des choses aussi belles que « Trying so hard to forget », par exemple. Bien différent est le cas des Ten Years After qui, de tous les groupes de notre liste, sont ceux qui se débarrasseront le plus rapidement de l'étiquette « blues ». Beaucoup moins fidèles à leurs modèles que le Fleetwood Mac, ils ont intégré à leur style des influences « impures »

telles que celle du rock'n'roll ou de la musique psychédélique. Ceci est particulièrement sensible dans les soli d'Alvin Lee, guitariste à la dextérité prodigieuse mais qui aurait un peu tendance à en abuser, alors qu'il peut arracher à ses cordes des choses aussi merveilleusement simples et belles que ce solo en accords sur « I can't keep from crying ». Très marqué par Eric Clapton, Alvin Lee donne souvent l'impression de vouloir rivaliser avec l'ancien soliste des Cream, et cela ne lui réussit pas toujours. Notons, à sa décharge, que, contrairement à Peter Green, par exemple, il doit supporter sur sa seule guitare l'ensemble d'un groupe qui lui est nettement inférieur du point de vue de l'imagination et de la simple technique (Chick Churchill, o; Leo Lyons, bgt; Ric Lee, dms). Beaucoup plus rond que celui du Fleetwood Mac, le « sound » des Ten Years After tend à établir, grâce à l'orgue et à la basse répétant sans arrêt la même ligne d'accompagnement derrière le soliste, un climat dramatique (« Help me ») souvent très prenant, en dépit (ou en raison) de son extrême simplicité. Ainsi, les compositions facilement swinguantes et même parfois « rockisantes » de Willie Dixon conviennent particulièrement bien au style des Ten Years After et à la façon qu'a Alvin Lee d'utiliser les harmonies de base du blues comme tremplin pour des improvisations qui pourraient aussi bien être celles d'un soliste « underground ». Les Ten Years After réussiront-ils ce qu'ont réussi les Cream, marier le blues le plus pur avec la pop-music que l'on qualifie faussement de progressiste et qui n'est qu'à l'heure? Quelle que soit la réponse, il est normal que John Mayall ne les reconnaisse pas pour ses enfants.

...ENCORE DES GROUPES

Le Chicken Shack (Christine Perfect, p, vo; Stan Webb, gt, vo; Andy Silvester, bgt; Dave Bidwell, dms) est sans aucun doute le plus divertissant de tous les groupes de blues anglais. Ses membres ont eu le mérite de s'apercevoir que le blues pouvait être arraché à sa gangue de tristesse et être parfois quelque chose de DROLE. A cet égard, leur dernier disque, « O.K. KEN ? » est assez révélateur du fait qu'ils ne se prennent pas trop au sérieux et n'hésitent pas à se moquer d'eux-mêmes avec une réjouissante lucidité. Du point de vue strictement musical, le Chicken Shack est très proche du Fleetwood Mac, même sonorité volontairement vieillotte, mêmes arrangements désuets et pleins de charme. Avec, en plus, le soutien permanent et efficace du piano et d'une constante bonne humeur. Des quatre membres du groupe, c'est encore le soliste, Stan Webb, très influencé par Freddy et B.B. King, qui émerge, ce en dépit de la faiblesse de sa voix, faiblesse

qui semble d'ailleurs être générale chez les chanteurs de blues anglais qui n'ont pas encore trouvé leur Eric Burdon ou leur Bob Hite.

A bien des points de vue, le Jethro Tull est le plus original des groupes anglais de blues: extérieurement d'abord, en raison de l'accoutrement incroyable de ses membres qui n'auraient pas déparé la pochette de « Beggar's banquet »; du point de vue de l'érudition ensuite, parce que le leader du groupe, Ian Anderson, ne connaît rien ou presque à l'histoire du blues et confond volontiers B. B. King et Eric Clapton; musicalement enfin, parce que le Jethro Tull est le seul ensemble de blues à posséder un sound profondément original et qui ne ressemble pas à quelque chose de déjà connu... enfin, pas toujours. Ceci grâce à l'apport de la flûte, instrument jusqu'alors totalement délaissé par les bluesmen (peut-être parce qu'il est moins facile de le mettre dans sa poche qu'un harmonica), et grâce à l'utilisation très jazz (Roland Kirk) qui en est faite. Si l'on ajoute à cela le climat d'épouvante que le Jethro Tull (Ian Anderson, fl, hc, voc; Mick Abrahams, gt (depuis remplacé mais qui est celui qui nous intéresse encore puisqu'il joue sur le LP « This Was »), voc; Glenn Cornick, bgt; Clive Bunker, dms) fait régner sur bon nombre de ses interprétations, on conviendra que le groupe tient une place tout à fait à part dans le « blues revival » britannique et ne ressemble en rien à ceux déjà cités. Ceci dit, mais c'est là une opinion tout à fait personnelle,

le Jethro Tull a encore une autre originalité: il est le meilleur...

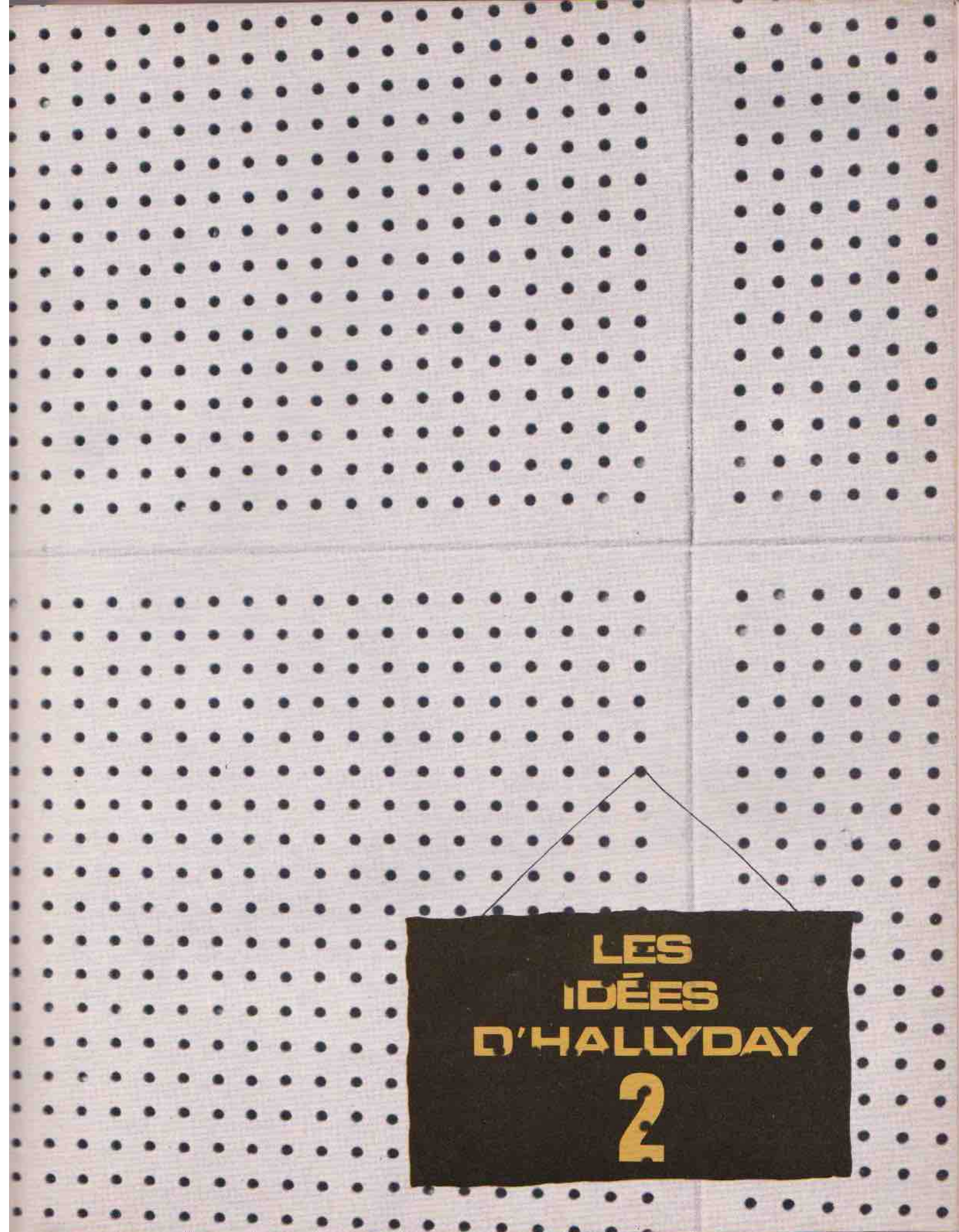
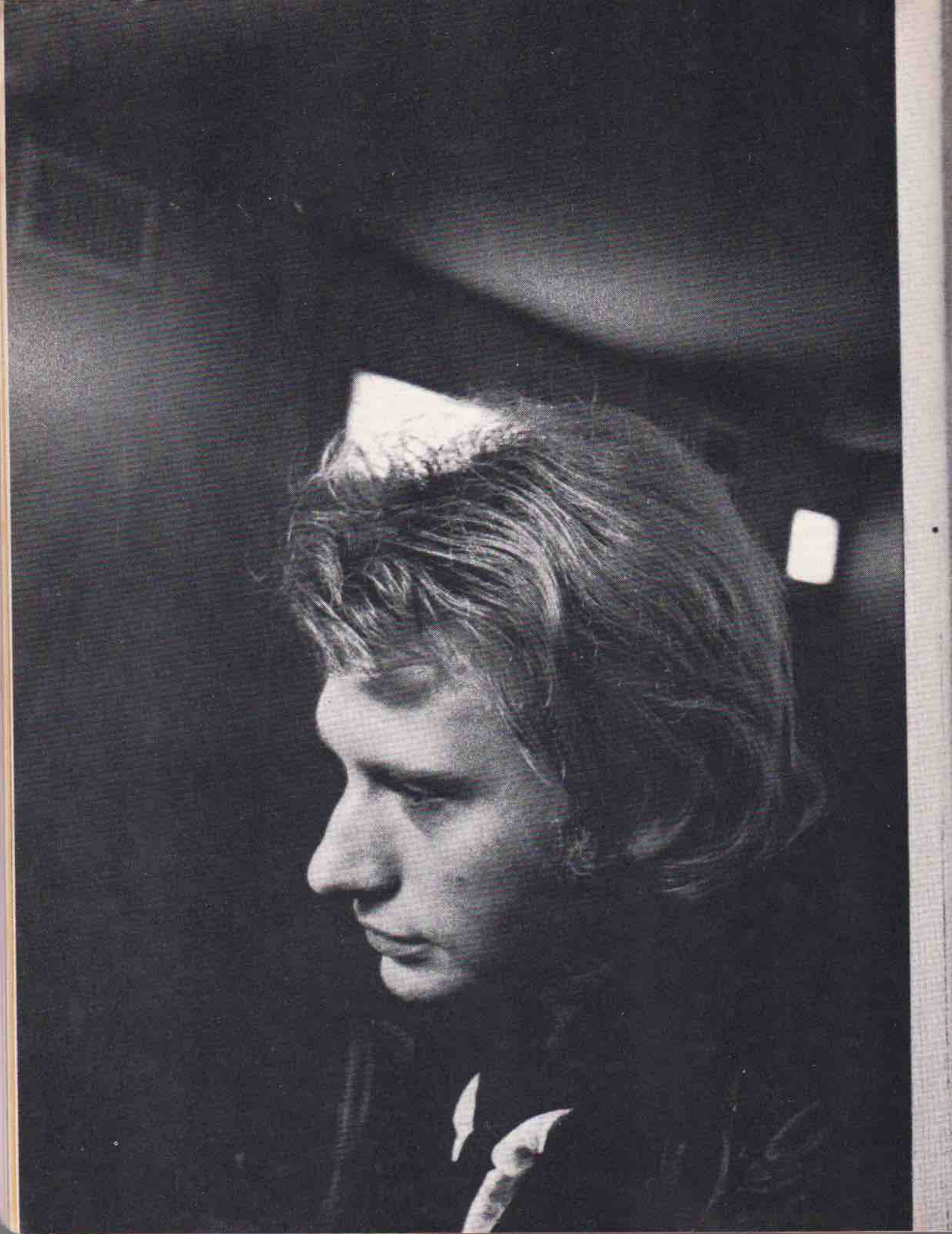
Meilleur que l'Aynsley Dunbar Retaliation, en tout cas, ce dernier groupe étant le plus influencé par le style de John Mayall et se contentant le plus souvent de répéter la leçon du maître. Ce qui est loin d'être désagréable d'ailleurs, un blues fluide aux sonorités légères et étouffées, joué par des musiciens de qualité sinon de grande classe (John Morshead, gt; Victor Brox, o, voc; Alex Domochowski, bgt; Aynsley Dunbar, dms). Pas grand-chose d'autre à dire... Terminons par le moins connu des (bons) groupes de blues: le « Jeff Beck's group » dont le magnifique disque, « Truth » vient (enfin) de sortir en France. Toujours en retard de trois longueurs... Formidable soliste, presque l'égal de Clapton et comme lui ex-Yardbird (notons, à ce propos, que les premiers enregistrements des Yardbirds sont truffés de blues et soutiennent sans peine la comparaison avec ceux de groupes aujourd'hui à la mode), Beck joue le blues avec foi, talent et swing, mieux que bien des « vedettes » du moment. On peut dès lors se demander pourquoi il végète dans un injuste semi-anonymat. Pour lui aussi, la route est dure...

AUCUN RAPPORT AVEC LE BLUES

Impossible d'analyser ici, même brièvement, le style de tous les groupes de blues britanniques qui fourmillent dans (suite page 53)

JETHRO TULL
Les meilleurs ?





LES
IDÉES
D'HALLYDAY
2

— Peut-on dire que le public a lui aussi évolué en France ?

— C'est-à-dire que maintenant, il y a un beaucoup plus grand nombre de gens qui aiment ce genre de musique. On entend presque plus que ça. Enfin, il y avait avant des gens qui venaient pour voir, justement, comme tu disais, « la bête Hallyday ». Maintenant, je pense qu'ils viennent voir un artiste.

— Avant, il y avait, je crois, des jeunes spectateurs qui venaient pour te chahuter ou qui t'attendaient à la sortie pour te provoquer.

— C'est exact. Il y en a toujours, d'ailleurs. Et ça existera toujours. C'est la même chose en Angleterre pour les Beatles, ou en Amérique pour d'autres chanteurs de ce style-là. Ça fait partie du contexte de la musique pop.

— Tu ne trouves pas ça étrange, ce complexe d'agressivité, cette attitude du gars qui vient en se disant « Je vais voir si c'est un homme » ?

— Ce n'est pas exactement ça. Ils sont très gentils quand ils sont seuls. C'est quand ils sont plusieurs qu'ils « roulent ». Ou alors, devant leur petite amie. Oui en général, c'est à cause de leur petite amie. Les filles disent « Oh ! il est bien », tout ça. Alors, les gars sont jaloux, se laissent aller. Et il suffit qu'ils aient bu un coup...

— Il est vrai que tu dois avoir plus d'admiratrices que d'admirateurs.

— Oui, une grande partie de mon public est composé de filles. Je préfère, d'ailleurs ! (Il rit).

— A ce propos, je ne sais pas si tu as vu il y a quelque temps à la télévision, un reportage sur une fille qui est la fan n° 1. C'était très intéressant.

— Eh ! bien, elle est là-haut en ce moment, dans la cour.

— Elle te suit partout ?

— Presque. Chaque fois qu'elle sait où je suis.

— Et tu la connais ?

— Oui, je la connais, bien sûr.

— C'est formidable, cette adoration continuelle ! Mais est-ce que ce n'est pas gênant à la fin ?

— Non. Parce qu'elle ne me demande rien. Elle est là. Elle ne parle pas. Je ne la vois pas.

— C'est une espèce d'ombre qui te suit sans arrêt, en somme ?

— Presque. Quand je suis à l'Olympia,

si elle l'a su, elle m'attend à la porte pour me voir passer. Et puis, quand elle m'a vu passer, elle s'en va.

— Est-ce que tu aurais fait ça ?

— Oui. Je l'aurais fait pour les débuts d'Elvis. Je l'aurais fait pour James Dean. Pas aussi longtemps, remarque, mais pour les voir une fois.

— Mais elle, c'est vraiment la passion. Ça dure depuis combien de temps ?

— Quatre ou cinq ans.

— Maintenant que tu es arrivé, que tu es connu et qu'il t'arrive de rencontrer à Londres, parce qu'à Paris ils ne viennent jamais, ou en Amérique, des grandes vedettes, est-ce que tu as ce côté fan ? Quand tu vois les Beatles ou Elvis Presley, par exemple ?

— Elvis, je ne l'ai jamais rencontré. Et les Beatles sont des amis. Alors je ne peux pas dire. On ne peut pas être en admiration devant quelqu'un que l'on connaît comme devant quelqu'un que l'on ne connaît pas. Et puis, les Beatles je les ai connus vraiment au début. Ils ont failli jouer dans mon orchestre. C'était à l'époque, il y a longtemps, où je changeais d'orchestre. Il y a sept ans à peu près. Eux, ils jouaient en Allemagne, au Star Club, avec...

— Tony Shéridan.

— Tony Shéridan, oui. Ils avaient entendu dire que je cherchais un orchestre, ils ont téléphoné à Lee pour lui demander si j'avais besoin de musiciens et Lee leur a répondu que je venais d'en trouver. Je venais de trouver Jo et les Showmen. Ensuite, ils sont devenus ce qu'ils sont.

— Ça n'est pas mal comme résultat !

— Oui, c'est formidable.

— Il n'y a pas d'autres gens que tu aimerais voir ?

— De notre génération ? J'aimerais bien voir Elvis. C'est à peu près le seul que je n'aie pas vu.

— Et le jour où tu le rencontreras, tu seras comment ?

— Je ne sais pas. Pas du tout.

— Seras-tu impressionné ?

— Certainement, oui. Certainement.

— Tu as rencontré quelqu'un à Paris, et cet homme, il y a eu un an le 10 décembre, est mort. Il s'appelait Otis Redding. Qu'est-ce que ça t'a fait ?

— Ça m'a fait un choc. D'abord parce que la plupart des chanteurs de ce style (parce que même si c'était du R'n'B, c'était très proche du rock'n'roll), la

plupart sont morts en avion. Il y a eu Buddy Holly, il y a eu Richie Valens, il y a eu un groupe américain dont je n'ai pas le nom en tête là. Il y a eu Eddie Cochran qui, lui, est mort en voiture. Et, on se dit « Encore un qui est victime du voyage ». Et puis, je trouve que c'est triste parce qu'on ne retrouvera jamais plus quelqu'un comme Otis. Beaucoup suivront, qui feront le même genre de musique, mais ça ne sera jamais pareil. Il était quand même le premier dans ce style-là. Et même si il n'était pas le premier, c'est quand même lui qui a le plus marqué. Je trouve que le R'n'B est un peu mort quand il est mort.

— Je t'entendais parler tout à l'heure quand tu es arrivé. Tu racontais un film ?

— C'est le film que je dois faire.

— Avec qui ?

— Avec Jean-Marie Périer comme metteur en scène. L'histoire est écrite par Jean-Marie et Pierre Uytterhoven.

— Est-ce qu'il n'écrit pas des scénarii avec Lelouch ?

— Oui, c'est ça. C'est lui qui a fait « Un homme et une femme ». Et on est en train d'écrire le scénario. Hier soir, on est resté jusqu'à 5 heures du matin.

— Tu participes à la création du scénario ?

— Oui, bien sûr. Je m'y intéresse parce que je suis aussi co-producteur du film, et en fin de compte c'est un film qu'on fait en équipe. Un film qu'on avait envie de faire depuis longtemps. C'est l'histoire d'un chanteur, une idole, et qui tombe. Je ne peux pas en dire plus que ça autrement tu n'iras pas voir le film. Mais c'est assez sordide. Il y aura la description de tout le ramassis de vautours du métier... C'est fait d'un œil assez spécial et ce sera plutôt un film angoissant qu'un film musical ordinaire. Quelque chose comme de l'Edgar Poe. Ce sera vraiment mon premier rôle sérieux.

— Est-ce qu'il y a des metteurs en scène, français ou étrangers, avec qui tu voudrais tourner ?

— Bien sûr. Il y a Fellini d'abord avec qui je voudrais tourner en premier. J'aimerais bien tourner aussi avec Truffaut. J'adore Enrico aussi. Et puis d'autres, je ne sais pas, dont j'oublie les noms.

— Tu as assez bon goût !

— Ah ! et puis Polanski aussi que je trouve formidable.

— L'idée de Jean-Marie me fait penser, à cause du chanteur déchu et parce que tu viens de me parler de Fellini et d'Edgar Poe, au sketch de Fellini dans « Les histoires extraordinaires d'Edgar Poe » avec Terence Stamp...

— Ce sera un peu ce genre de personnage.

— Avec cette atmosphère fantastique ?

— C'est ce que nous recherchons.

— Qui va jouer avec toi ?

— Il y a déjà le père de Jean-Marie, François Périer. Les autres, on ne sait pas. Pour l'histoire d'amour, une inconnue qui est la femme du frère de Jean-Marie, une fille très belle. Dans le rôle de ma secrétaire ce sera Dani, la chanteuse. Et puis il y aura peut-être Jimi Hendrix.

— On va revenir un petit peu à la musique. De quelle manière conçois-tu tes disques ?

— Maintenant, je fais ou bien une chanson lente, très triste, ou bien au contraire une chanson complètement démente, rythmée, qui est le blues d'aujourd'hui.

— Quels sont les disques qui t'inspirent ? Je vois par exemple là, John Mayall, les Canned Heat...

— J'écoute un peu de tout. Jimi Hendrix, Les Cream, les Byrds, même Zappa.

— Est-ce qu'il t'arrive de reprendre des trucs précis ?

— Ce n'est même pas pour piquer des trucs. Si on veut rester dans le coup de l'évolution de la musique, et même si on veut aller au-delà, encore plus loin, il faut écouter des tas de disques, il faut tout écouter. J'écoute même d'autres styles de musique, aussi bien Ravi Shankar que Zappa. C'est comme George Harrison qui est allé aux Indes et a écouté de la musique indienne. Il faut écouter un peu de tout. Pas obligatoirement un seul style de musique.

— Justement, de ce côté-là, à Paris, nous ne sommes pas très gâtés. Ça ne vit pas beaucoup musicalement. À côté de Londres en particulier. Quand on arrive à Londres, on sent tout de suite que les gens remuent, écoutent la musique, sont curieux de tout ce qui est nouveau. Mais tu vas souvent à Londres...

— Presque tout le temps. Dans les clubs on voit des types qui jouent, on ne sait pas qui c'est, on trouve ça formidable.

Seconde partie
d'une très
libre conversation
entre
Johnny Hallyday
et
Pierre Chatenier

Et puis quinze jours après, pouf, tu vois éclater un nom. Il y a à peu près trois mois, au « Révolution », il y avait un gars qui chantait. C'était extraordinaire. C'était Joe Cocker. Je ne l'ai su qu'après, quand il est venu à Paris ensuite. Il a été bien filmé dans le show de Sylvie, avec les danseuses qui avaient l'air de faire les chœurs en play-back ; on aurait dit un nouveau Ray Charles avec de nouvelles Raelets.

— Tu n'es pas apparu dans le show-télé de Sylvie, pourquoi ?

— Je ne voulais pas donner l'impression d'aider Sylvie. On a toujours dit « Oui, Sylvie, s'il n'y avait pas Johnny ». Alors, je l'ai laissée le faire toute seule pour qu'elle prouve aux gens qu'elle était capable de faire quelque chose d'elle-même.

— Au point de vue métier, vous êtes complètement séparés tous les deux ?

— Oui, et puis de toutes façons, on ne pourrait pas chanter dans la même soirée maintenant parce qu'on ne chante plus du tout le même style de chansons. Et en plus de ça, moi, j'ai un public composé à 80 % de filles. Et même si elles aiment Sylvie, ça ne leur plaît pas. Il y a quand même un malaise quand on chante ensemble.

— Mais ce show que tu prépares pour le Palais des Sports, est-ce que tu as déjà des idées de ce que ce sera ?

— On y travaille. Mon technicien y va tous les jours en ce moment. On prépare un décor assez spécial. Ça va être beaucoup plus dément que la dernière fois. On peut se le permettre parce que la dernière fois, on a eu pour quatre millions de décoration et je ne chantais qu'une soirée. Je ne pouvais pas dépenser plus d'argent. Tout mon cachet y est passé, j'y ai même mis de l'argent

de ma poche. Mais comme cette fois-ci je vais y rester une semaine, là, je peux me permettre de faire le double de frais.

— Quels seront les éléments principaux ?

— Ça va être à base de sons et de lumières.

— Et tu seras tout seul ?

— Je pense qu'il y aura toute mon équipe. Tout mon show.

— Tu n'emploies jamais ni choristes dans le genre Raelets, ni danseuses. Il n'y a que des hommes autour de toi sur scène. C'est voulu ?

— Oui, j'y tiens. Je ne suis pas pour les danseuses.

— On a l'impression qu'il faut qu'il n'y ait autour de toi que des hommes, bien habillés, beaux. C'est vraiment le spectacle axé sur les spectatrices.

— C'est comme ça que je vois notre style. Surtout ce qu'on va essayer de faire, ce qu'on est en train de travailler maintenant, de la musique beaucoup plus sauvage. Ça n'irait pas du tout avec des filles.

— Pas de filles sur scène donc, mais toute une meute dans la salle ! Il y a autre chose d'assez particulier quand on parle de toi, quand on te voit, on te tutoie tout de suite.

— Je crois que ça vient du fait que je chante depuis dix ans et que les gens ont l'impression de me connaître depuis longtemps, même sans m'avoir jamais rencontré. Ça vient peut-être de ça.

— Finalement, c'est un beau résultat que les gens se disent « Johnny, je connais » et aient envie de te tutoyer ?

— Rendez-vous dans dix ans, on verra bien.

Propos recueillis à Paris, le 6 décembre 1968 au Studio 10, pendant une pause des musiciens, et en présence de Jean-Pierre Leloir, par PIERRE CHATENIER.



ENTRE LES DEUX DES PORTES

Comme chacun de ses prédécesseurs, le nouveau titre des Doors, « Touch me », est en train de grimper allégrement vers les sommets des hit-parades. Bonne occasion pour reparler des Doors, de leur jeune carrière et de leur art.

Le groupe fut créé pendant l'été 1965, lorsque Ray Manzarek (Raymond Daniel Manzarek, organiste, né le 2 décembre 1942 à Chicago) quitta le groupe qu'il avait primitivement formé avec ses frères et dans lequel il jouait du jazz et

du blues au piano. Au cours de cet été, donc, Ray Manzarek retrouva à Venise (Californie) un jeune homme qu'il connaissait déjà un peu : Jim Morrison (James Douglas Morrison, chanteur, né le 8 décembre 1943 à Melbourne (Floride)). Ce dernier lui annonça qu'il écrivait des chansons et lui en chanta même une « Moonlight Drive » : « Nageons vers la lune, escaladons les flots, enfonçons-nous dans le crépuscule, c'est là que la ville se cache... ».

Séduit par ces paroles assez inhabituelles pour une musique de rock, Manzarek se dit qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Les deux hommes songèrent tout d'abord à fonder un groupe à deux éléments et qui s'appellerait « Doors », d'après une phrase de William Blake : « There are things that are known and things that are unknown ; in between are doors » (il est des choses que l'on connaît et d'autres que l'on ne connaît pas ; entre les deux, il y a des portes) ;

Les Doors,
groupe violent
et populaire aux
Etats-Unis,
ouvriront-ils
vraiment les portes
de la
connaissance ?



JIM MORRISON.

mais, bien vite, le groupe s'agrandit : dans un centre de méditation du Maharishi, Ray rencontra un batteur de jazz nommé John Densmore (né le 1^{er} décembre 1944 à Santa Monica (Cal.). Ce dernier hésita un moment, pas trop sûr que la musique des Doors était celle qu'il voulait jouer, puis il finit par se laisser convaincre. Et c'est dans un autre centre de méditation (on voit la haute tenue spirituelle des membres du groupe) que fut déniché le dernier compère, un dénommé Bobby Krieger (né le 1^{er} août 1946 à Los Angeles) dont le jeu de guitare plût beaucoup aux trois autres. Bobby devait par la suite se révéler important pour les Doors puisqu'il écrivit les paroles de « Light my fire » et de « Love me two times » que l'on attribue souvent et par erreur à Jim Morrison. Bobby est le penseur du groupe, celui qui déclare volontiers que « la méditation est un moyen de circonvenir la partie obscure de la vie ».

La chaîne

Les Doors étaient quatre et ils le restèrent. Le problème de la basse fut résolu par l'emploi d'un piano-basse Fender et l'éventuelle addition d'un bassiste lors des séances d'enregistrement (et pas des moindres puisque c'est Leroy

Vinnegar qui joue dans « Spanish Caravan »). Le reste de l'histoire des Doors ressemble à ce qui arrive de nos jours à bien des pop-groups : à peine connus, ils signent un contrat d'enregistrement chez Elektra et sortent, en janvier 1967, un LP (« The Doors ») sur lequel figure « Light my fire », premier au hit-parade américain. La chaîne du succès se renforcera par la suite de solides maillons tels que « Unknown soldier », « Hello, I love you » et d'autres, pour aboutir à « Touch me ».

Comédien

La figure marquante des Doors est incontestablement Jim Morrison, devenu en deux ans un redoutable monstre sacré du show-business. Il ressemble, avec son visage aux traits ronds et réguliers, à un Cupidon d'un tableau de la Renaissance. Mais il n'en a pas l'attitude... Pourtant, il y a deux Jim Morrison : celui qui parle d'une voix douce et possède des manières presque timides quand il n'est pas sur scène, celui qui se montre courtois et poli dans le privé, voire même érudit ; et puis l'autre Jim Morrison, celui qui s'exhibe, au sens fort du terme, dans un costume de cuir noir, celui qui, de son propre aveu, se montre volontiers grossier et « primitif ». « Je veux être libre de tout expérimenter au moins une fois dans ma vie. » Jim Morrison sur scène, c'est un spectacle rare (on peut se souvenir, à ce propos, qu'il fit du théâtre dans sa prime jeunesse) et qui ne manque jamais de choquer les bonnes âmes : électrique, érotique, provocant et suprêmement excitant, tel est Jim Morrison quand il se tord dans les lumières et mouille son cuir noir d'une sueur brûlante. Pour la moralité, on verra après. « J'étais moins comédien et moins artificiel à mes débuts, admet-il, mais, maintenant, nous jouons pour un public beaucoup plus important et dans des salles immenses. C'est pourquoi il est nécessaire d'exagérer, d'outrer et d'extérioriser à l'excès chaque geste et chaque attitude, jusqu'à une limite qui confine au grotesque. Je fais tout mon possible pour compenser cette sensation d'éloignement et de non-intimité que peuvent ressentir des spectateurs assis dans un petit coin au fond d'une grande salle. » Jim Morrison a bien retenu la leçon de son modèle, Elvis Presley.

Provocateur !

Aux États-Unis, Jim Morrison fut plusieurs fois arrêté pour « conduite immorale sur scène ». C'est qu'il n'hésite pas, quand un policier (et il y en a durant les récitals des Doors !) s'approche de lui, à lui tendre son micro en hurlant : « Vas-y, mon vieux, dis ton truc ! » Il s'ensuit régulièrement des émeutes dans la salle et des dizaines de spectateurs

enfournés dans les paniers à salade. Mais son plus beau « coup », c'est à Phœnix que Morrison le réussit, quand, abandonnant une chanson au beau milieu d'un couplet, il se mit à hurler aux spectateurs qu'il « y en avait marre de cette société et que ça ne serait pas mal de la foutre par terre... » L'émeute qui s'ensuivit dura plusieurs heures ! On s'attendait bien à quelque chose de ce genre lors de la venue des Doors en Angleterre. Pour eux, cette tournée marquait une sorte de recommencement devant un public tout neuf ; « C'est comme un retour au bon vieux (!) temps de nos débuts, c'est extrêmement stimulant de jouer devant un public avec lequel on n'a jamais eu de contact. C'est un défi. Cela nous amuse beaucoup plus de jouer ici que partout ailleurs en Amérique. » Paroles prometteuses... A la Round House, il y eut un moment de panique : pour accentuer l'effet scénique de « The End », Jim demanda que l'on baisse les lumières et ne fut pas entendu. Il se mit alors à crier « Lights, lights ! », et bientôt tout le public avec lui. On était à deux doigts d'une nouvelle émeute, mais le technicien se décida à baisser ses lumières et tout rentra dans l'ordre. L'Angleterre avait eu chaud ! Jim continua son extraordinaire numéro dont le sommet fut l'interprétation de « Unknown soldier » : arrivé au passage où le condamné à mort doit être exécuté, Jim devient, et ce de façon hallucinante, le soldat qui va affronter les baïes. John Densmore roule alors le tambour et, dans un grand cri, Jim s'effondre sur scène. Mort. Impressionnant.

Engagés

Quand on demande à Jim de définir la musique du groupe, il répond inmanquablement : « Comment décrivez-vous votre main gauche ? » C'est que la musique des Doors est assez particulière et difficilement comparable à une autre. Du rock moderne, en gros, sur lequel viennent se greffer quelques apports de musique underground. Mais la musique des Doors reste extrêmement simple, toute basée sur un beat martelé sans répit et des riffs très efficaces joués conjointement par l'orgue et la guitare. Ce n'est pas dans leur musique que réside l'aspect révolutionnaire des Doors, mais dans leurs textes, leur jeu de scène et cette façon qu'ils ont maintenant de s'arrêter brutalement de jouer pour haranguer la foule et lui lire des poèmes engagés. Cela peut ne pas plaire à tout le monde, c'est pourtant un aspect très important de l'évolution de la musique d'aujourd'hui : l'irruption, enfin, de la vie dans la chanson. Peut-on blâmer des jeunes gens de 1969 de ne plus avoir, mais alors plus du tout, envie de chanter les petits oiseaux et les fleurs dans les champs?... — JOCELYNE BOURSIER.



BARBRA

« Un jour, ce seront les engagements qui courront après moi, et pas moi après les engagements ». La petite Juive de Brooklyn qui rêvait de devenir la reine de Broadway est aujourd'hui la star la mieux payée du monde, et l'artiste la plus chère que le show-business ait jamais connue. « Cette merveilleuse Barbra Streisand, pétillante, adorable, vous fera tourner la tête » promettait la bande-annonce française de « Funny Girl ». Depuis deux mois les salles qui projettent le film ne désespèrent pas. C'est que Barbra Streisand est tout simplement la chanteuse du demi-siècle, doublée d'une grande actrice.

William Wyler a soixante-six ans. On lui doit de grands et beaux films : « Les Hauts de Hurlevent », et « Ben Hur » entre autres. « Funny Girl » est sa première comédie musicale filmée. « Barbra Streisand est l'unique raison d'être de ce film. Elle travaille parfaitement, en vraie professionnelle, ce qui est rare pour un premier film, et sans jamais paraître fatiguée ».

Ray Stark est le producteur de « Funny Girl » à la scène et à l'écran. Sa femme est la fille de la vraie Fanny Brice, cette artiste des années vingt dont le film retrace la carrière et qu'interprète avec brio Barbra Streisand. « Une sacrée actrice, dit-il, et qui tient le rôle à la perfection, avec une rare vérité ».

Dan Striepeke est le directeur du département décors de la 20th Century Fox. Il s'est occupé de la reconstitution d'un quartier de New York de 1890 pour le tournage de la deuxième comédie musicale filmée de Barbra Streisand « Hello Dolly », sous la direction de Gene Kelly (Armstrong a rendu célèbre le thème principal de ce musical qui tient l'affiche à Broadway depuis quatre ans). « Ce que j'apprécie chez Barbra Streisand, c'est cette joie de vivre facétieuse qui la caractérise si bien. Et je crois bien qu'à part, peut-être, Sir Laurence Olivier, elle est, de tous les acteurs et de toutes les actrices avec lesquelles j'ai travaillé, la plus appliquée et la plus consciencieuse ».

TOUS LES PONCIFS DU GENRE

Si les scénaristes d'Hollywood devaient écrire, pour une comédie musicale, la vie de Barbra Streisand, ils tomberaient vite dans les pires poncifs du genre — l'enfant abandonnée des faubourgs, qui devient chorus-girl puis vedette, les problèmes psychologiques qui s'ensuivent, les drames sentimentaux du show-business, les danses des années vingt et trente, qui sont devenues autant de lieux communs. C'est pourtant l'histoire (à peu près vraie) de Fanny Brice. A quelques détails près, c'est aussi celle de Sarah Bernhardt, notre premier « monstre sacré », ou celle de Marilyn Monroe, incarnation parfaite du « star-system » hollywoodien. Mais pour Barbra, il faut y apporter quelques retouches : elle n'est pas alcoolique, ni droguée, ni nymphomane. Elle est seulement farfelue !

Barbra Streisand naît à Brooklyn, rue Pulaski, le 24 avril 1942. Son père, un maître d'école, meurt alors qu'elle a à peine un an. Sa mère, repasseuse dans un pressing de luxe qui appartient au champion de boxe Ray Sugar Robinson, l'élève comme elle peut, avec ses deux frères, dans un réduit souterrain blindé, une de ces caves à l'épreuve des bombes que le War Department s'était empressé de construire au lendemain de Pearl Harbour. Mais « si la pauvreté est un état social, elle ne fut jamais pour moi un état d'âme », dit-elle aujourd'hui, « A quatorze ans, je savais déjà, avec conscience et fermeté, qu'un jour je serais riche et célèbre ». Pour pouvoir s'offrir le cinéma trois fois par semaine, elle fait des gardes d'enfants. Au festival de Newport, elle contracte la passion du jazz, en vendant des coca-cola et des sandwiches. Ouvreuse de théâtre, elle se vieillit à dessein par un maquillage outrancier, « de peur d'être reconnue par certains spectateurs quand je serais célèbre » ! Un jour, elle assiste à la représentation du « Journal d'Anne Franck ». Bouleversée, elle décide qu'elle sera comédienne, ou rien. Quitte Brooklyn, prend une petite chambre à Manhattan et commence le tour des agences. « Dès que je lisais l'annonce d'une audition dans un journal corporatif, je me présentais, je faisais la queue des matinées,

des après-midi entières. On refusait de m'entendre, on me claquait la porte au nez. Toujours pour le même motif : « Vous n'avez pas le physique de l'emploi ». Démoralisée, j'en suis venue à penser que n'ayant pas de physique, je n'aurais pas d'emploi ! ».

Alors, la drôle de fille « maigrichonne, aux joues pâles, aux pommettes saillantes, au menton anguleux, au nez de sorcière pour patronages » (ce sont les motifs d'un refus d'engagement que Barbra Streisand a, depuis, renvoyé à son auteur !) se met à chanter. Elle se présente à un « crochet » amateur, dans un cabaret de Greenwich Village, et insiste pour être annoncée sous son vrai nom : Barbara Streisand (ses biographes officiels ne lui avaient pas encore enlevé le a). Elle va en finale, la gagne, et remporte un engagement à cinquante dollars la semaine, plus les repas gratuits. « Aujourd'hui encore, je ferais n'importe quoi pour un repas gratuit ».

Très vite, un des plus gros cabarets de New York l'engage, et elle commence à faire parler d'elle. Avec ses vêtements achetés aux Pucés. Avec sa version très personnelle de « Who's afraid of the big bad wolf ». Un jour, alors qu'elle doublait une chanteuse dans un théâtre d'enfants de Central Park, un directeur artistique de C.B.S., qui venait chercher son fils, l'entend : la bande originale de « Funny Girl » est le treizième album de Barbra Streisand publié par C.B.S. Tous ont été des disques d'Or. Barbra a globalement vendu plus de soixante-dix millions de LP, et battu les records de vente des Beatles aux U.S.A.

Peu de temps après son premier disque, elle apparaît régulièrement à la télévision, dans le PM East Show de Mike Wallace. C'est sur le petit écran que John F. Kennedy la découvre. Il l'invite à chanter à la Maison Blanche le 28 octobre 1963. « Depuis combien de temps chantez-vous ? » — « Depuis aussi longtemps que vous êtes président », lui répond-elle !. Il lui promet d'assister à la géné-

rale de sa première comédie musicale en vedette, « Funny Girl », dont elle vient de commencer les répétitions. Un mois plus tard, il meurt, assassiné, à Dallas. Le 26 mars 1964, au Winter Garden Theatre, de Broadway, « Funny Girl » vaut vingt-trois rappels à Barbra Streisand, la couverture de « Time » et « Life », et cette critique de Jean-Jacques Gauthier, la bête noire des comédiens français : « Un époustoufflant animal de théâtre... Tout en elle mérite l'admiration, son visage un peu clownesque, et pourtant séduisant, la multiplicité de ses expressions, l'esprit de sa musique et de sa voix, son charme insolite, sa spontanéité gouailleuse. Barbra Streisand est miraculeuse ».

EMBOUTEILLAGES MONSTRES DANS LE PORT DE NEW YORK

La voilà sacrée vedette à Broadway. Elle « tiendra » l'affiche trois ans. Et deux ans à Londres ! La « Drôle de fille » c'est elle, et elle seule. Lorsqu'elle fut enceinte — elle s'est mariée, en 1963, au producteur Elliott Gould —, la jauge du théâtre londonien où se donnait « Funny Girl » tombait de 2 300 à 500 livres sterling, les soirs où elle n'était pas là.

William Wyler, impressionné, retient Barbra Streisand pour l'adaptation cinématographique de « Funny Girl » dès qu'elle aura terminé ses représentations à la scène. Et l'année dernière, il s'attaque à la somptueuse réalisation que l'on sait : tournage en 70 mm, durée 2 h 46 mn, quatorze thèmes musicaux, cent quinze instrumentistes, trente-trois rôles, quatre-vingt-douze chorus-girls et chorus-boys, mille cinq cents figurants... soit finalement un budget de huit milliards d'anciens francs, dont un seizième pour le cachet de la vedette. Autant qu'Elisabeth Taylor ! « Funny Girl » est conçu de a jusqu'à z pour Barbra Streisand. On comprend pourquoi la Lloyds a assuré pour huit milliards d'anciens francs « la plus belle voix du siècle ». Ce qui explique aussi la foule d'anecdotes aussi pittoresques qu'onéreuses qui ont marqué le tournage. La location au Musée national de l'automobile de Detroit d'un taxi datant de 1917. La remise à neuf de la gare centrale de Jersey-City, promise aux pioches des démolisseurs et dont on a retardé la destruction. L'arrêt total du trafic dans le port de New York survolé à basse altitude par une flottille d'hélicoptères. La stupéfaction des trois milles dockers à la vue du remorqueur 24, construit en 1906,

allant rejoindre, Barbra Streisand à la passerelle, le transatlantique emportant Omar Sharif-Nick Arnstein — le grand amour de Fanny Brice — vers l'Europe. C'est par ce film que Barbra Streisand est révélée aux Européens. Aux États-Unis et en Angleterre, il y a longtemps qu'on se dispute ses enregistrements. Sa voix est d'une clarté unique, d'une ampleur extraordinaire. Pas un défaut, pas une faute technique. Le talent de Judy Garland et le coffre d'Ella Fitzgerald. Il faut absolument l'entendre chanter « My man », au final de « Funny Girl ». La version de Barbra Streisand fera date comme celles de Billie Holiday et d'Edith Piaf. Les Américains l'appellent déjà « La Streisand », ce qui est un hommage rare, que l'on ne rend qu'aux plus grands. Elle peut chanter « Carmen » avec autant d'aisance que « Porgy and Bess », l'opéra de Gershwin. L'année dernière cent vingt mille personnes, plus dix ou douze mille resquilleurs, se sont disputés des places debout pour l'entendre chanter à Central Park ! Et les Français ne pourront l'entendre chanter qu'à deux conditions : qu'elle puisse donner une soirée de gala, chère, très chère, pour le Tout-Paris fortuné, et qu'on lui organise un récital gratuit aux Tuileries, devant cinquante mille personnes !

Il est vrai que ses cachets défilent toute concurrence : cent vingt-cinq millions d'anciens francs pour une semaine de cabaret à Las Vegas. Enfoncés les Sinatra ou les Sammy Davis qui n'ouvrent pas la bouche pour moins de cinq millions anciens par soirée ! Il convient de préciser qu'elle est obligée d'en reverser aussitôt 90 % au fisc américain.

UNE ACTRICE QUI CHANTE

Comme la Callas, elle est plus qu'une chanteuse. Elle est une actrice qui chante, comme elle aime à le préciser, et qui transforme une chanson de trois minutes en une pièce en trois actes.

François-René Cristiani vous conte ce mois-ci l'histoire de Barbra Streisand révélée au public français par « Funny Girl » dans lequel elle tient le rôle de Fanny Brice, légendaire vedette des années 20, tandis que...

Excepté « Funny Girl », ses deux meilleurs albums sortis en France sont « My name is Barbra » et « My name is Barbra-two ». Les standards du répertoire américain y sont interprétés avec chaleur et émotion, parfois sur des tempos d'enfer qui font inévitablement penser à la grande Ella. Qui aurait pu penser que la rivale de la « First Lady in jazz » serait une chanteuse blanche de vingt-six ans ?

« Je m'appelle Barbra » est un disque à mettre à part. Barbra Streisand l'a enregistré sous la direction de Michel Legrand, son directeur artistique pour ce disque et pour un autre. Elle y chante en français, « C'est si bon », « Le mur », de Gilbert Bécaud, ainsi qu'un bon nombre de ballades écrites pour elle par Michel Legrand.

« Funny Girl », enfin, son dernier disque, est passionnant à plus d'un titre. C'est d'abord la bande originale du film, et d'autre part il permet de mesurer tout l'éventail des facéties vocales de Barbra Streisand. Et, peut-être, d'imaginer que dans la vie, elle n'est pas moins facétieuse, au contraire. Dotée d'un solide sens de la répartie, elle a un tempérament qui est tout l'inverse de celui des stars hollywoodiennes : elle ne se prend pas au sérieux, et avoue « Je suis terriblement paresseuse, je ne fais que ce qui me plaît, mais je travaille beaucoup tout de même ! ».

En ce moment, elle tourne avec Yves Montand son troisième film, « On a clear day you can see forever ». Sous la direction de Vincente Minelli, un des maîtres du genre.

En octobre, nous verrons « Hello Dolly » et on peut d'ores et déjà prévoir à ce second film une aussi belle carrière que celle que fait le premier. Peut-être, à ce moment-là, ne dira-t-on plus que Barbra Streisand qu'elle est la Callas du music-hall, mais de la Callas qu'elle est la Streisand de l'opéra ! — FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.



Dynamacord

Installation d'amplification pour orgues électroniques

ORGACORD

Ampli-pilote 40/60 Watts pour orgue, 3 entrées, réglage des basses et des aiguës. Filtre de présence à 3 positions, 2 haut-parleurs spéciaux, prise pour chambre d'écho ou unité de réverbération. Prise pour "Leslie" et ampli supplémentaire "Duocord". Panneau de commande éclairé en aluminium mat. Coffre recouvert de tissu plastique noir. Equipé de 2 poignées et de 4 roulettes amovibles.

DUOCORD

Ampli supplémentaire 40/60 Watts permettant de doubler la puissance fournie par l'ampli ORGACORD Equipé de 2 haut-parleurs spéciaux. Présentation et dimensions identiques au modèle ORGACORD. ORGACORD et DUOCORD peuvent être superposés pour former une seule unité de 80 Watts.

IMPORTE ET GARANTI :

- * S.A.R.L. A.P. FRANCE 28-30, avenue des Fleurs, LA MADELEINE/LILLE
- TECMA, 161, avenue des Chartreux, MARSEILLE
- TECMA, 10, rue d'Armagnac, TOULOUSE
- RADIOVISION 7, cours de la Liberté, LYON.
- * BELGIQUE : Ets A. PREVOST et FILS S.P.R.L. 107, avenue Huart Hamoir, BRUXELLES 3



guitares
amplis
sonos
effets spéciaux
batteries
orgues

■
tout ce matériel
à votre disposition
pour l'essayer seul
ou en formation.

■
location
location-vente
occasion
reprise

, une ambiance
fuzz

dépositaire Fuzz à paris :
cambon-musique, 49, rue cambon, paris 1^{er} (face à l'olympia), tél. 742.93.57

Et le monstre sacré alluma une autre Marlboro. On a trop dit ou écrit qu'elle est belle sans l'être vraiment tout en l'étant malgré tout, pour que l'on ne se pose pas la question de savoir quand ce bon vieux monde se décidera à remettre un peu en question des critères esthétiques datant de l'Antiquité. Que ceux qui ont de grands nez et des yeux qui louchent aient enfin leur chance, que la vie se mette un peu à l'envers, voilà qui serait juste.

Barbra Streisand est belle, sans restrictions, inutile de chercher à affadir par l'analyse les émotions qu'elle procure à celui qui la regarde. Il est bien plus agréable de se contenter de les subir. Mais il faut aussi parler, sous peine d'avoir l'air béatement idiot (ceci n'étant pas une règle générale puisqu'il semble bien que le journaliste qui lui a demandé « que faites-vous dans la vie ? » aurait mieux fait de se taire)...

— C'est vrai que vous êtes née à Smyrne ?

— C'est une invention des gens qui m'ont lancée. Ils ont sans doute pensé que cela donnerait à mon personnage un petit côté « poor immigrant » propre à toucher le cœur des foules américaines.

— Et maintenant, où êtes-vous née ?

— A Brooklyn, comme tout le monde.

Et cette fois, c'est vrai ! Deux ans après mon « lancement », mes promoteurs ont changé leur fusil d'épaule et organisé une campagne de presse pour démentir cette histoire de Smyrne. Ils ont dû penser qu'une fois célèbre je devenais plus intéressante pour le public en tant que pur produit américain.

— Votre prochain disque sort dans deux mois. Que sera-t-il ?

— Il sera toujours dans le même style, le style super-vedette.

— C'est-à-dire ?

— Eh ! bien, je crois que je suis la seule super-vedette des États-Unis. Sinatra, par exemple, n'est qu'une vedette. Je suis super-vedette en raison de la qualité et de l'étendue de mon public qui comprend TOUTES les couches sociales, en raison aussi des ventes de mes disques. Je suis la chanteuse qui a vendu le plus grand nombre de disques aux USA, ces dernières années.

— Vous devez coûter très cher à ceux qui vous engagent.

— Assez, oui. Au mois de janvier, j'ai chanté huit minutes, applaudissements compris, dans un grand hôtel de Las Vegas, en compagnie de gens comme Frank Sinatra, Dean Martin, etc. On m'a payée 250 000 dollars. Mais, vous savez, je ne donne guère plus d'une dizaine de galas par an, plus les télévisions.

— Vous êtes riche ?

— On m'a dit que ma fortune se montait à quatre-vingt millions de dollars.

— Tout cela nous laisse sans doute assez peu de chances de vous voir un jour sur une scène française.

— Il n'y a aucune perspective pour moi en Europe. Aucune, pas même dans les prochaines années. Pas même au point de vue cinématographique.

— On parle pourtant d'un film en Italie...

— Oui, c'est vrai. Alors, si l'on ne peut vraiment pas reconstruire l'Italie aux États-Unis, j'irai. Heureusement, l'Italie est le pays d'Europe que je préfère.

— Quelles musiques aimez-vous, à part la vôtre ?

— J'adore la musique brésilienne. Il y aura d'ailleurs un morceau de Carlos Jobim dans mon prochain disque.

... Philippe Paringaux fut l'un des rares journalistes français à obtenir à Paris une interview exclusive de cette extraordinaire chanteuse, danseuse et comédienne.

— Et la pop-music ?

— Je pense que les Beatles sont le groupe le plus important de la musique moderne.

— Quelles sont les choses qui vous paraissent importantes dans l'évolution musicale actuelle ?

— Une, surtout : la drogue. C'est un extraordinaire stimulant de la créativité et de la sensibilité. Vous savez, 60 % des chansons de mon prochain disque ont été écrites par des gens qui prennent ou ont pris de la drogue.

— Vous en prenez vous-même ?

— Non.

— Que pensez-vous de la chanson française ?

— Je préfère ne pas répondre à cette question.

— Où voyez-vous votre avenir ? Dans le cinéma ou dans la chanson ?

— Certainement dans le cinéma. Je suis sûre que mon fils vivra dans un monde rempli d'images.

— La politique vous intéresse (question posée au moment de l'embargo) ?

— Pas jusqu'à présent. Mais que l'on refuse de donner des avions à des gens qui en ont besoin, je trouve cela grave, et c'est peut-être la raison pour laquelle je vais maintenant m'intéresser à la politique.

Et le monstre sacré alluma une autre Marlboro... — (propos recueillis par PHILIPPE PARINGAUX).



LE SPÉCIAL ORGUE *shade*

est équipé de: 2 HP de 385 cm
2 HP à chambre
de compression
100 Watts RMS



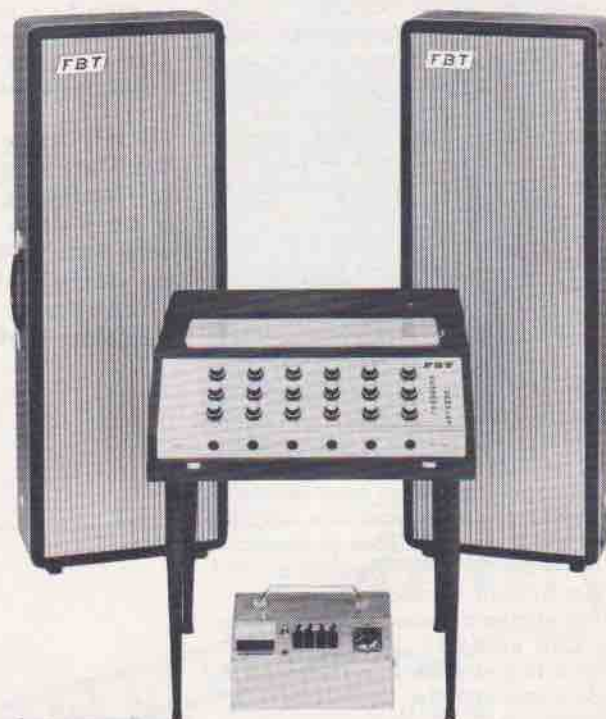
SHADE - France

78 - Houilles

FBT

Elettronica

AMPLIFICATEURS ET SONORISATIONS
POUR PROFESSIONNELS



PERSONAL COMPLEX 1.000 (100 watts)
Ampli avec Chambre d'Écho/Reverb.
incorporé + 2 Colonnes A3-600
(60 watts chacune)

PERSONAL COMPLEX 600 (60 watts)
Ampli avec Chambre d'Écho/Reverb.
incorporé + 2 Colonnes A2-400
(40 watts chacune)

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - Tél. : 606-68-06
CATALOGUE ET DÉPOSITAIRES
SUR DEMANDE

le blues aux yeux bleus

suite de la page 39

les clubs de Londres et d'ailleurs. Impossible non plus de ne pas citer de nom comme celui du Savoy Brown (Kim Simmonds, gt, hca ; Chris Youlden, voc ; Lonesome Dave, gt, voc ; Tony Stevens, bgt ; Roger Eearl, dms) qui joue sans s'en éloigner d'une note le blues chicagoin des années 50, celui de Bobby Bland et de Junior Parker. Une opinion intéressante de Kim Simmonds, qui rejoint celle de Mayall : « Les autres groupes commencent par faire du rock ou du pop, puis ils viennent au blues, comme les Love Sculpture par exemple, et font alors une musique qui leur est propre. Mais il apparaît vite que cette musique n'a aucun rapport avec le blues. Dans un sens, ce « blues-boom » a du bon, il apporte un tas de choses intéressantes ; mais il est également vrai que la grande majorité du public a besoin de s'aviser de ce qui est bon et de ce qui ne l'est pas, parce qu'au train où vont les choses, le blues ne va pas vivre longtemps en Angleterre ».

RÉVOLTE ET NON-ENGAGEMENT

Tout de même, nous n'en sommes pas encore là et une question vient à l'esprit quand on constate l'ampleur de ce mouvement vers le blues : pourquoi les jeunes Anglais d'aujourd'hui se sentent-ils soudainement le besoin de jouer la musique d'un peuple exploité qui n'a que de lointains rapports avec eux-mêmes ? Parce qu'eux aussi, comme

JOHN MAYALL.



les bluesmen noirs, se sentent en marge de la société et opprimés par elle, parce qu'il leur faut à tout prix trouver (ou s'approprier) un moyen non pas de se singulariser, mais de ne pas participer à l'impitoyable engrenage de l'aliénation qui les guette à chaque affiche ou à chaque image de télévision. De cette haine de la société sont ainsi nés deux courants musicaux, l'un radicalement révolutionnaire, celui des Doors, des Mothers, du Grateful Dead, qui ouvre grands les yeux et dénonce avec une violence inouïe les tares de la société (quand il n'incite pas carrément à la révolte), l'autre courant consistant à adopter une position de refus, de non-engagement : le blues. Car, quand un bluesman noir chante, il raconte ses expériences, sa vie, et l'existence d'un Noir aux USA est forcément confrontée sans cesse à des problèmes humains et sociaux, une longue suite d'humiliations, toutes choses qu'il fait passer dans son chant et sa guitare. La jeunesse anglaise aussi a ses problèmes, mais ce ne sont pas les mêmes, ce sont plutôt ceux que les Stones exposent dans « Street fightin' man ». Lorsque Big Bill Broonzy chante que sa petite amie l'a quitté, on voit se profiler derrière l'apparente simplicité des mots tout un arrière-plan de ghettos ignobles, de vie humiliée et de coups de pieds au cul (ou de corde au cou), mais aussi une résignation qui n'a rien de révolutionnaire. Les choses sont ce qu'elles sont, moches, d'accord, mais l'important est de survivre...

En reprenant la forme du blues mais aussi son état d'esprit, les jeunes Anglais n'ont certainement pas le désir de changer radicalement la société (il est symptomatique de voir que les paroles du blues anglais ne sont jamais engagées) ; ils s'en retirent, simplement, et chantent exactement comme s'ils n'avaient pas de problèmes. Il y a là un désaccord flagrant entre le fond et la forme qui devraient pourtant, comme dans le blues noir, être étroitement liés. Et le blues anglais n'aura de valeur réellement sociale que le jour où il abordera des problèmes spécifiquement anglais, quand Mayall chantera la dévaluation de la livre, Fleetwood Mac le racisme d'Enoch Powell et Jethro Tull la ménopause de la reine. « Lightnin' Hopkins chante bien « Viet Nam War »,... en fin de compte. — PHILIPPE PARINGAUX.

Vous aussi
faites connaissance
avec un ami
de qualité

Musical français
MUSICA - DISQUES
ORGANE DES JEUNESSES MUSICALES DE FRANCE

Vous n'y trouverez
pas d'articles
purement techniques
mais des introductions
pittoresques à la
musique et ce que
« Monsieur tout le Monde »
et « L'homme du XX^e siècle »
doivent connaître
en musique.

UNE
REVUE
ILLUSTREE

jeune

complète

dynamique

Numéro spécimen
GRATUIT

Découpez aujourd'hui même
ce bon et envoyez-le au
J.M.F./MUSICA DISQUE,
126, rue des Rosiers,
93 - SAINT-OUEN

Sans aucun engagement de ma
part, adressez-moi GRATUITEMENT
un numéro spécimen de
votre revue.

NOM ET PRÉNOM

ADRESSE

N° DÉPT VILLE

LA MAISON DU JAZZ

PLACE
PIGALLE
RUE FRODOIT
RUE VICTOR MASSE

LA MAISON
DES
GRANDES
MARQUES
INTERNATIONALES

Le plus grand choix de :

Guitares électriques
Guitares classiques
Orgues électroniques
Amplificateurs
Sonorisations
Batteries
Clarinettes
Saxophones
Trompettes
Vibraphones
Typiques

LA MAISON DU JAZZ
24, rue Victor-Massé
PARIS 9^e
TEL : 878.29.61

AKG
Framus
Premier
Ludwig
Fender
Hohner
Shure
Conn
Selmer
Gibson
Farfisa
Rogers
Vox
Ampeg
Standel
Greisch
KING

pour l'animation
de vos magasins
de vos discothèques
de vos soirées

- un analyseur de son
créant une lumière musicale
- un gradateur
pour tamiser vos lumières
- une puissance commandée
jusqu'à 2 kw

une production "J. COLLYNS"



J. COLLYNS



fabriqué par "AEC-FRANCE"

l'analyseur complet et
une rampe
de 6 spots de couleur
380 francs TTC

documentations et adresses
de nos revendeurs à :



66-70, Rue Regnault - Paris 13^e
tel 336.47.61

AEC France
présente ses productions
à la Foire de Francfort
Hall 11 - Allée C - Stand 342

les bonnes fées de france verdier

A vingt ans, elle se présenta aux Éditions French Music où Yvan Heldman et Charles Aznavour l'accueillirent avec le sourire de rigueur. Mais les sourires se figèrent vite : France Verdier ne savait vraiment pas chanter. Déçue sans doute mais pas découragée, elle se mit en quête d'un professeur de chant et en trouva un qui, à voir le résultat, est particulièrement efficace. Pendant une année entière, France travailla dur. Aznavour, Garvarentz et Heldman n'entendirent plus parler d'elle. Peut-être même l'avaient-ils oubliée. Elle revint pourtant, et se mit à chanter. Ceux qui étaient debout en tombèrent assis, ceux

qui étaient assis se levèrent d'un bond (malgré toutes nos recherches, nous n'avons pas pu établir exactement qui était assis et qui était debout en ce jour mémorable) : ils venaient d'avoir leur révélation. Et quand on sait les années de métier que les trois hommes ont derrière eux...

Du métier, justement. Ce qui leur permit de ne pas commettre cette erreur quasi-quotidienne du show-biz : lancer immédiatement les débutants, quitte à tuer net le talent qui montre le bout de son nez. Non, nos trois hommes firent encore travailler France Verdier et lui préparèrent son premier disque pendant

UN AN encore. Ce n'est pas rien, que d'attendre un an quand on sait le succès à sa porte.

Et voici enfin le résultat : un 45 tours simple et deux titres (comme dans tous les 45 tours simples) : « Pour retrouver ton cœur » et « Toug Toug ».

Charles Aznavour, Yvan Heldman et Georges Garvarentz sont sans doute trois bonnes fées, mais qui ne se penchent pas sur n'importe quel berceau. Gageons que de celui de France Verdier sortira quelque étoile bien brillante et certainement pas filante (communiqué).



MARTIN U.S.A.



LE PLUS IMPORTANT CHOIX
DE MATÉRIEL MUSICAL DE FRANCE

LE MAGASIN QUE VOUS
DEVEZ CONNAÎTRE!



VICTOR FLORE

11 bis, Rue Pigalle, PARIS-9^e

TÉLÉPHONE :
874 - 55 - 85
874 - 60 - 88

LONG CRÉDIT
REPRISES
OCCASIONS

ATELIER DE RÉPARATION
MÉTRO : TRINITÉ
OU PIGALLE

★ ÉQUIPEMENT MUSICAL PROFESSIONNEL ★

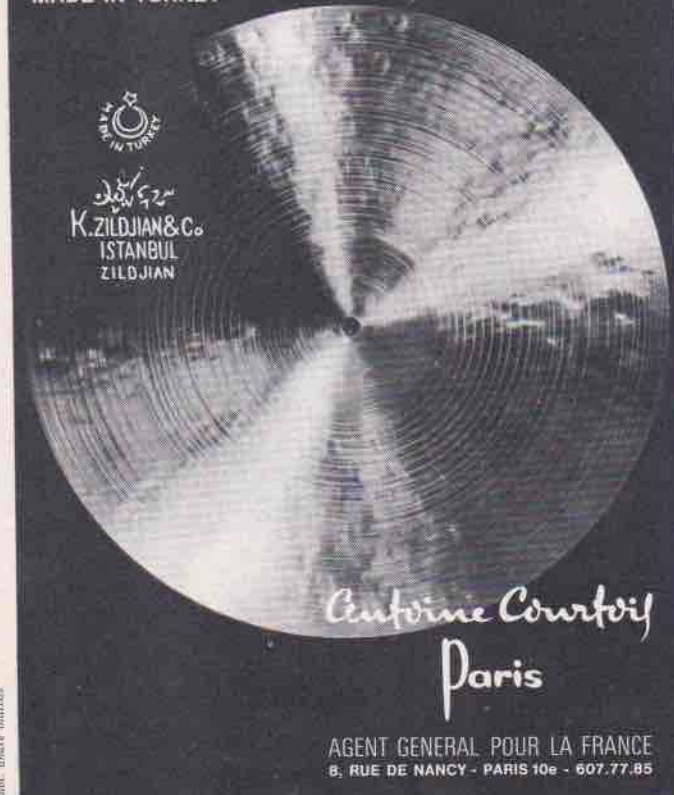


En instruments de jazz
il y a la qualité
et la perfection...

la perfection c'est
Couesnon

31, rue du Maroc - Paris 19^e - Tél. : 206-69-80

CYMBALES
MADE IN TURKEY



PRÉSENTE EN
EXCLUSIVITÉ

VARIATIONS

OLYMPICS N° 1 en Tchécoslovaquie
HAPPY POPPIES
TRIANGLE
APPLE PIE
WE THREE

CONTINENTAL BOOKING AGENCY
Organisation et Programmation de Spectacles
9, rue du Hanovre
PARIS-II^e 742-04-99
742-82-91

la grande rencontre

Bien entendu, elle arriva à la toute dernière extrémité et jeta un regard empli de stupéfaite candeur et d'indubitable bonne foi sur les quelque cinquante personnes qui piétinaient à l'entrée des studios Barclay-Hoche. Après tout, elle n'avait guère qu'une heure et demie de retard... Elle, c'est Nicoletta. Elle secoua gentiment sa crinière blonde et fit, toujours gentiment, la bise à Georges Garvarentz et à Gérard Klein qui s'empressèrent de lui pardonner.

Le motif de cette grande rencontre ? L'enregistrement par Nicoletta du thème musical que Georges Garvarentz écrivit pour le film « Les hommes de Las Vegas ». Et quand on sait combien de chanteurs et chanteuses doivent à Georges Garvarentz d'être aujourd'hui des vedettes, on peut supposer sans grand effort d'imagination que cet enregistrement sera une étape importante de la jeune carrière de Nicoletta.

Le compositeur a bien voulu nous raconter, en attendant son interprète, comment les choses s'étaient passées. « J'avais déjà travaillé avec le metteur en scène Antonio Isasi, pour le film « L'homme

d'Istanbul ». Je dis bien travaillé AVEC et non POUR, car, et c'est là la conception américaine de la musique de film, j'ai assisté à toutes les prises de vue, de Las Vegas à Almeria en passant par San Francisco, et ai ainsi pu, pendant deux ans et demi, me plonger complètement dans l'ambiance du film et en composer la musique au fur et à mesure, dans ma tête. Je n'ai plus eu, ensuite, qu'à l'écrire. Ce que j'ai voulu faire pour ce film, c'est un compromis entre la musique symphonique et la pop-music actuelle. C'est-à-dire qu'au niveau de l'orchestration, j'ai ajouté batterie, guitares électriques, etc. à un orchestre symphonique normal. Cette musique accompagne tout le film, sans qu'un seul silence intervienne, et il y a un thème musical, « Chanson sans paroles », qui revient de temps à autre, comme un leit-motiv fredonné. C'est précisément ce thème que Nicoletta va enregistrer tout à l'heure. Pourquoi elle ? Parce que Charles Aznavour, Yvan Heldman et moi-même l'avons choisie après l'avoir entendue à l'Olympia. Elle sera, nous croyons, l'interprète idéale de ma musique. Ajoutons que

ce thème était à l'origine destiné à Nancy Sinatra mais que, finalement, c'est Charles Aznavour qui en écrivit les paroles originales. »

Et Gérard Klein, direz-vous, que vient-il faire là-dedans ? Tout simplement, il fut le premier homme des ondes à découvrir la ravissante « Chanson sans paroles » et, enthousiasmé, la passa à plusieurs reprises lors de RTL Week-End. Un peu le parrain de l'opération, en quelque sorte. Pour l'instant, le parrain imite Charles Aznavour, accompagné au piano par Georges Garvarentz ; tous deux tendent une oreille plus ou moins distraite au frais gazouillis de Nicoletta qui raconte que les prisonniers de Fresnes lui ont envoyé une gentille « bafouille » et qu'il faudrait tout de même qu'elle commence à travailler un peu cette sacrée chanson qui n'est plus, maintenant, sans paroles. Mais les deux autres ne l'écoutent plus : ils se sont lancés dans un très réussi duel d'imitations.

Imperturbable, Gilbert Nencioli fixe la scène pour la postérité rockandfol-kienne... (communiqué).



G. Klein, G. Garvarentz
Nicoletta, (photos G. Nencioli).

à l'avant-garde de la percussion

ROGERS
U.S.A.

la batterie la plus prestigieuse du monde

CAISSE CLAIRE DYNA-SONIC
ACCESSOIRES SWIV-O-MATIC

Catalogue gratuit et adresse
de nos revendeurs sur demande à

SOCARO

Importateur exclusif pour la France

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e
Téléphone : 606-68-06

ROY BURNS, le grand batteur américain,
à Paris le 3 mars pour une "Drum Clinic" ROGERS



JEFF BECK
TRUTH. Shapes of things.
Let me love you. Morning
dew. You shook me. Ol'
man river. Greensleeves.
Rock my plimsoul. Beck's
bolero. Blues de luxe. I
ain't superstitious.
COLUMBIA SCX 6.293/
30 cm

Cette vérité est celle de
Jeff Beck, guitariste so-
liste, né le 24 juin 1944.
Beck, rappelons-le, rem-
plaça Eric Clapton il y a
plus de trois ans lorsque ce
dernier quitta les Yardbirds
qui venaient d'obtenir leur
premier succès avec « For
your love ». Beck à son
tour quitta les Yardbirds,
ou plutôt les Yardbirds le
vidèrent... En 1967, ces
derniers avaient en effet
dit : « Cet hiver, nous
étions sous contrat pour
jouer douze semaines en
Amérique. Au bout de deux,
Jeff partit pour rejoindre
sa petite amie. Finalement
lassés de nous excuser de
son absence en prétextant
qu'il était malade, d'un
commun accord nous déci-
dâmes de l'expulser du
groupe ». Curieuses desti-
nées que celles des anciens
solistes des Yardbirds :
Clapton forma les Cream ;
Beck constitua son propre
groupe ; quant à Jimmy
Page, son successeur, après
la dissolution définitive des
Yardbirds l'an dernier, il
fonda un nouvel ensemble,
Led Zeppelin, qui risque
également de faire parler
de lui.

Mais venons-en au disque
lui-même du Jeff Beck
Group. Le groupe est

composé de Jeff Beck à la
guitare, c'était évident ;
Ron Wood à la basse ; Mick
Waller à la batterie et Rod
Stewart au chant. Une
très belle pochette. Au
recto, du noir ; au centre,
un visage couleurs ravis-
sant. Au verso, du blanc ;
au centre, un visage noir
et blanc, celui de Jeff Beck.
A droite, les titres et les
renseignements discogra-
phiques. A gauche, un texte
de Jeff Beck expliquant sa
Vérité sur chaque titre.
Voici donc la Vérité, Truth,
un album à écouter avec un
volume maximum afin de
n'en rien perdre...

L'album démarre sur
« Shapes of Things », une
composition de Paul Sam-
well-Smith, ancien bas-
siste des Yardbirds, qui fut
un succès pour ce groupe.
Personnellement, je préfé-
rais la version originale.
Quand à Beck, il dit :
« C'est le genre de truc à
mettre quand votre curé
est invité à prendre le thé
chez vous ». « Let me love
you » est une œuvre de
Rod Stewart, un morceau
très dur, au cours duquel
Mick Waller se signale
particulièrement par son
jeu de tambourin. Les voix
rappellent parfois celles
des Canned Heat. « Mor-
ning dew » paraît nous
emmener tour à tour en
Écosse, en Orient, puis
dans un monde irréel. « You
shook me » est mon titre
préfér. Normal, non,
lorsque Rod dit : « You
shook me all night long,
yes you did... And the way
that you loved me baby... »

DISQUES HORS ETOILES

You know you loved me
just like a hurricane... ». Enfin, vous m'avez com-
pris. Et puis, il y a des
sonorités à se défoncer, à
en faire tomber à la
renverse un certain Willie
Dixon qui a écrit le
morceau. La face se ter-
mine en beauté par une
version réarrangée de « Ol'
man river ». Beck est à la
basse et J.P. Jones s'est
joint au groupe avec son
orgue Hammond.

Face 2. Un court instru-
mental, un traditionnel très
célèbre « Greensleeves ». Excellent jeu de guitare.
C'est le tour de « Rock my
plimsoul ». B.B. King avait
fait « Rock me babe », plu-
sieurs interprètes le re-
prirent ; d'autres le modi-
fièrent à leur manière,
ainsi les Ten Years After
avec « Rock your mama »
et maintenant le Groupe
Beck. Une des meilleures
versions. Contrairement à
tous les autres mor-
ceaux enregistrés en 1968,
« Beck's bolero » figurait
sur un 45 t sorti en 67.
Pendant quelques instants,
trop courts à mon sens,
le Group, plus Nicky Hop-
kins au piano, nous fait
revivre l'ambiance d'un club
de blues avec tenez-vous
bien, ce n'est pas préten-
tieux un « Blues de luxe ».
L'album se termine en
beauté avec « I ain't super-
stitious » à propos duquel
Jeff a déclaré : « Nous
avons pris ce titre dans le
répertoire de Howlin' Wolf,
mais ce n'est pas grave car
j'avais sa permission »... —
JACQUES BARSAMIAN.

IRON BUTTERFLY
IN - A - GADDA - DA - VIDA.
Most anything you want.
Flowers and beads. My
mirage. Termination. Are
you happy. In-a-gad-da-
vida.

ATCO 3.019/30 cm.
Qui donc se plaint que le
rock'n'roll n'existe plus ?
Ces gens-là ont-ils perdu
leurs oreilles, pour ne pas
se rendre compte que cette
musique est toujours aussi
présente dans les enregis-
trements pop et que seules
les étiquettes ont changé ?
Et un peu la forme aussi,
c'est vrai... Ce n'est tout
de même pas sans raison
que les Américains appellent
« rock groups » les Doors
ou le Jefferson Airplane :
c'est parce qu'ils jouent
effectivement du rock, celui
de 1969, un peu plus évolué
que l'autre et c'est normal
autant que réjouissant.

Ainsi, ce Papillon de Fer
passe aux yeux de beau-
coup pour un de ces
groupes que l'on qualifie
avec un peu de méfiance
d'underground et dont on
taxe volontiers la musique
d'intellectualisme, voire
d'ésotérisme. Rien de plus
faux, en vérité, la musique
de l'Iron Butterfly étant
tout le contraire de cela.
Pas intellectuelle pour un
sou (oh ! que non, écoutez
les paroles d'In-a-gad-da),
pas compliquée non plus
et très swinguante, elle
ne remet rien en question
de l'art contemporain.
Doug Ingle, leader et
compositeur du groupe n'a
d'ailleurs pas cherché à le
faire. Ce qu'il veut, c'est

MUSIC CENTER

50 RUE DE DOUAI, PARIS-9^e - TRI. 78-79



2.200 F.
AC 30 watts VOX
TOP BOOST - 2
haut-parleurs 31 cm.
GOOD MAN.



Ampli VOX Suprême
200 watts, 4 haut-parleurs 12",
4 entrées réglables.
Prix : 5.800 F.

LES MEILLEURS GROUPES DE PARIS SE SERVENT
CHEZ MUSIC CENTER. POUR PLUSIEURS
RAISONS :

- 1^o LES PRIX LES MOINS CHERS DE TOUT PARIS.
- 2^o NOTRE SERVICE APRÈS-VENTE.
- 3^o LE MATÉRIEL D'OCCASION LE PLUS PARFAIT.
- 4^o NOTRE RECHERCHE DE LA NOUVEAUTÉ
D'OUTRE-MANCHE : FUZZ, AMPLIS
ORANGE, LES PARTITIONS, ETC...

PARMI NOS CLIENTS :

THE DEVOTIONS, THE WIMBLE WE 3 (three), THE
KAMA SUTRA BLUES BAND, LES TRIANGLES,
THE SYMPTOMS, THE BLUES CONVENTION...

LES MEDIUMS DE CHERBOURG

LES OURAGANS DE METZ

PERKINS GROUP DE

BORDEAUX. GUY

ICARD GROUP D'O-

RANGE. THE

BIG TRAILS DE

VAUZELLES.

THE YMCA

DE LA

CIOTAT. LES

WOOLY

DOCTOR DE

NANCY.

DEMANDEZ

NOTRE

CATALOGUE

(4 TIMBRES)

LES
VARIATIONS



LE METIER

LE MÉTIER DEVIENT INDÉPENDANT ET PARAÎT LE 15

Mois après mois, « Le Métier », petit rejeton conçu en l'année 1968 au mois de MIDEM et tenu dans les bras de « Rock & Folk », a grandi et grossi, et son grand frère a de plus en plus de mal à le (sup)porter. Leurs parents, les Éditions du Kiosque, ont donc décidé de les éloigner l'un de l'autre afin que chacun vive sa propre vie et prenne ses responsabilités. Les deux magazines seront désormais séparés et « Le Métier » paraîtra le 15 de chaque mois. Magazine mensuel d'information destiné aux professionnels du disque, de l'édition musicale, de la musique, de la radio, de la télévision et du show-business, « Le Métier » est uniquement diffusé sur abonnement. Nos lecteurs auront donc maintenant le choix entre l'abonnement au « Métier » seul et l'abonnement couplé pour lequel nous consentons un tarif dégressif particulièrement intéressant puisque les nouveaux abonnements seront pris à 50 F pour « Le Métier » seul et à 65 F pour « Le Métier » et « Rock & Folk » couplés au lieu de 80 F. Voici un aperçu du sommaire du « Métier » de mars : Le Festival de la Chanson de San Remo. Les trophées du Midem 69. Le Syndicat des Producteurs Indépendants. Le classique chez Barclay. Jacques Canetti : près de 40 ans de métier. L'OGVEM : la chanson chez les marchands de journaux. Les programmations radio RTL et France-Inter.

BULLETIN D'ABONNEMENT (à remplir ou à recopier)

Nom :
Prénom :
Profession :
N° : Rue :
Ville : Dépt. :

Je désire recevoir pendant 1 an (11 numéros) — 6 mois (6 numéros) (1) la revue « Le Métier » seule ou pendant 1 an les deux magazines « Le Métier » et « Rock & Folk » au prix avantageux de l'abonnement couplé (1). Je verse la somme de aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, 75 - Paris-9*, par chèque bancaire, par virement postal (nous adresser les 3 volets) ou par mandat-lettre (1), le paiement étant joint à ce bulletin C.C.P. Paris 1964-22.

TARIF D'ABONNEMENT « LE MÉTIER » SEUL (2)

	6 mois	1 an
France	27,50 FF	50 FF
Belgique	300 FB	550 FB
Suisse	27,50 FS	50 FS
Autres pays	32,50 FF	60 FF

TARIF D'ABONNEMENT COUPLÉ « LE MÉTIER » + « ROCK & FOLK »

	1 an exclusivement
France	65 FF
Belgique	650 FB
Suisse	65 FS
Autres pays	75 FF

(1) Rayer les mentions inutiles.
(2) Tarif dégressif pour abonnements multiples sur demande.

faire du rock, et il y réussit parfaitement bien. Il faudrait être bien sot et sacrément réactionnaire pour aller lui reprocher de ne pas refaire ce que les « pionniers » faisaient il y a dix ans et plus : il est leur fils, qu'on le veuille ou non... La face A de ce disque est une réelle déception : rien d'original, rien qui accroche vraiment et une certaine confusion sinon une confusion certaine. Comme si tout cela n'était que du remplissage et que les musiciens avaient réservé le meilleur d'eux-mêmes pour leur long morceau de bravoure, « In-a-gadda-davida ». Et là, les choses changent du tout au tout. A partir d'un riff très simple et qui revient tout au long des dix-sept minutes que dure le morceau, l'Iron Butterfly réussit à établir un climat dramatique et envoûtant, fait de superbes détentes et de brusques flambées de violence. Sur le tempo pesant et immuable de la batterie et les six notes lancinantes de la rythmique, l'orgue étale ses nappes sonores tour à tour incandescentes et pacifiées, la guitare mouline un solo distordu qui semble arracher ses cordes. Le temps d'un solo de batterie fortement teinté d'africanisme, et tout se calme de nouveau, jusqu'à ce que les cordes grinçantes viennent à nouveau déchirer la sérénité de l'orgue qui semble se promener dans une cathédrale ; et, venues de très loin, les six notes reviennent, marquées par la basse, et tout éclate en un feu d'artifice sonore à mi-chemin entre le Carnaval de Rio et les plaintes de la musique arabe. Vraiment, tout le contraire d'un disque à COMPRENDRE : un disque à RESSENTIR. — PHILIPPE PARINGAUX.

MELANIE
BORN TO BE. In the hour, I'm back in town. Bo Bo's party. Mr. tambourine man. Mamma Mamma. I really loved Harold. Animal crackers. Christopher Robin (is saying his prayer). Close to it all. Merry Christmas. BUDDAH 0920.065/30 cm
Cela commence ainsi : un ami vous propose d'écouter un disque d'une chanteuse « terrible mais qu'il faut reconnaître sans regarder la pochette ». Vous jouez

le jeu. Le disque démarre et, les yeux fermés et l'oreille tendue, vous écoutez. Au début, la voix paraît bizarre, trop aiguë, un rien chevrotante. Un peu sauvage. Des intonations presque de gosse, par moments. Mais vous vous y habituez vite. Quelques instants, vous pensez à Buffy Ste Marie. Et aussi à Janis Ian. Et même, peut-être à... Janis Joplin. Mais oui ! De la première, elle rappelle la puissance d'attaque. De la seconde, un peu le cynisme et la sûreté de soi. De la troisième, les « trilles ». Mais oubliez tout cela, car Melanie apporte en plus des éléments nouveaux qui ne sont qu'à elle. D'abord, de l'humour : voyez « Animal crackers » et sa fine allusion à la bonne cuisine du restaurant d'Alice (ça ne vous dit rien ?). Et puis, une tendresse et une ironie qui vont de pair : tendresse de l'amour remémoré dans « I really loved Harold » ou ironie vengeresse dans « I'm back in town », tendresse de l'enfance lorsque le petit Christopher Robin dit sa prière, relents d'une révolte de la prime adolescence dans « Merry Christmas » (« Pourquoi ne pouvons-nous avoir Noël pendant toute l'année ? », y demande-t-elle) ; la gamme de sentiments qu'elle nous fait partager est vaste ; chacun pourra en trouver d'autres selon son gré. Mais surtout, Melanie a le sens de la communion étroite avec l'auditeur : elle vient littéralement « le chercher » (qualité qui manque parfois à Janis Ian). Sa version de « Mr. tambourine man », la seule chanson qui ne soit pas d'elle dans ce disque, est si personnelle qu'on pourrait la croire issue de sa plume, si l'on ignorait Dylan.

Melanie est New Yorkaise, âgée de vingt et un ans, et à l'école elle n'a jamais aimé que la musique. On s'en aperçoit vite. Nous l'avons rencontrée il y a quelques semaines à l'occasion d'un enregistrement pour son prochain album. Ce que j'en ai entendu (« Leftover wine » et « Johnny Boy, my friend ») me laisse présager une réussite plus grande encore. Mais déjà, ne ratez pas « Born to be » : vous le regretteriez certainement. — JACQUES VASSAL.

RHYTHM & BLUES
REMARQUABLE Vol. 2 : JESSE ANDERSON : Swing too high. ETTA JAMES : Security. WAYNE COCHRAN : You can't judge a book by the cover. THE DELLS : Higher and higher. SUGAR PIE DE SANTO & ETTA JAMES : In the basement. THE VALENTINOS : Sweeter than the day before. JACKIE & TUT : Hawaiian punch. THE DELLS : Oo I love you. LITTLE MILTON : You mean everything to me. WILLIAM BOLLINGER : Tell him tonight. IRMA THOMAS : Good to me. MITTY COLLIER : You're the only one. KENNY BURRELL : Mother in law.
CHESS 69.503/30 cm

RHYTHM & BLUES
REMARQUABLE Vol. 3 : ANDRÉ WILLIAMS : Cadillac Jack. FRED HUGHES : Baby don't go. CHARLIE CHALMERS : Poppin'. Soulin'. ETTA JAMES : Fire. I wish someone would care. THE DELLS : I want my mamma. Stay in my corner. TERRY CALLIER : You goin' miss your candy man. Stay in my corner. THE STEREOS : I feel soul a coming. LAURA LEE : Man with some backbone. THE CRUME BROTHERS : You were meant for me. LEE WEBBER : Good day sunshine.
CHESS 69.504/30 cm
(U.S. Chess, Checker, Cadet)

Encore deux recueils passionnants qui viennent s'ajouter à la liste déjà longue des « Formidables », « Remarquables », « Incroyables », « Terribles » R & B. Excellente sélection, qui sans rien sacrifier à la qualité musicale, réussit néanmoins à présenter des artistes pratiquement ou totalement inconnus. Franchement : écoutez un peu les « nouveaux », Jesse Anderson, William Bollinger, Lee Webber, Charlie Chalmers (le saxo ténor de Memphis), Mitty Collier, Terry Callier, etc. : vous ne pouvez qu'être atterré devant l'ampleur du désastre, devant l'étendue du domaine qu'il vous reste encore à défricher si vous voulez « tout » connaître en R & B ! Mes plages favorites ? « Cadillac Slim », l'épopée du playboy qui sa vie durant ne voulait rouler

qu'en Cadillac, « Good to me », d'Irma Thomas, du niveau d'une Aretha Franklin ; les quatre plages par les Dells, un groupe dont les productions égalent les meilleures de chez Tamla-Motown. Les rockers, eux, ne cracheront sûrement pas sur Sugar Pie de Santo et Etta James, deux mignonnes qui doivent sûrement manger leurs steaks saignants ! Bref, deux recueils qui se valent sensiblement et qui font autant l'affaire des collectionneurs que des discothèques. — KURT MOHR.

IKE & TINA TURNER
SO FINE : Bet'cha can't kiss me. Ain't nobody's business. It sho' ain't me. Too hot to hold. A fool in love. I better get ta step-pin'. Shake a tail feather. So fine. We need an understanding. You're so fine. LONDON SHU 8.370/30 cm (U.S. Pompeii)

Voici peut-être le meilleur de tous les LPs de Ike & Tina Turner, dont la production jusqu'ici était prolifique mais inégale. Ike et Tina Turner, on le sait, c'est Tina Turner, la chanteuse la plus chauffante qui soit, le chœur des Ikettes et l'orchestre de Ike Turner. Du moins en principe. Car sur ce disque, il semblerait à l'audition que six des titres aient été enregistrés avec les musiciens des studios Fame, à Muscle Shoals. Les titres 1, 2, 8 et 10 semblent être par l'orchestre de Ike Turner. Le texte de pochette ne donne évidemment pas le moindre éclaircissement, par contre nous avons droit à une excellente photo de Ike et Tina. Une plage particulièrement réussie : « So fine », entièrement chantée par les Ikettes sur un fond de guitares acoustiques. De même, l'une des Ikettes se déchaîne remarquablement sur le rapide « Shake a tail feather ». Sur les autres titres, c'est évidemment Tina, avec sa voix « défoncée » qui est au premier plan. Pas toujours très juste, il est vrai, mais elle ne chante pas du Schubert, ce n'est pas grave. Dans l'ensemble donc un très bon disque, pour tous ceux qui aiment le R & B corsé. — KURT MOHR.

ORANGE



Ampli solo spécial
BLUES : 200 watts.
Réverbération. 8 hp spécial
Orange. Prix : 11.000 F.



LES FLEETWOOD MAC

Les amplis Orange sont utilisés par LES FLEETWOOD MAC, MAYALL, BURDON et bientôt par HENDRIX, DRISCOLL, NICE, ALAN PRICE, ETC. Ces groupes étant en attente de livraison. Pour la France le délai de livraison est 1 mois.

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF POUR LA FRANCE

MUSIC CENTER

50, RUE DE DOUAI, PARIS-9* - TRI. 78-79

Pour tous renseignements : nous écrire

CATALOGUE (4 timbres)

MAJOR CONN

3, rue Duperré, PARIS-IX^e
Place Pigalle Tél. : TRI. 75-24

TOUS INSTRUMENTS
SÉLECTIONNÉS DE HAUTE QUALITÉ

IMPORTATEUR DIRECT GROSSISTE

Crédit à conditions exceptionnelles

PRIX DÉMARQUÉS

sur de nombreux articles

Une sélection prestigieuse

FENDER	guitares → ← amplis	FENDER HAGSTROM LEVIN
LUDWIG	← batteries → ← accessoires →	OLYMPIC
SELMER	AKG	orgues FARFISA
A. ZILDJIAN	← cymbales →	STAMBUL
MARQUIS	← SONO → ← amplis →	HAGSTROM
BERG LARSEN	becs	OTTOLINK

TOUS ACCESSOIRES

JOHN MAYALL
BLUES FROM LAUREL
CANYON. Vacation. Wal-
king on sunset. Laurel Ca-
nyon home. 2.401. Ready
to ride. Medicine man.
Somebody's acting like a
child. The Bear. Miss
James. First time alone.
Long gone midnight. Fly
tomorrow.
DECCA 192.008/30 cm.

Les États-Unis attirent John Mayall comme un aimant. C'est bien normal puisque c'est là que tout fut dit de la musique qu'il aime. Durant l'été dernier, après la dissolution des Bluesbreakers, Mayall s'en-voila pour la Californie, « my new found home », et ce disque n'est pas autre chose que les impressions retirées par lui de ce voyage. C'est aussi le meilleur enregistrement de Mayall jusqu'à ce jour. Entouré de Mick Taylor (gt), Stephen Thompson (bgt) et Colin Allen (dms), Mayall sort pour la première fois, et ce totalement, de l'absolu pour entrer dans la réalité la plus concrète: tout ce qu'il raconte dans ce disque, ce sont des choses qui lui sont arrivées, des gens qu'il a connus, des paysages qu'il a aimés (le très beau « Laurel Canyon home »). Mayall se révèle un grand conteur en ce sens que les émotions ressenties là-bas, il sait parfaitement les restituer à un auditeur qui, au départ, n'est nullement concerné et qui, grâce à la sincérité évidente, à la foi et à la poésie de l'artiste peut s'imaginer, l'espace d'un instant, qu'il se promène lui aussi dans les buissons épineux de Laurel Canyon avec des peaux de bêtes sur le dos. C'est là l'essentiel de ce disque: Mayall s'y montre l'égal de ses maîtres noirs pour ce qui est de livrer une vie dans une chanson. Jamais la forme, qui reste celle, immuable, du blues, n'a eu aussi peu d'importance en regard de l'esprit. Et s'il faut tout de même en parler, disons qu'elle est, au lendemain de « Bare Wires », un retour à une simplicité qui ne fut en fait jamais perdue. Tous les musiciens, à commencer par Mayall lui-même, font preuve d'une remarquable discrétion et, quand ils se mettent à swinguer, c'est toujours sans « arracher », sans

effets, avec aisance et simplicité (« Medicine man », par exemple, swingue beaucoup, bien que joué sur un tempo très lent). Ce que font Mick Taylor (un peu injustement méprisé par ses confrères britanniques — peut-être parce que Mayall tarde à se débarrasser de lui comme il s'est débarrassé d'eux?), toujours discret et jamais emphatique, Stephen Thompson, lui, par contre, presque trop discret, et Colin Allen, en tout point excellent (notamment dans son jeu de cymbales), méritait bien d'être signalé. Quant à Mayall lui-même, il utilise dans ce disque trois instruments, l'orgue, le piano et l'harmonica, avec un égal bonheur (la fluide aisance de l'orgue dans « Miss James » et « First time alone » est un véritable régal). De sa voix aussi, il se sert avec bonheur, sans jamais la pousser (elle n'est pas faite pour cela), d'une manière quasi-intimiste.

Et s'il fallait à tout prix choisir un morceau de cet album pour en faire son petit préféré, ce morceau serait sans doute le merveilleux « First time alone » dans lequel apparaît brièvement Peter Green (soliste du Fleetwood Mac), l'espace d'un superbe solo pointilliste et chargé d'émotion. Mais peut-être que le lancinant « Fly tomorrow »...

Décidément, John Mayall est bien un être à part dans ce que l'on appelle le show-business. Peut-être le seul artiste britannique à avoir senti le DANGER que représentent ce perpétuel environnement, cette incessante course aux hit-parades et au fric qui, inéluctablement, détruisent à la longue la pureté d'un artiste comme celle de son œuvre. Mayall sait cela, peut-être parce qu'il joue (le blues) depuis plus de vingt ans, peut-être simplement parce qu'il est un peu plus lucide que les autres (ceci pouvant bien être la conséquence de cela). Il a décidé de se placer délibérément en dehors de ce monde et de lui faire aucune concession, de l'ignorer dans la mesure du possible. Démission! ne manqueront pas de crier certains. Démission, vraiment, ou bien obstruction? — PHILIPPE PARINGAUX.

DISQUES DU MOIS

Les prix de vente au détail des disques chroniqués ne sont plus indiqués car, étant donnée la législation en cours, les éditeurs phonographiques n'ont plus que des tarifs établis au stade du gros.

MYRIAM ANISSIMOV
CHANTE ALBERTINE
SARRAZIN
Bien après minuit. Le juge était parti manger. Tu ne neigeras jamais plus loin. It's a long way. Les photographiés. Il y a des mois que j'écoute. Si j'ai blessé. Dormir. Je suis en par-tance. Je rêve vers celui dont on m'a éloignée. Sourire sans raison amer. On s'en va courir la nuit. Que nous faisait cette vie. Le merle. Quand s'éteignent les champagnes. Nous n'avons pas su en mourir. Sois sage et sois sans indul-gence. La belle Gabrielle. Si neuve. Ton pied. Bute et rôde.

POLYDOR 658.120/30 cm.
Ce disque vient à point pour réhabiliter un peu l'esprit d'Albertine Sarrazin, si récem-ment et si cruellement bafoué par le cinémascope-couleur. Myriam Anissimov, petit oiseau frêle aux yeux battus et à la voix acide, était bien celle qui pouvait se permettre de chanter ou de dire sans les dénaturer ces quelques poèmes (les chansons aussi sont des poèmes) écrits en captivité par un autre oiseau dont l'humour grinçant et la perpétuelle ironie (ironie aussi sou-vent dirigée contre son auteur que contre « les autres ») masquent mal la fragilité et les larmes amères refoulées. Que Myriam Anissimov et ceux qui ont mis ces poèmes en musique aient su rendre avec une telle perfection cette bouleversante quête d'un bonheur pourtant totalement absent et ce refus obstiné de la facilité du déses-poir, cela tient du miracle. Il faut les en remercier. — Ph. P.

BASHUNG
Les romantiques. Les se-
condes.
PHILIPS B 370.753 F/45 t
simple
Il ne devrait pas jouer avec sa voix grave et ne compter que sur elle. Pour cela, je préfère nettement « Les secondes » beaucoup plus dans son style et qui laisse bien espérer de Bashung. Comme tout choix, celui des chansons est difficile. — P. Ch.

JANE BIRKIN
Je t'aime... moi non plus.
Jane B.
FONTANA 260.198 MF/45 t
simple
Vous n'avez aucune chance d'écouter jamais la face A de ce disque de la nouvelle fiancée de Monsieur Gains-bourg à la radio. Serge n'était encore jamais allé aussi loin dans l'évocation du rappo-

chement physique des peuples en chanson et en l'espace de 4'25 (de bonheur!) Cela res-tera sûrement un moment et un monument de la chanson éro-tique. Il fallait tout le génie de Serge Gainsbourg pour oser le faire. Bravo! Je vous conseille d'une part d'acheter tout de suite ce disque avant que les stocks ne soient épuisés ou qu'il ne soit interdit, et d'autre part de ne pas le placer tout de suite sur votre électrophone, à froid. Vous risqueriez de crispier quelque peu votre petite amie. Mais plus tard, il vous évitera de parler. — P. Ch.

BOOKER T & THE MG'S
SOUL LIMBO: Be young
be foolish be happy. La la
means I love you. Hang' em
high. Willow weep for me.
Over easy. Soul limbo.
Eleanor Rigby. Heads or
tails. Since you've been
gone. Born under a bad
sign. Foxy lady.
STAX 69.013/30 cm
Un quartette instrumental ne comportant que deux instru-ments mélodiques, l'orgue et la guitare en l'occurrence, court le risque de sombrer dans une fâcheuse routine. D'aucuns y remédient en s'adjoignant des sections de cuivres ou de cordes pour les besoins de l'enregistrement. Booker T et les MG's prouvent qu'ils peuvent fort bien s'en passer en élargissant leur répertoire et en s'appliquant aux re-cherches sonores. Aussi ne faut-il pas chercher dans ce disque le pur style rhythm & blues qui marqua leurs débuts, mais une musique plus aimable, plus mélodieuse. Moins percu-tant peut-être à la première audition, il se révèle tout aussi satisfaisant que ses prédéces-seurs après plusieurs écoutes. Il comporte notamment de fort belles versions de « Hang 'em high », « Eleanor Rigby » et de « Willow weep for me », cette dernière jouée en solo au piano par Booker T. — P. C.

RICHARD DE BORDEAUX
ET DANIEL BERETTA
Lucien. La cousine d'An-gers. C'est trop bête. La
drogue.
BARCLAY 71.317/45 t
simple
Ces deux joyeux duettistes ne manquent pas de talent. Leurs textes sont encore assez peu convaincants, et les arrange-ments, bons en eux-mêmes, passent un peu à côté. Ce n'est pas inintéressant. — P. Ch.

GLEN CAMPBELL
Wichita lineman. Fate of
man.

CAPITOL CLF 524/45 t
simple
La face A de ce simple est très bien classée aux USA. C'est une ballade assez proche du « country and western », typiquement américaine. La pochette comporte une éton-nante erreur: elle annonce « Ne me quitte pas » de Brel en version anglaise, et c'est un tout autre titre que l'on trouve à l'intérieur. Ce sera pour une autre fois. — P. Ch.

CHAMBERS BROTHERS
A NEW TIME - A NEW DAY.
I can't turn you loose.
Guess who. Do your thing.
Where are all the flowers
gone. Love is all I have.
You got the power to turn
me on. I wish it would rain.
Rock me mama. No, no,
no, don't say goodbye.
Satisfy you. A new time,
a new day.

CBS S 7-63.451/30 cm
Rien dans les dix premières plages de ce disque qui soit bien différent des deux précé-dentes productions des Cham-bers Bros, parues en France. C'est dire que le groupe est égal à lui-même et qu'il n'y a pas lieu de s'en plaindre. On dit des frères qu'ils constituent l'un des plus prodigieux en-sembles scéniques qui soient aux USA. On veut bien le croire car, s'il ne donnent pas leur pleine mesure sur un « I can't turn you loose », par exemple, il est tout de même difficile d'imaginer qu'ils puissent chauffer plus autre-ment qu'en mettant le feu aux salles et aux boîtes qui les hébergent. Chauffer, c'est que les Chambers Brothers savent le mieux faire, presque instinc-tivement, avec leur seul feeling à fleur de peau et un sens du rythme qui leur évite en bien des occasions de se casser la figure. Ils sont bien peu, les groupes qui peuvent se per-mettre d'enregistrer en studio exactement ce qu'ils font sur scène, c'est-à-dire sans trop se soucier de la mise en place. Les Brothers sont de ceux-là, puisqu'ils arrivent à faire passer leurs défauts comme des lettres à la poste (enfin, la poste d'avant), à les noyer dans le tourbillon démentiel de leur swing. Ceci est valable pour toutes les faces rapides (à l'exception du médiocre « Do your thing ») et pour le ma-gnifique « Rock me mama », peut-être le meilleur moment du disque, un blues à ras de terre assaisonné d'un solo d'har-monica bien juteux. Là où les choses se gâtent un peu, c'est quand les Brothers se prennent pour Percy Sledge (un) et le

Golden Gate Quartet (les trois autres) réunis. « Guess who » et « Where are all the flowers gone » sont à cet égard assez représentatifs et fleurent bon la guimauve gospelisante. Par chance, le disque se termine sur sept minutes et quelques d'un morceau très étonnant, un « A new time, a new day » qui ressemble fort à un happening psychédélique avec solo arabisant, larsen, feed-back, cris d'oiseaux ricanants et tout et tout, bref, autant de choses que l'on ne s'attendait pas à trouver ici. Preuve que les Chambers Brothers ont l'esprit et les oreilles grands ouverts. Impressionnant. Passionnant. — Ph. P.

GENE CHANDLER

Those were the good old days. There was a time. CORAL 59.506/45 t simple (U.S. Brunswick)
Né à Chicago le 6 juillet 1937, Eugene Dixon de son vrai nom, Gene Chandler démarra en 1961, en cape et haut de forme, avec un super-tube: « Duke of Earl ». Comme un vrai pantin ! Il a de nombreux enregistrements à son actif sur les marques de Vee-Jay, Constellation, Checker et Brunswick. Suivant de près l'évolution du R & B, Gene Chandler émerge depuis 2-3 ans comme l'un des meilleurs chanteurs « soul ». Son présent disque, le premier publié en France, le montre sur un arrangement fracassant (avec grand orchestre) sur « There was a time ». Formidable ! Même après la version originale de James Brown. Ce disque a été produit par Gerald Sims et Sonny Sanders, le team le plus actif de Chicago à l'heure actuelle, auxquels nous devons déjà de nombreuses réussites (sur Okeh et Brunswick notamment). — K. M.

ROBERT CHARLEBOIS ET LOUISE FORESTIER
Lindbergh. Californie
BARCLAY 61.026/45 t simple (Canada: Gamma Ltee)
Voici la musique impressionniste, produit de la collaboration de deux jeunes artistes canadiens, amalgame de sons, slogans, désirs, délirants: le « sound » de notre époque, inquiétant, crispant, hilarant. Ils ne protestent pas: ils ricanent, se contentant de voguer sur la marée sonore, fous lucides parmi les fous. Pas besoin de dictionnaire: les paroles sont en français. Génial ? Pas encore, mais il y a de l'idée. — K. M.

CHICKEN SHACK

O.K. KEN. Baby's got me crying. The right way is my way. Get like you used to be. Pony and trap. Tell me. A woman is the blues. I wanna see my baby. Remington ride. Fishing in your river. Mean old river. Sweet 16.
BLUE HORIZON 7-63.209/30 cm
Le meilleur disque que j'ai reçu courant janvier. Cet album, qui a été enregistré par Mike Vernon les 22 et 23 octobre dernier au studio CBS de Londres, est encore supérieur au premier album que les Chicken Shack avaient sorti l'an dernier. Certains n'apprécieront peut-être à leur juste valeur les imitations que fait Stan Webb d'Harold Wilson, John Peel, Hughie Green, etc... mais le plus important demeure leur musique, et particulièrement celle produite par leur chanteuse-pianiste Christine Perfect. Sur cet album, je suis particulièrement dingue d'un titre: « A woman is the blues ». — J. B.

ARTHUR CONLEY
Ob-la-di Ob-la-da. Otis sleep on.
ATCO 83/45 t simple (U.S. Atco)
« Ob-la-di », copie conforme du thème des Beatles, ne se justifiait que pour mettre sur le marché un « simple » de ce tube. La voix un peu étriquée d'Arthur Conley ne lui permet pas non plus d'exploiter pleinement l'ode à Otis Redding, slow où les chœurs font par contre merveille. — K. M.

KING CURTIS

I heard it through the grapevine. Last night. Spooky. I was made to love her. Knock on wood. Hold on I'm coming. Good to me. When somethin is wrong with my baby. When a man loves a woman. A whiter shade of pale. I never loved a man the way I love you. For what it's worth.
ATCO 3.013/30 cm (U.S. Atco)
Très agréable à écouter (superficiellement), parfait pour la danse (non engagée), ce disque propose une musique curieusement pasteurisée, enregistrée avec soin, mais qui ne vous remue nullement les tripes. Une face rapide, une lente, King Curtis jouant soit du ténor, soit de l'alto. Tout le monde s'applique mais personne ne semble y croire: on est loin d'un Junior Walker (au ténor) ou d'un Johnny Hodges (à l'alto). Est-ce là le fait de musiciens qui exécutent en studio des arrangements qu'ils ne joueront plus jamais plus tard, en public ? Le défaut le plus irritant, et qu'il eût été pourtant facile d'éviter, c'est la façon brutale d'enchaîner les morceaux sans le moindre « shuntage », sans même attendre la fin ou le début d'une phrase. C'est injustifiable et tout aussi vexant

pour les danseurs sur la piste que pour les auditeurs. — K. M.

BOBBY DARIN

Change. Long line rider. BELL BLD 510/45 t simple
« Change » est une de ces bonnes mélodies de production courante que Bobby Darin interprète avec un métier de fer mais sur lesquelles il n'y a pas plus à dire. Là où les choses deviennent intéressantes, c'est quand on écoute attentivement les paroles du verso (elles sont d'ailleurs sur la pochette, bonne idée), allusion on ne peut plus nette à certaines « choses » (euphémisme pour meurtres, tortures, enterrements nocturnes, etc.) qui se passèrent il y a deux ans dans une prison de l'Arkansas: « Quelqu'un réclame une enquête. Pardon monsieur, c'est un peu tard, laissez-nous prier. Une chose pareille ne peut pas arriver ici, surtout l'année des élections... » Et Bobby Darin aura beau chanter, les résultats (si résultats il y a) de l'enquête (si enquête il y eut) ne sont pas près de voir le jour. Pas plus que les pauvres types qui pourrissent dans la terre de l'Arkansas. — Ph. P.

SAMMY DAVIS Jr.

I GOTTA BE ME. I've gotta be me. My personal property. I'm glad there is you. Here I'll stay. I'm a brass man. If my friends could see me now. I've got you under my skin. Somebody. She believes in me. Sweet november.
REPRISE CRV 6.097/30 cm
Bien qu'il n'entre pas exactement dans ce qu'on appelle la pop-music actuellement en France, je ne reste jamais insensible aux enregistrements de ce diable de petit bonhomme qu'est Sammy Davis Jr. Il y a dans sa voix un charme et une

émotion permanentes en même temps qu'une grande technique. Et le tout est joliment soutenu par des arrangements qui, s'ils sont maintenant classiques, font toujours la plus grande place au swing. L'm a brass man est un vrai régal. Du grand, du très grand « music-hall » qu'on va sûrement redécouvrir un jour avec la venue toujours annoncée des « musicals ». C'est de la musique conçue pour la scène et les ballets et qui donne des fourmis dans les jambes. — P. Ch.

DELPHONICS

Ready or not here I come. Somebody loves you. BELL BLD 513/45 t simple (U.S. Philly Groove)
Des arrangements somptueux avec cordes, cuivres et une rythmique genre Tamla-Motown permettent maintenant aux trois Delphonics de présenter un 4^e disque superbe. Ils ont des voix douces, genre Miracles, mais tout, musique, prise de son, interprétation, tout est parfait. Les tempos

lents, insistants, n'empêchent nullement le batteur de swinquer comme une folle. — K. M.

5TH DIMENSION

STONED SOUL PICNIC: Sweet blindness. It'll never be the same again. The sailboat song. It's a great life. Stoned soul picnic. California soul. Lovin' stew. Broken wing bird. Good news. Bobbie's blues. The eleventh song.
LIBERTY 83.155/30 cm importation
Carpet man. Magic garden. LIBERTY LIF 507/45 t simple
Si vous ne connaissez pas, écoutez d'abord le 45 t, arrangé et dirigé par Jim Webb: vous aurez la quintessence de ce que peuvent faire les 5th Dimension, le plus blanc des groupes noirs. Déploiement fastueux de sonorités, orchestrations finement élaborées, on croirait entendre une chorale de 50 personnes. Mais cette opulence, cette perfection s'accroissent mal avec la véri-

table création artistique, née de l'inquiétude ou de la souffrance, qui admet le génie mais non la perfection.
La Fifth Dimension, c'est le reflet d'une civilisation de Cadillacs et de manteaux de vision, le rêve de nos pères. Pas mal, comme but de la vie. Mais les esprits éveillés sont devenus plus exigeants, ils visent plus loin, cherchant quelque chose comme la paix et la liberté, sur le plan international et individuel. Je ne déteste pas les 5th Dimension, ni la perfection, pas plus que je ne déteste Cadillacs et manteaux de vision. Le tout est de savoir quel sacrifice on est prêt à leur consentir. — K. M.

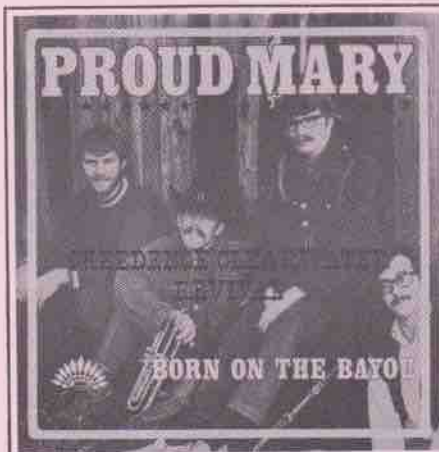
3 DOG NIGHT

Nobody. It's for you. STATESIDE FSS 634/45 t simple
Si la direction voulait bien autoriser l'un de ses rédacteurs à risquer un timide pronostic, je dirais que ce groupe au nom plus que bizarre fera très bientôt parler de lui. Je

veux dire: s'il continue à faire d'aussi bons disques que celui-ci. La face A est un de ces rocks d'aujourd'hui qui vous font toujours vous demander comment si peu de jeunes gens peuvent faire autant de bruit (et vivant les décibels!). Le verso est un curieux traitement infligé à un thème des Beatles. Déroutant d'abord, passionnant ensuite. — Ph. P.

PATTI DREW

Hard to handle. Just can't forget about you. CAPITOL CLF 2.339/45 t simple (U.S. Capitol)
Née en 1956 à Charleston (Caroline du Sud), Patti Drew chanta et enregistra avec les Drew-Vels (1963-64) avant d'être soliste. Accompagnée par un grand orchestre arrangé par Phil Wright (l'auteur du génial « Rescue me » de Fontella Bass), Patti, oui, que dire ? Elle chauffe, mais c'est quand même moins enlevé qu'une Etta James ou une Big Mama Thornton. — K. M.



Après SUZY Q PROUD MARY

par le CREEDENCE CLEARWATER-REVIVAL

America - 45 Tours Single 17008

Distribution MUSIDISC-EUROPE

POWER 10
pupitres qualité studio pour sons

tables de commande pour effets lumineux spéciaux.

sonos pour instruments
sonos pour chant

POWER 10
ultra professional equipment for actually showmen
BOUVIER, 22-24, AV. DE GRAMMONT, 37-TOURS - TÉL.: 53-52-33
BOUVIER-MUSIQUE, 6, RUE CONDORCET, 51-REIMS - TÉL.: 47-37-16
FESTIVAL INTERNATIONAL DU SON, du 6 au 11 mars 1969: Salons 17 et 19

JULIE DRISCOLL, BRIAN AUGER & THE TRINITY
CHRONICLE. I know you love me not. I didn't want to have to do it. Don't do it no more. I know you. If you ever should leave me Kiko. Fool killer. Let's do it tonight. Green onions' 65. Tiger. Oh, baby won't you come back home to Croydon. Where everybody beedle an' bo's.
TRIUMPH 240.025/30 cm

Une production de Giorgio Gomelsky, sortie en Angleterre sous le label Marmalade, qui est une alternance de chansons et de morceaux instrumentaux au cours desquels on peut apprécier toute la virtuosité de Brian Auger et tout le charme de Jools. Il s'agit en fait d'un recueil d'enregistrements effectués par Julie Driscoll, Brian Auger & the Trinity entre 1965 et 1967. C'est avec plaisir que l'on retrouve le fameux indicatif de l'émission Campus, « Tiger », mais aussi « I didn't want to have to do it » que Julie Driscoll chante accompagnée par l'orchestre de Johnny Hawkins, « Green onions' 65 » avec Brian Auger & the Trinity et huit autres titres. — J. B.

CHRIS FARLOWE
Dawn. April was the month. IMMEDIATE IMF 516/45 t simple
 En Angleterre, il y a un grand chanteur fort mal connu et dont le talent est sous-estimé, ce chanteur c'est Chris Farlowe. Vous vous souvenez peut-être de sa version de « Paint it black » ou de celle de « Out of time ». Déchiré entre de nombreux producteurs, Chris a toujours fort bien servi les chansons qu'il interprétait. Aujourd'hui encore, c'est un très bon disque qu'il nous propose. Deux titres très forts, bien équilibrés. « April was the month » composition de Alcock et Crane dont Chris avait chanté « Everyone makes a mistake », et un très beau thème musical de l'organiste d'Arthur Brown (qui a aussi écrit le répertoire de ce dernier). Chris Farlowe revient en force et en voix, espérons qu'il ne sera pas déçu une fois encore. — Jo. B.

SERGE GAINSBOURG
L'anamour. 69, année érotique. PHILIPS B 370.751 F/45 t simple
 Il ne pouvait pas rater ça, bien sûr, « 69, année érotique ».

Mais il a mis tout son génie dans la chanson pour Jane Birkin. Sa version de « L'anamour » a du charme, mais je préfère celle de Françoise Hardy qui y a un introduit une distanciation qui convient parfaitement. Gainsbourg est, de toute façon, le grand monsieur de la chanson actuellement en France. — P. Ch.

JEAN GUILLOU
VISIONS COSMIQUES. Leonardo. Requiem pour les morts de l'espace. Laser. Icare. Nova. Météorites. Orbite. PROSPECTIVE 21^e SIÈCLE. PHILIPS 836.890 DSY/30 cm
 La désormais fameuse couverture argentée de la collection « Prospective 21^e siècle » abrite généralement les œuvres de musiciens contemporains tels que Pierre Henry ou les Percussions de Strasbourg. C'est pourquoi l'on pourrait s'étonner de voir apparaître Jean Guillou, organiste classique, dans cette série. L'histoire vaut d'être racontée: Jean Guillou enregistrait aux Grandes Orgues de Saint-Eustache; à l'époque, on ne parlait que de cela: le voyage des cosmonautes américains dans l'espace. Jean Guillou, au cours d'une pause, laissa errer ses doigts sur les incroyablement complexes claviers des Grandes Orgues et se lança dans une improvisation « cosmique ». Les techniciens présents l'enregistrèrent et ce disque naquit. « Pour moi, dit Jean Guillou, l'improvisation est une façon de rêver tout haut. » Et c'est ce qu'il fait tout au long de cette œuvre qui n'apparaîtra déroutante qu'à ceux qui, eux, ne rêvent jamais. Finalement pas très éloigné de la musique du Pink Floyd ou de certains morceaux de Hendrix (je pense ici à « 1983 »), le contenu de ce disque fait pénétrer l'auditeur dans un monde sonore tour à tour paisible et angoissé, tour à tour d'une pureté de diamant et dramatiquement étouffant. Sur chaque nappe sonore que tisse l'organiste dans une apparente sérénité, vient aussitôt se greffer une seconde trame qui déchire la première à grandes notes fiévreuses figurant autant de points d'interrogation qui restent sans réponse. Il était temps qu'un poète vienne mettre un peu de son âme dans le fatras scientifique des calculs d'orbite et dans le corps des hommes-robots. — Ph. P.

JOHNNY HALLYDAY
 Je suis l'amour. Fumée. PHILIPS B. 370.765 F/45 t simple

Johnny toujours égal à lui-même. Attendons le grand récital qu'il doit donner au Palais des Sports de Paris. Je préfère pour ma part « Fumée » du trio Jones-Brown-Bernet. — P. Ch.

EDDIE HARRIS
Listen here. Partie 1 & 2. ATLANTIC 650.133/45 t simple.
 (U.S. Atlantic)
 Enregistré en été 1966, ce thème est devenu familier aux grandes foules depuis qu'il a été choisi comme indicatif de l'émission « Thermomètre de la chanson » de France-Inter. Chouette petit disque que vous voudrez peut-être bien avoir chez vous... en entier. Eddie Harris, qui joue du saxo ténor électro-amplifié a déjà de nombreux LPs à son actif, sur Vee-Jay, Columbia et Atlantic (de 1961 à nos jours). — K. M.

GEORGE HARRISON
WONDERWALL MUSIC. Microbes. Red Lady too. Tabla and Pakavaj. In the park. Drilling a home. Guru Vandana. Greasy legs. Skiing. Gat Kirwani. Dream scene. Party seacombe. Lov scene. Party seacombe. Love scene. Crying. Cowboy music. Fantasy sequins. On the bed. Glass box. Wonderwall to be here. Singing Om. APPLE SPCOR 1/30 cm.
 Ce disque a déjà plus d'un an, puisqu'il fut enregistré en décembre 67 pour servir de bande sonore au film de Joe Massot, « Wonderwall », et est le fidèle reflet des influences orientales, et plus précisément indiennes, que subissait à l'époque George Harrison. Fidèle et beau, car ce disque est beau, comme le thème écrit par Harrison et qui revient tout au long des plages vous baigner l'âme de cette sérénité totale nécessaire à la pleine ouverture de l'esprit. J'exagère à peine. Onze musiciens indiens (parmi lesquels Ashish (quel beau nom!) Kahn au sarod) et six anglais déroulent comme une bobine de fil arachnéen une musique paisible et sensible qui oscille entre Calcutta et Londres (voire carrément le Texas, dans « Cowboy music ») sans jamais perdre son fragile équilibre. Dire que George Harrison a réussi le mariage impossible entre la musique occidentale actuelle et celle, immuable, de l'Inde serait exagéré, puisque la première est singulièrement lésée dans cette affaire et ne sert guère que de faire-valoir à

l'autre. Mais son but était probablement ailleurs, dans la recherche de l'âme profonde de la musique indienne et, à travers elle, de la sienne propre. Lui seul peut dire s'il a réussi. Pour nous, il reste un beau disque et la satisfaction de savoir que le sensible Beatle rachète un peu, à force de respect, les fautes et l'honneur de tous ceux qui plongent aujourd'hui dans la musique indienne comme dans un coffre-fort. — Ph. P.

LIGHTNIN' HOPKINS
TALKIN' SOME SENSE. Long way from home. I'm tired of trouble. Viet Nam War (pts 1 & 2). Lightnin' strikes one more time. Walkin blues. Talkin' some sense. Lonesome Lightnin'. My suggestion. Uncle Stan, the hip hit record man. You're gonna miss me. The purple puppy. STATESIDE CSSX 240.842/30 cm.
 L'éclair frappe de nouveau, et l'on a envie de pousser un long « yeaah » de satisfaction. C'est le blues tel qu'en lui-même, rude, primitif, bourré de clichés, de bonne humeur égrillard, ou de tristesse plus profonde que le Sud profond.

C'est Lightnin' Hopkins et sa voix de caverne rocailleuse qui semble venir du fond de ses chaussures, c'est Lightnin' et sa guitare qui chante aussi bien que lui quand elle raconte la même histoire avec la même simplicité confiante. Tout cela est brûlant comme le soleil sur un champ de coton, et, paradoxalement, très rafraîchissant: pas de soli frénétiques ni de batterie marteau-pilon pour vous enfoncer dans la tête des choses plus ou moins intéressantes; juste un vieil homme, sa guitare et quelques musiciens aussi discrets qu'inconnus pour vous raconter un peu ce qu'est la vie. Juste le blues. — Ph. P.

CHET « POISON » IVEY
 Shake a poo poo. Handle with care. STATESIDE FSS 644/45 t simple
 (U.S. Tangerine)
 Atco (en 1958), ABC (1960), Sylvia (1962) et maintenant sur Tangerine, voilà à peu près tout ce que l'on sait sur le bonhomme. En 1958 c'était le Slop, aujourd'hui c'est le Boogaloo avec « Shake a poo poo », bien envoyé, bien mais pas très original. Petite formation avec cuivres, dirigée par

Ernie Hayes, pianiste de Sam Taylor puis de King Curtis. Verso pas terrible. Mais attention, y'en a pas des tonnes, sur le marché, des Chet-guillemets: Poison - guillemets - Ivey: la cote va monter. — K. M.

ALBERT KING
LIVE WIRE - BLUES POWER: Watermelon man. Blues power. Night stomp. Blues at sunrise. Please love me. Look out. STAX 69.014/30 cm
 Avec le regain de popularité que connaît actuellement le blues, il n'est que juste de voir enfin certains « anciens » artistes sortir de l'oubli. Oubli? C'est même trop dire dans le cas d'un Albert King, dont les disques n'étaient connus que de quelques rares collectionneurs. Le présent album, enregistré en public au Fillmore Auditorium de San Francisco, permet d'entendre le chanteur et guitariste accompagné de sa petite formation régulière (et anonyme). Contrairement aux tenants du psycho-blues de la dernière heure, Albert King n'utilise pas d'effets de distorsion électroniques. Pour trouver le vrai blues, c'est chez lui qu'il faut le chercher. Rectifions ici une erreur commise par Kurt

Mohr dans son texte de pochette: Albert King est né à Indianola (et non Indianapolis) dans le Mississippi. — P. C.

LULU
I'm a tiger. Whitout you. COLUMBIA CF 180/45 t simple
 Dernier succès de la petite Lulu qui débuta il y a cinq ans comme chanteuse de rock. Elle s'est un peu assagie depuis, mais est toujours considérée comme une valeur commerciale sûre en Angleterre où elle a été choisie pour porter les couleurs de l'Union Jack au concours de l'Eurovision 1969. — P. CH.

MANFRED MANN
Fox on the run. Too many people. FONTANA 267.906/45 t simple
 Et encore un tube pour Manfred, un. A se demander où il va les dénicher... « Fox on the run » est bien fait, agréable, facile sans être jamais vulgaire ou raccrocheur. On ajoute que les paroles sont très jolies et que la face B est nulle, et le tour de la question est fait. — Ph. P.

1969 LES ORCHESTRES EXPLOSENT ET DEVIENNENT DES VEDETTES DANS TOUTE LA FRANCE

Parrainé par « Rock & Folk » tous les vendredis au **GOLF DROUOT**, le célèbre tremplin des groupes amateurs et semi-professionnels prend cette année une importance jamais égalée.

En plus des contrats obtenus, les vainqueurs reçoivent 50.000 AF.

Les studios **DELAMARRE** offrent 3 h. de séance d'enregistrement et un disque promotion.

« **DYNACORD** » remet à chaque formation un diplôme souvenir de leur passage au « **GOLF DROUOT** ».

ROCK & FOLK publiera la photo et biographie du groupe qui sera la révélation du mois, afin de le faire connaître à ses lecteurs.

Inscription des orchestres à
HENRI LEPROUX, GOLF DROUOT
 2, rue Drouot, Paris-9^e

revendeurs, dépositaires

SOVAM

importateur grossiste
 en France
 des prestigieuses marques
SOUND CITY
 et
TRIUMPH,

vous offre, en exclusivité dans votre ville, la distribution des meilleurs équipements professionnels anglais: **SOUND CITY** et **TRIUMPH** (amplis 100 W, 200 W, équipements de sonorisation).

■ Renseignez-vous en écrivant à **SOVAM, 277, rue Saint-Honoré, PARIS 8^e, ■ 742.84.73. ■**

MONIQUE MORELLI
CHANSONS D'ARAGON.
L'affiche rouge. Les roses
du jour de l'an. Il n'y a pas
d'amour heureux. Un jour
j'ai cru te perdre. L'étran-
gère. Elsa. Il n'aurait fallu.
Est-ce ainsi...? Les noyés
d'Avignon. Les roses de
Noël.

CHANT DU MONDE LDX
74.377/30 cm

La plupart des chansons d'Aragon incluses dans ce disque furent déjà rendues célèbres par plusieurs autres interprètes, Léo Ferré en particulier. Cependant, les magnifiques versions qu'en offre la voix de Monique Morelli, ainsi qu'une orchestration renouvelée (notamment de splendides violons et violoncelles) en font un achat nécessaire pour tous les amateurs de chanson française et de poésie. D'une part, ces textes d'Aragon sont merveilleux dans leur sobriété et leur émotion. D'autre part les musiques « collent » presque toutes idéalement aux poèmes. Des poèmes qui nous parlent principalement de l'amour et de la révolution. Autant dire de deux sujets à la fois actuels et éternels. Dans sa façon de chanter, Monique Morelli ne fait pas absolument corps avec la matière: elle fait preuve d'un relatif détachement, mais elle est pourtant boursée de sincérité. Un exemple: quand elle parle d'Elsa, alors que l'on attendrait plutôt une voix d'homme, la chanson passe néanmoins « comme une lettre à la poste ». Le fameux « Est-ce ainsi que les hommes vivent? » est sublime: l'évocation de la petite ville de garnison et du poète que sa propre vie étonne est à la fois fraternelle et universelle. C'est ça la Poésie et, comme disait l'autre, « C'est ça la France ». C'est pas France-Soir. — J. V.

DAVID PEEL

I like marijuana. I do my

bawling in my bathroom.
VOGUE INT. 80.158/45 t
simple

Enregistré dans les rues de New York, ce disque n'apporte rien de très nouveau du strict point de vue musical, sinon une agréable touche latine. Non, c'est dans les paroles qu'est l'important: « I want to be a hippy, I want to get stoned... I like marijuana, you like marijuana, we like marijuana too. » Seuls ceux qui n'ont jamais essayé iront dire à David Peel qu'il se trompe, car Marie-Jeanne remplace très avantageusement Marianne... — Ph. P.

PRETTY THINGS

Private sorrow. Balloon
burning.

COLUMBIA CF 176/45 t
simple

« Now, a nice group », c'est ce que disent aujourd'hui les critiques britanniques lorsqu'ils parlent des Jolies Choses. En fait des Pretty Things, il ne reste plus que Phil May, le chanteur et Dick Taylor, le soliste. Nous sommes loin du groupe sauvage qui commençait souvent ses spectacles par les cris stridents de Phil May introduisant « Road runner ». Aujourd'hui, ils font partie du mouvement underground et pratiquent beaucoup la recherche sonore, teintée parfois de musique orientale. C'est ce qu'ils démontrent dans ces deux titres extraits de leur album « The life of S.F. Sorrow ». — J. B.

DICK RIVERS

L'7 Le vent. L'interrogation. Que tout change. La couleur de l'amour. J'aime une fille. Ce train. Le pays oublié. La ville nue. Une vie entière. Le condamné. Je sais. Le vent.

PATHÉ CSTX 1.235/30 cm.
Rien à dire. Rien à redire. Cet album, facilement le meilleur de Dick Rivers à ce jour, n'est pas loin d'être parfait:

arrangements de toute beauté, musique de qualité toujours égale, textes intelligents et voix nette, bien posée, sans emphase. On avait un peu vite enterré Dick Rivers qui donne ici à ses confrères une leçon de professionnalisme. Ce disque a coûté des semaines de travail, pas besoin d'être grand clerc pour s'en apercevoir: la qualité est là, au bout du chemin, et ce refus du n'importe-quoi-qui-se-vend fait honneur à un artiste qui n'a pas dit sa dernière chanson. — P. C.

JOHNNY RIVERS

Right Relations. A better
life.

LIBERTY LIF 66.335/45 t
simple

Qui! « Right relations » est un morceau tout à fait excellent, une de ces choses qui se tiennent entre le rock et la ballade et dont Johnny Rivers a le secret. Que tout soit parfaitement réalisé dans ce disque, ceux qui connaissent Johnny Rivers n'en douteront pas. Mais il y passe en plus un brin de cette émotion sans laquelle toute chanson ne serait qu'une coquille vide. C'est rare autant que plaisant. Un excellent morceau, vraiment, et qui vous donnera peut-être envie d'acheter un LP passé bien inaperçu et pourtant de la même veine: « Realization » (Liberty SLBX 340.805). — Ph. P.

LES ROIS DU ROCK

1, 2, 3, 4, 5, 6/45 t simples.
MERCURY

Quelques rééditions qui passionneront les pionniers du rock et tous ceux pour qui le souvenir, s'il n'est pas une raison de vivre, peut être un plaisir. Deux disques de Jerry Lee Lewis, deux de Chuck Berry et deux de Fats Domino qui ne sont pas les plus mauvais du lot. Pas de doute, cela fait tout de même quelque chose de réentendre le mer-

veilleux « Blueberry hill ». Fugitive nostalgie de temps peut-être heureux... — Ph. P.

ROCK

THIS IS ROCK'N'ROLL. Somethin' else. Summertime blues. Blue suede shoes (Eddie Cochran). Ain't it a shame. Blueberry hill. I can't go no (Fats Domino). Great balls of fire (Jerry Lee Lewis). Down yonder. Red river rock (Johnny & the Hurricanes). Short fat Fannie. Bony Maronie (Larry Williams). Take good care of my baby. Let the four winds blow (Bobby Vee). Ooh poo pah doo (Jessie Hill).

LIBERTY CLBX 240.823/30 cm

Après Mercury et CBS, c'est au tour de Liberty de lancer un 30 cm avec divers interprètes de rock'n'roll. Outre quelques grands pionniers comme Eddie Cochran, Jerry Lee Lewis et Fats Domino, on nous propose des rockers moins connus, mais également très intéressants. Je pense surtout à Larry Williams, créateur de « Short fat Fannie » et « Bonie Maronie », titres qui égalent pas mal de tubes de Little Richard: ainsi qu'au groupe rock n° 1 des années 59-60 aux États-Unis, Johnny & the Hurricanes. — J. B.

DIANA ROSS & THE SUPREMES

I'm livin' in shame. I'm so
glad I got somebody.

TAMLA-MOTOWN FT-155/45 t simple

(U.S. Motown)
Non, non et non: pas après « Love child »! C'est bâclé, bousculé, mal en place, sans émotion. On voudrait que Diana, la super-vedette, chante les misères du ghetto. Pourquoi pas? Mais alors qu'on prenne le temps de réfléchir, de le mettre au point, dignement. Verso très quelconque. Et dire que Motown aurait pu sortir

en simple le formidable « Honey Bee » qui « dort » dans le dernier LP des Supremes! — K. M.

ROTOMAGUS

Le haut du pavé. Nevada.
POLYDOR 66.664/45 t
simple

De la chanson française, comme on en fait beaucoup en ce moment. Des textes misanthropiques, mi-poétiques, de la musique un peu à l'image des paroles. Les Rotomagus (un nom difficile à se rappeler est parfois un critère de succès) sont cinq et n'ont aucune illusion au sujet de l'aventure qu'ils tentent de mener à bien: se faire un nom avec une musique typiquement française. Mais le vent pourrait tourner et les aider un peu. — P. CR.

NINA SIMONE

NUFF SAID. In the morning. Sunday in Savannah. The backlash blues. Please read me. Gin house blues. Why? Peace of mind. Ain't go no I got life. I love you Porgy. Take my hand precious lord. Do what you gotta do.

RCA VICTOR 740.554/30 cm

C'est la voix la plus nasillarde de la chanson. Elle en a fait un art, un fantastique atout. Elle en joue avec énormément de séduction. Ce n'est pas le seul attrait de Nina Simone, annoncée pour un Musicorama à Paris en mars. Elle y ajoute beaucoup de sensibilité, de feeling et de soul. Si ce n'est pas déjà fait, il vous faut découvrir tout de suite Madame Simone. Cet album, excellent, comprend en plus ce formidable extrait de la comédie « Hair », « Ain't go no I got life » qui est en passe de devenir dans la version de Nina un super-hit. — P. CH.

FRANK SINATRA

Rain in my heart. Star.
REPRISE RV 10.194/45 t
simple

Tiré de son dernier album « Cycles », la face A, dans la lignée de « Strangers in the night » semble bien partie pour devenir un « hit ». « Star », en tempo médium, est une chanson typiquement Sinatra. On y retrouve tous les effets qui ont fait ses anciens succès de l'époque précédente « Strangers... ». Un grand chanteur. — P. CH.

JIMMY SMITH'S GREAT HITS

All day long. The Cham. The sermon. Midnight special. When Johnny comes

marching home. Can Heat. Flamingo. Prayer meetin'.
BLUE NOTE BST 83.135 et 83.136/double 30 cm

Indispensable achat pour tous ceux que le seul mot « jazz » n'effraie pas et qui savent ce que swinguer veut dire. Ils trouveront dans ces deux albums l'essentiel des nombreuses plages enregistrées par Jimmy Smith chez Blue Note, et, accessoirement, leur bonheur. Entouré de musiciens dont la réputation n'est plus à faire depuis longtemps (Kenny Burrell — un guitariste qui sait ce qu'est le blues —, Art Blakey, Lee Morgan, Lou Donaldson et d'autres selon les formations qui vont du trio au sextette), le « Roi de l'Orgue » écrase son chemin à grands coups de notes soutenues jusqu'à l'incandescence et ne s'embarrasse pas de fioritures pour atteindre le but qu'il s'est fixé une fois pour toutes: le swing. Gospel, soul, funky, blues, bop, tout est malaxé, concassé, laminé jusqu'à ce que ne subsiste que l'essentiel, cet essentiel qui, dit Babs Gonzales, « m'a étendu raide mort la première fois que je l'ai entendu. » Tous les amateurs de pop-music se doivent, au moins, d'écouter ce disque, ne serait-ce que pour se rendre compte de ce que des gens comme Brian Auger ou Al Kooper doivent à Jimmy Smith. Presque tout, en fait... — Ph. P.

RUFUS THOMAS

Funky Mississippi. Hard to
get along with.

STAX 169.045/45 t simple
(U.S. Stax)

Il est temps qu'on change un peu de genre, qu'on se renouvelle, chez Stax. L'élan n'y est plus. Funky-ci, funky-ça, oui, on sait! C'est les 24 heures du Mans et il serait p'têt temps de se ravitailler en idées avant de poursuivre la course aux tubes. — K. M.

CONWAY TWITTY

THE ROCK'N'ROLL STORY. Reelin' and rockin'. Handy man. Whole lotta shakin' goin' on. Splish splash. Blue suede shoes. It's only make believe. Shake, rattle and roll. Diana. Jailhouse rock. Treat me nice. Great balls of fire. The girl can't help it.

MGM 662.001/30 cm

Bien qu'étant moins connu qu'un Elvis Presley ou qu'un Eddie Cochran, Conway Twitty n'en fut pas moins l'un des meilleurs interprètes de rock dans les années 58-59. C'est une véritable rétrospective du

rock'n'roll que nous propose MGM avec cet album. Plusieurs classiques y sont: le « Diana » de Paul Anka, le « Jailhouse rock » de Presley, le « Great balls of fire » de Jerry Lee Lewis, le « Blue suede shoes » de Carl Perkins, mais aussi, et surtout, son grand succès « It's only make believe ». Un document d'époque à avoir. — J. B.

SCREAMIN' JAY HAWKINS

You made me love you. I put a spell on you. Alligator wine. Little demon. There's something wrong with you. Orange-colored sky. Yellow cat. Take me back my boots and saddle. Hong Kong. Person to person. Frenzy. I love Paris.

CBS 7-63.481/30 cm

Grâce à Georges Collange, j'ai eu en exclusivité l'album qu'il a préparé spécialement à l'intention des membres de son club, la Buddy Holly Memorial Society, 10 Av. Paul-Delorme, 69-Sathonay Camp. Douze titres dont cinq sont de la composition de Screamin' Jay Hawkins, le principal demeurant bien entendu le démoniaque « I put a spell on you ». Si les qualités de rocker d'Hawkins sont reconnues avec des titres comme « Frenzy », « Alligator wine » ou « Yellow cat », il prouve également qu'il est aussi à l'aise dans des standards comme « I love Paris » de Cole Porter et « Orange colored sky ». Alors n'hésitez pas: écrivez et commandez ce disque à notre ami Collange auquel je ne peux faire que des louanges. — J. B.

TONY JOE WHITE

Polka salad Annie. Aspen
Colorado.

MONUMENT 680.016/45 t
simple

(U.S. Monument)
Où qu'il a été ramassé, celui-là? Sûrement au fin fond du Mississippi! C'est rudement chouette, « Polka salad Annie », ça rappelle Bobby Gentry, John Lee Hooker, Big Bill Broonzy, Mose Allison. Allez-y, faites une moyenne! Qu'on soit blanc ou noir (Tony Joe est blanc), ce pays laisse des traces. Tony chante et s'accompagne à la guitare, sans jamais forcer, il swingue et il sonne vrai. Mais l'enchantement, c'est le verso: dès les premières mesures on est captivé par la beauté de l'enchaînement harmonique, relevé par un piano et une section de cordes. S'il a encore beaucoup de thèmes pareils en réserve, il pourrait nous faire un sérieux LP. — K. M.

TOUTES LES
PARTITIONS
QUE VOUS CHERCHEZ SONT
CHEZ: **MUSIC CENTER**
50, RUE DE DOUAI, PARIS-9^e
TRI. 78-79



Album des **EQUALS**: 15 F.
Album des **Cream**: wheels: 15 F.
Album **Hendrix**: **AXIS**: 15 F.
Album de **Donovan**: hurdy gurdy man: 15 F.
Album des **WHO**: magic bus: 15 F.
Album des **Cream**: disreali: 25 F.
Album des **Stones**: Beggars Banquets: 20 F.
Album complet des **Beatles**: 146 Titres importés U.S.A.: 35 F.
et aussi tous les tubes du mois: race with the devil, Albatross, Éloïse, Fire, etc...

DEMANDEZ
NOTRE CATALOGUE
(4 TIMBRES)

TOUT NOUVEAU: album
DYLAN ain't gonna griever/the
deat of emmet till/down the high
way/I'd hate to be you on that
dreadful day/John Brow ET 10
AUTRES TITRES: 25 F.

DYLAN BLONDE ON BLONDE
25 F.

DYLAN JOHN WESLEY: 25 F.

JE DESIRE RECEVOIR
CONTRE REMBOURSEMENT
L'ALBUM DE

NOM:

PRÉNOM:

ADRESSE:

VILLE:

LE KIOSQUE A MUSIQUE

Salle des Pas Perdus,
GARE DU NORD, PARIS-10^e
Téléphone: 878.41.69
Ouvert tous les jours sauf le dimanche

TOUS LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE
TOUS LES DISQUES AMÉRICAINS ET ANGLAIS

Minicassettes

Musicassettes à prix réduit

Rayons Rock, Folk, Jazz,

Rhythm and Blues

DISCORAMA, 54, FG MONTMARTRE

PARIS 9^e

Métro Le Peletier/Cadet

DISQUE & MUSIQUE

Échange et importation de disques et d'instruments SITAR - TABLA - KENA. Aucun échange par correspondance.

161, rue de Rennes, 548.63.37
96, bd du Montparnasse
326.72.52

DEVEZ un vrai batteur technique pure et travail sur partition adaptée, variétés et Jazz. M. Tarussio. Tél.: Car. 99.29

• Importation sur commande de tous les albums 33 et 45 leur parution en Angleterre: Al Kooper, Mike Bloomfield - double album - Led Zeppelin - Cream: Good bye John Lennon + Yoko Ono, etc. Tél. le matin Mog. 02.26.

• Vds sono 70 w. 4 ent. 3 colonnes. 1.000 F. crédit. Tél.: Mol. 54.47, 18/20 h.

• Vends batterie Gary complète. Prix à débattre. Ecrire J. Maréchal, rue Boquet, 76 - Le Trait.

• Vends Disques - Pop - Soul - Folk - 4 f et 5 f supers - 3 f singles - Disques Rock de collection, prix suivant la valeur - choix de 350 disques différents (joindre timbre, réponse assurée) - Bodin Jacques - Tour Ste-Catherine - Tour Maine - 10^e étage - 86-Chatelleraul.

• A. V. cause serv. milit. Standel Basse AB 30, Oct. 68. C. neuf. 3.800 F. M. Paillet, 5, av. R.-Roux, 17 - Jonzac.

• Cherche batteur et guitaristes (soliste et rythmique) amateurs ayant matériel. Age moyen 18-20 ans. Ecrire à M. Foucaud Guy, 124, avenue Philippe-Auguste - Paris-XI^e.

• Leçons particulières par méthode moderne de: Batterie - Piano - Orgue électronique - Solfège - Théorie. Etude de tous les rythmes actuels. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentistes et chanteurs. Francis Vetti, B.P. 29 - 94-St-Mandé. Tél. 328.81.24.

• CHANT. Rééduc. voix, prép. aux disques, télé, Music-hall, mise en

scène, formation complète. Breyer, WAG. 27.15.

• V. Batterie Pearl complète com. neuve. HERVE J., 123, bd Masséna (13^e), P. 216. Esc. O.

Association Musicale Parisienne, 9, rue Crespin-du-Gast, Paris-XI^e, demande d'urgence CHANTEUSES et jeunes musiciens dans le vent (20/30 ans). Travail assuré sur le Territoire Français. Tél. Bureau: 023.64.07 l'après-midi ou 208.68.38 qui transmettra.

• A vendre: nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 19 bis, 20, 21, 22, 23, 24 et 25 de «Rock & Folk». Envoyez le bulletin ci-dessous aux Editions du Kiosque, 14, Rue Chaptal, Paris-9^e. C.C.P. Paris 1964-22.

SOMMAIRES

Articles parus dans le n° 14: Hugues Aufray, Ronnie Hawkins, Traffic, Les Haricots Rouges, Le Midem, Sam and Dave, Les Beatles, Pink Floyd, Johnny Hallyday et le spectacle total, Jacques Dutronc, Serge Gainsbourg, Panorama Pop 68, Les Bee-Gees, Tom Paxton, Golf Drouot Story (1) et Michel Polnareff.

Articles parus dans le n° 15: Résultats du référendum R & F 68, Peter, Paul & Mary, David McWilliams, Les Bee-Gees, James Royal, Ciné-Pop, Ella Fitzgerald, Bob Dylan, Show Bardot-Gainsbourg, Julie Driscoll, Ritchie Valens, Scaffold, Un été hip en Angleterre, Les Cream, Otis Redding, Inventaire 68, (Nino Ferrer, Eric Charden et Stone, Les Fleurs de Pavot, Ronnie Bird, Antoine, Joe Dassin, Les Charlots, Dick Rivers, Saint-Prix, Stella, Dani), Une petite Américaine, Ringo Starr, France Gall, Golf Drouot Story (2), Jimi Hendrix, John Mayall, Les Rolling Stones.

Articles parus dans le n° 16: seconds résultats du référendum R & F 68. B.B. King, Joe Dassin + Régine, Les Love Affair, Barbara, Burt Blanca, Carl Perkins, Beatles business, Reggiani à Bobino, Herbert Léonard, les Variations, Jules Beaucarne, Les Posters, Burdon contre Hendrix, le Midem. Un été hip en Angleterre (2), Dylan dit tout, Wilson Pickett en scène, Chronique Nouillorkaise, Nicoletta, Brenda Holloway, Roy Redmond, Joan Baez, Moody Blues.

Articles parus dans le numéro 17: Moody Blues, John Fred, Rock Revival, Don Partridge, Vigon, Jelly Rolls, Aretha Franklin, Les Charlots, Eddy Mitchell, Herbert Léonard, Phil Ochs, Serge Reggiani, Cinema beatnick, Eddie Cochran, Golf Drouot, Electric Prunes, Doors, Julie Driscoll, Traffic.

Articles parus dans le numéro 18: Sylvie Vartan, Lettre d'Amérique, Ronnie Bird, Les Hazlewood, Julie Driscoll, Eric Charden, Pink Floyd, Eddie Cochran, Jean Ferrat, Happenings, Arthur Conley, Golf Drouot, Eddy Mitchell.

Articles parus dans le numéro 19: Tommy Brown, Ten Years After, Aretha Franklin, Julie Driscoll, Donovan, Guy Marchand, Jimi Hendrix, Nicole Croisille, Bill Haley, Alan Stivell, Glenmor, Jacques Bertin, Golf Drouot 6, La nouvelle Amérique par Alain Dister et Claude Villiers.

Articles parus dans le numéro 19 bis spécial rhythm and blues: Rolling Stones, Aretha Franklin, Ike et Tina Turner, Albert King, Rhythm and Blues 68, Fats Domino, rhythm and blues et rock and roll, blues toujours.

Articles parus dans le n° 20: Radios Pirates, Jacqueline Dulac, Cisco Houston, Rolling Stones, Zurich, Baschung, Sandie Shaw, Gilles Dreux, Claude Nougaro, Elvis Presley, Félix Leclerc, San Francisco, Michel Polnareff, Californie, John Mayall, Golf Drouot, Art et Contestation.

Pour le prix d'un 33 tours, adhérez pour 3 mois à:

LA BOURSE AUX DISQUES

(Club d'Échange de Disques)

et échangez ensuite gratuitement tous les disques qui ont cessé de vous plaire sans en perdre un seul

RAYONS SPÉCIAUX:

ROCK • RHYTHM'N'BLUES • FOLK • JAZZ
POP et SOUL-MUSIC

Changement de direction et agrandissement du stock:

CHOIX DE 20.000 DISQUES

Ouvert le Samedi de 9 h 30 à 19 h 30
et le dimanche matin de 10 h à 12 h

— 400, rue St-Honoré — PARIS 1^{er} — RIC. 06.00 —

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK à compter du n° pour un an soit onze numéros et recevoir en prime spéciale de fin d'année six n° anciens:

ou les trois prochains «Le Métier» (1).

FRANCE: 1 an: 30 F. F.
SUISSE: 1 an: 27,50 F. S.
AUTRES PAYS: 1 an: 35 F. F.

Pour la Belgique, s'adresser à M. Bernard Mahy, 33, rue de Toulouse, Bruxelles.

BON DE COMMANDE

Nous mettons à votre disposition des reliures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 9 F prise à nos bureaux. Joindre 2 F par exemplaire pour frais d'envoi.



Je verse la somme de:

aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen gratuit de la revue JAZZ-HOT.

Nom:

Prénom:

Adresse:

(1) Rayez les mentions inutiles.

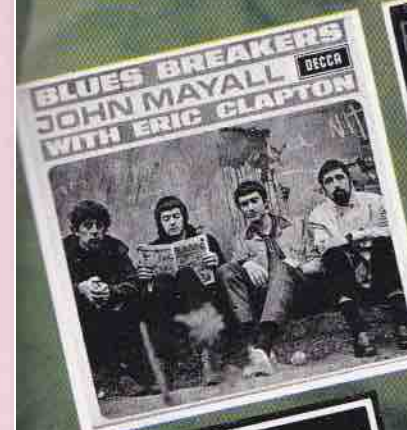


Veuillez m'envoyer le n° 1 - le n° 2 - le n° 3 - le n° 4 - le n° 5 - le n° 6 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 9 - le n° 10 - le n° 11 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 pour 2 F. 50 par exemplaire (3 F. F. pour l'étranger) - le n° 19 - le n° 19 bis (Spécial rhythm & blues) - le n° 20 - le n° 21 - le n° 22 - le n° 23 - le n° 24 - le n° 25 pour 3 F. par exemplaire (3,50 F. F. pour l'étranger).



JOHN MAYALL BLUES FROM LAUREL CANYON

JOHN MAYALL BLUES
FROM LAUREL CANYON
Vacation - Walking on
Sunset - Laurel Canyon
home - 2401 - Ready to
ride - Medicine man -
Somebody's acting like
a child - The bear - Miss
James - First time alone -
Long gone midnight -
Fly tomorrow 192.008



DECCA



Blues Breakers - John
Mayall with Eric Clapton
190.010
Bare Wires - John Mayall
192.001
Crusade 192.005
The diary of a band
Vol. 1. 192.003;
Vol. 2. 192.004